

Sang pour sang

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

88

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Sang pour sang



Richard Sapir
et
Warren Murphy

VAUGIRARD

Sang pour sang



SANG POUR SANG

SÉRIE L'IMPLACABLE

- | | |
|-----------------------------------|--|
| 1 IMPLACABLEMENT VOTRE | 45 SAINTE APOCALYPSE |
| 2 SAVOIR C'EST MOURIR | 46 DAIN DE SANG |
| 3 PUZZLE CHINOIS | 47 MENACE COSMIQUE |
| 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA | 48 PETRO-MASSACRE |
| 5 DOCTEUR SÉISME | 49 PLUS JAMAIS |
| 6 CONDITIONNE À MORT | 50 TOXICO-JOUVENCE |
| 7 KUMBA CHEZ LES ROUTIERS | 51 FUREUR AVIEUGLE |
| 8 CONFÉRENCE DE LA MORT | 52 L'OR DES MAUDITS |
| 9 LES FOUS DE LA JUSTICE | 53 MORTEL SACRILÈGE |
| 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE | 54 CITIZEN CAME |
| 11 MARCHÉ OU CRÈVE | 55 ALERTE ROUGE |
| 12 SAFARI HUMAIN | 56 VISITE SPATIALE |
| 13 ROCK'N'DROGUE | 57 CADEAU MORTEL |
| 14 JEUNE CADRE DYNAMITE | 58 ADO CONNECTION |
| 15 CRIMES CLINIQUES | 59 JEU DE VILAIN |
| 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS | 60 TRANS-MORT AIRLINES |
| 17 TOTEM ATOMIQUE | 61 MEGAMOUCHE |
| 18 BIFFIONS BIDONS | 62 LA SEPTIÈME PIERRE |
| 19 DIVINE BÉATITUDE | 63 TERRE BRÛLÉE |
| 20 FATALE FINALE | 64 LE DERNIER ALCHEMISTE |
| 21 MAUVAISES GRAINES | 65 LES AVOCATS DU DIABLE |
| 22 CERVELE TRAFIC | 66 LES ASSASSINS DU TEMPS |
| 23 COMPTINE CRUELLE | 67 QUI VEUT LA PEAL DE RABINOWITZ ? |
| 24 COEURS DE MERRE | 68 RAGE DE GUERRE |
| 25 RÊVE MÉCANIQUE | 69 LES LIENS DU SANG |
| 26 BLOODY BORTSCH | 70 LA ONZIÈME HEURE |
| 27 DERNIER HOLOCAUSTE | 71 RETOUR DE FLAMMES |
| 28 CROISIÈRE DE LA MORT | 72 EXTERMINATION INVISIBLE |
| 29 CUITE SANGLANT | 73 L'USURPATEUR |
| 30 COLÈRE NOIRE | 74 RÉVEIL EN ENFER |
| 31 SECOURS MORTEL | 75 CYNIQUE RAILWAY |
| 32 CHROMOSOMES CANNIBALES | 76 GOLFE PERSHING |
| 33 VAUDOU MACHINE | 77 RÈGLEMENT DE COMPTE ET CASH À L'EAU |
| 34 RAGE BLANCHE | 78 SOVIET BLUE-JUINN |
| 35 TOVARITCH COW BOY | 79 SILENCE, ON TUE |
| 36 PORN-DOLLARS | 80 IMPLACABLEMENT MORT |
| 37 FEUR JAUNE | 81 AMÉRIQUE À VENDRE |
| 38 MAFIA-CITY | 82 AZIÈQUE TARTARE |
| 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE | 83 CASSE-TÊTE MONGOL |
| 40 JEUX DANGEUREUX | 84 PÉRIL VERT |
| 41 TORCHES VIVANTES | 85 KALI, L'IMPLACABLE ÉPOUSE |
| 42 DOUCE ÉNERGIE | 86 LES PORCS DE L'ANGOISSE |
| 43 NOIR LINCEUL | 87 MORTS AU PROGRAMME |
| 44 BYE BYE L'ESPION | |

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

SANG POUR SANG

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-NOËL CHATAIN



Titre original :
THE ULTIMATE DEATH

Illustration de la couverture : Loris

© by Warren Murphy, 1992
© UGE Poche Vaugirard/GECEP, 1993
pour la traduction française

ISBN 2-285-01095-8

Édition originale :
ISBN 0-451-17115-2
Nal PENGUIN INC.
New York-N.Y. 10014

CHAPITRE PREMIER

Le jour où ils suspendirent dans l'arbre son corps éviscéré et burent son sang salé encore bouillonnant dans sa gorge béante, Gregory Green Gideon s'inquiétait du salut de son pays.

L'ironie du sort voulut que Gregory Green Gideon crut en la santé. C'était toute sa passion. Mais sa cruelle éviscération devait servir de coup d'envoi à la plus gigantesque attaque contre la santé des USA depuis la peste porcine !

Une menace qui allait se développer au cœur même du temple que Gregory Green Gideon avait édifié pour sauver l'Amérique de la perdition diététique.

Comme la plupart de ceux qui croient en une grande cause, Gideon n'était pas né avec la foi mais s'y était converti.

Jusqu'à ce qu'il quitte la *Happy Face Ice Cream Company* de West Caldwell, New Jersey, pour créer sa propre entreprise de produits naturels, dans la région reculée de Woodstock (État de New York), Gregory Green Gideon avait été un vigoureux défenseur des aliments sucrés glacés – et sans remords !... Sa carrière avait pris naissance dans les années cinquante et soixante... l'âge d'or du Sucre dans la vie américaine.

Il fallut l'infarctus de sa femme pour qu'il entrevoie enfin la lumière.

Après avoir englouti sodas, bonbons et autres sucreries à l'envi pendant des années, il n'y avait guère que son poids qui soit plus extraordinaire que le taux record qu'avait atteint le sucre dans le sang de Dolly Gideon. Elle essaya les régimes, le jeûne et même un quadruple pontage mais, finalement, ce fut son taux de cholestérol qui l'abattit, comme un baobab frappé par la foudre.

Malgré son allure et sa gloutonnerie, Gregory G. Gideon avait aimé son épouse. Par une morne journée d'automne de 1971, il se détourna de la tombe de sa bien-aimée en même temps que de la *Happy Face* où il ne remit jamais les pieds !

En outre, c'est sur les trottoirs que les affaires se traitaient désormais. Les rues étaient envahies par les dealers. Les parents refusaient de laisser sortir leurs enfants avec de l'argent en poche.

La *Happy Face* finit par se reconvertir dans la vente aux détaillants, pour n'être concurrencée que par les crèmes glacées de luxe qui s'offraient de coquets espaces dans des supermarchés bien surveillés. Les « Hagar Flaven » et autre « Bordeaux Crème » allaient supplanter

les glaces ordinaires – même venues de Bethlehem... Pennsylvanie !

Non, l'avenir appartenait aux produits diététiques, décréta Gregory G. Gideon. Il déchira son assurance vieillesse, jeta ses cravates aux orties et se retira dans l'environnement accueillant d'une cabane en rondins, dans l'État de New York. Et le voilà à quarante-cinq ans, trapu, bedonnant et dégarni, l'image typique du voyageur de commerce, à deux doigts de se lancer dans une effrayante nouvelle vie sans sucre, tel un pionnier de la grande époque.

De ses années consacrées à la vente, il avait retenu une loi : les gens achètent de la nourriture pour trois raisons :

Un, pour survivre ;

deux, parce qu'ils pensent qu'elle sera bonne ;

et trois, la plus importante aux yeux de Gregory G. Gideon, parce qu'ils pensent qu'elle leur fera le plus grand bien.

Le premier point étant éliminé Gideon avait consacré sa vie à convaincre le public que ses produits étaient bons. Il devait maintenant les persuader que ce qu'il vendait améliorerait leur santé. Il démarra avec un produit unique : une étrange barre aux noix et aux fruits concoctée par Violet Nussbaum, une vieille femme des environs de Bethel, État de New York. Elle broyait des figues, des dattes et des mandarines, les amalgamait avec du miel, avant de les mélanger à des châtaignes, des noix de pécan et autres glands concassés. Elle appelait ça la « Mystérieuse Barre de l'Est » et lorsque vous y goûtiez, vous aviez l'impression de vous trimbaler, la bouche ouverte, au cœur du parc de Yellowstone.

Contre la modique somme de sept cent cinquante dollars, Gideon acheta les droits de fabriquer le produit en série. En moins d'un an, la vieille passa l'arme à gauche et la « Fru-Nutty Bar » de Gregory G. Gideon fit ses débuts fétides sous l'étiquette aux trois G.

Affirmer que ce fut un succès immédiat solliciterait la vérité de façon éhontée mais, à l'instar de Gideon, la Fru-Nutty Bar faisait preuve d'endurance – et possédait un curieux arrière-goût d'écorce. Il continua à en vendre et le public continua à en goûter.

Le nouveau fabricant de produits diététiques n'en revenait pas. Chaque fibre de son corps shooté à la crème glacée lui disait qu'il courait tout droit à la faillite en ne commercialisant qu'un produit unique, qui plus est une étouffante barre aux fruits secs, mais il récupéra ses billes au bout d'un an. Au bout de deux, il dégagea quelques bénéfices.

Revigoré, Gregory Green Gideon mit ses facultés de vendeur à profit pour découvrir exactement ce qui motivait les gens à acheter – voire à manger – une telle « chose ».

Il fit faire un sondage.

Gideon apprit rapidement que les maniaques du bio n'imaginent

pas qu'un produit puisse être bon pour leur santé s'il n'a pas un goût horrible. Ils aimaient la Fru-Nutty Bar à cause justement de son aspect, de sa saveur et de son nom tellement ridicule. D'une certaine façon, ils se sentaient plus résistants en ayant consommé l'inconsommable, comme s'ils se lavaient les dents au sel de mer ou au bicarbonate de soude.

Gregory exploita son premier succès en lançant la nouvelle « Fru-Nutty-Vita Bar » enrichie à la vitamine C, qui fit grimacer ses consommateurs. Puis vint la nouvelle « Fru-Nutty-Bran Bar » aux flocons d'avoine, qui les constipa.

En tout état de cause, les clients savaient qu'ils obtiendraient ce pour quoi ils payaient ! Gideon refusa tout net d'améliorer la saveur de son produit en l'enrobant de chocolat ou en y incorporant des noix de cajou, et il l'annonça carrément sur l'étiquette. En fait, il finit par remplacer le miel par une pâte au soja tout à fait écœurante. Ce qui donnait toutefois à la barre un joli aspect lustré.

Dans le milieu de la diététique, chacun reconnut bientôt que Gregory Green Gideon ne trompait personne. Il ne vendait pas des produits « allégés » plus lourds que nature. Et la mention de « Basses calories » ne dissimulait pas une composition « haute graisse ».

Bref, il offrait à son public exactement ce que celui-ci réclamait. Rien ne pouvait l'arrêter. Les premières barres coupe-faim donnèrent lieu à toute une gamme de produits dérivés de Fru-Nutty : les Fru-Nutty Chips, les Fru-Nutty Drinks, les Fru-Nutty Hamburgers « tout céréales », et même les sucettes géantes Fru-Nutty Lolly Pops.

Gideon était ébahi par l'argent qui entrait dans ses caisses et il le réinvestit dans la société 3 G. Il passa ainsi d'une boutique en location à une vieille usine, puis à un entrepôt de dix ans d'âge avant d'occuper un bâtiment flambant neuf intégrant bureau et usine, construit en fonction de ses besoins et de ses conceptions.

Contrairement à la vieille *Happy Face*, qui occupait une bâtisse datant de la Seconde Guerre mondiale, l'immeuble de la 3 G, *Incorporated* se présentait comme un sobre mais élégant assemblage de verre teinté incorporant harmonieusement des panneaux solaires, comme un échiquier lumineux. Il était construit en carré, autour d'un petit parc où s'épanouissaient caroubiers et pistachiers.

En ce dernier jour où le sang coulait encore *dans* ses veines, Gregory Green Gideon se tenait devant l'une de ses baies vitrées, contemplant l'empire qu'il avait façonné de ses mains. Il regardait le jardin niché au cœur de son siège social, les panneaux de verre ultramodernes qui protégeaient ses yeux des rayonnements UV et infrarouges. Il observait les arbres fruitiers et les buissons qui se balançaient dans la brise matinale. Il eut un sourire amer en pensant

qu'ils tiraient leurs éléments nutritifs du sol même où gisait son épouse et bienfaitrice.

« Le cycle de la vie », se mit-il à fredonner. « La roue tourne. » Celle qu'il chérissait était morte et enterrée, servant d'aliment aux insectes qui eux aussi rejoignaient finalement la terre pour nourrir les plantes. Puis les arbres et les fleurs s'épanouissaient et donnaient des fruits, qui tombaient et nourrissaient de nouveau la terre.

« En un sens », songeait Gideon en ce jour qui allait être son dernier, « je ne fais qu'interrompre le cycle. Je ramasse le fruit tombé, je l'écrase et je le transforme en nourriture pour mon prochain ».

Et ils la mangeaient ! Peu importe sa saveur. Mais – et c'était un grand « mais » –, contrairement à ce que tout le monde croyait, son aspect avait de l'importance. Tel était le problème auquel Gideon était confronté ce jour-là.

Il continua à fredonner : « elle tourne, tourne », joignant le geste à la parole. Il se trouvait maintenant tout en haut d'un des chaudrons géants, debout sur une des passerelles qui surplombaient son unité de fabrication. Elles affectaient la forme d'un grand carré qui suivait les contours de la salle puis formaient un « X » qui séparait les quatre cuves-mélangeurs hautes d'une vingtaine de mètres.

Fronçant les sourcils, il regarda fixement le sommet de la grosse cuve, les mains croisées dans son dos. Il chantonait et avançait d'un pas enjoué. Entre lui et le malaxeur géant, il y avait une petite table sur laquelle était posé un échantillon unique du produit qui s'élaborait dans le même temps dans la cuve.

Gregory G. Gideon posa son regard sur la fameuse « Bran-Licious Chunk Bar », le délicieux coupe-faim au son qu'il allait promouvoir.

— On dirait une bouse de vache, gémit-il à l'adresse de son personnel.

Ils en restèrent bouche bée et échangèrent des regards de reproche tout en s'agrippant à leurs blocs-notes.

— C'est ça que vous appelez « délicieux » ? s'enquit-il en montrant l'objet. Qu'est-ce que ça évoque pour vous ? ajouta-t-il en clouant du regard son chercheur en chef.

Malgré des années passées à tester des produits sucrés, une vie qui ferait passer la boulimie pour un mode de vie alternatif tout à fait viable, Gideon, s'il était petit et dégarni, n'était que légèrement rondet. Il avait la dégaine d'un Polichinelle. Une sorte de clown au sourire béat, au nez rouge et tout rond, un jouet monté sur ressorts qui, quels que soient les coups qu'on lui envoie, se redresse toujours avec le sourire aux lèvres.

Le chercheur leva ses lunettes carrées, piqua du nez sur la chose aplatie et grumeleuse sur la table et renifla :

— Ça ressemble, dit-il sèchement, à une bouse de vache.

— Exactement, reprit Gideon. Et pas question d'appeler ça « Bouse au Son ». Quand je dis « Délice au Son », je veux que ce soit un vrai « Délice au Son ».

— Qu'est ce que ça change ? intervint une voix féminine et ferme.

C'était comme si la température avait brusquement chuté de plusieurs degrés ! Telle une bulle de savon, un murmure étouffé flotta dans l'air. Le groupe s'ouvrit comme la mer Rouge devant Moïse et Elvira McGlone, la responsable du marketing, apparut.

Gideon l'avait pêchée à la sortie de la prestigieuse University School of Business de Manhattan. On y formait des guerriers d'entreprise solides et résistants comme des fers de lance. On y produisait des diplômés, capables de convaincre les Nazis qu'ils avaient perdu la guerre uniquement à cause de l'inefficacité de leur service « Relations Publiques ».

McGlone ne faisait pas exception à la règle. Et Gideon ne s'en plaignait pas. Pour dire la vérité, il l'avait recrutée parce que le reste de son personnel se composait de hippies ringards hibernant à Woodstock. Elle était aussi à sa place parmi eux que Ronald Reagan dans un groupe de Hard Rock.

Tous les membres de l'équipe arboraient la blouse blanche de labo, laissant entrevoir au-dessous des jeans et des chemises en pilou. Dans son tailleur *Lady Brooks* qui aurait pu être cousu sur la bête, McGlone se tenait bien droite et elle avait l'air furax. Ses cheveux blond foncé étaient ramenés en un chignon si sévère, que quelques-uns avaient fait courir la rumeur, non fondée, qu'elle avait subi un lifting. Son visage semblait avoir été taillé dans un bloc de glace. Avec elle, le mot « sexy » prenait des allures d'insulte.

— Monsieur Gideon, répondit-elle d'un ton condescendant, si seulement vous me laissiez vous montrer comment positionner vos produits sur le marché.

— Je connais déjà notre « position », répliqua Gideon, tendu. Nous sommes une société avec des produits bien implantés. Je n'ai pas besoin d'une nouvelle campagne de pub. Sa voix grimpa d'un cran : « Je veux une Barre Coupe-Faim de "délice au son" qui soit vraiment délicieuse. »

Il les dévisagea. Et les autres lui rendirent son regard, et ils restèrent ainsi quinze bonnes secondes avant que Gideon ne batte des paupières.

— Allez, allez ! lâcha-t-il en les chassant. Nous mélangerons ça avec du yaourt, quitte à congeler le tout s'il le faut.

Les autres marmonnèrent leur approbation et s'esquivèrent par la porte de service.

Seule McGlone resta en arrière, essayant de ramener Gregory Green Gideon à la raison.

— Si seulement vous y introduisiez un peu plus de glucose... commença-t-elle.

— Miss McGlone, soupira Gideon. Vous ne comprenez toujours pas. Nos clients ne consomment pas un produit parce que la dernière rock-star à la mode est payée, très cher, pour expliquer qu'il le fait ! Ce sont des gens qui lisent les étiquettes, et qui, s'ils voient le mot « glucose », s'assurent qu'il est bien inscrit en dernière position sur la liste des ingrédients, sinon ils ne consomment pas le produit. Et ce qui est pire pour vous et pour moi, ils ne l'achètent pas !

Le visage de la jeune femme ne trahissait guère plus qu'une impatience guindée. Il essaya une dernière fois... sans savoir qu'il s'agissait vraiment de la toute dernière.

— Miss McGlone... Elvira, supplia-t-il. Nous ne vendons pas du Coca-Cola. Pas question de jongler avec le conditionnement et la promotion. Nous vendons du self-control pas de l'autodestruction. Réfléchissez-y. Je sais que ce n'est pas bon, mais enfin ce n'est pas si mauvais. En fait, si vous en mangez suffisamment, ça finit par devenir bon.

C'était inutile. Un panneau invisible indiquant « déconnectée » semblait s'afficher sur le regard glacial de la blonde. Perdue dans ses pensées, elle vérifiait mentalement sa part de marché.

— Réfléchissez-y, répéta-t-il quand même.

— Je vais rédiger un rapport, répondit-elle, pincée, et elle tourna les talons, ôtant sa blouse blanche comme par défi.

Gideon l'observa s'éloigner, lorgnant d'un air curieusement détaché, son derrière rendu ferme par l'aérobic, sous sa jupe étroite. Secouant sa tête chauve, il partit de son côté.

Le soleil réchauffait son visage et le jardin bruissait dans le vent léger. Il respira profondément et sentit s'assouplir l'étoffe de sa chemise de grand prix, de son nœud de cravate en soie et de son costume trois-pièces sur mesure. Ses vêtements étaient coûteux et confortables, il avait de l'argent dans la poche et à la banque, il possédait une solide entreprise et l'avenir lui souriait.

La vie n'était pas mauvaise. Non, pas mauvaise du tout. Restait à trouver un moyen pour que cette espèce de bouse de vache au son ressemble à une friandise !

Gregory G. Gideon posa les mains sur les bords du chaudron géant. L'acier inoxydable était massif et froid au toucher, créant une étrange sensation de bien-être. Il baissa les yeux sur la masse grumeleuse et brune et essaya de penser en termes de diététique.

Que manquait-il à cette mixture pour que ça marche ? Gideon ferma les paupières et eut la vision de boules de Fru-Nutty emballées dans du papier recyclé, avec les trois G imprimés dessus. Il imagina des mains en train de déballer le produit pour découvrir une grosse

pépite croustillante de fibres, de fruits, parsemée de noix, le tout mêlé à... quoi ?

— De la couleur.

Pour la première fois depuis des lustres, Gregory Green Gideon se mettait à penser en couleur. On pouvait trouver mieux pour la nourriture bio que le blanc pâteux, le noir profond, le brun visqueux ou toutes ces nuances de gris. Il y avait les myrtilles violettes, le maïs jaune, les oranges et les fraises rouges bien mûres.

Gregory G. Gideon vit rouge. Des pommes rouge rubis. Des cerises rouge sang. Des framboises rouge rosé. Il vit un tourbillon de rouge s'enroulant dans la *Bran-Licious Chunk Bar*. Une veine écarlate zébrant le produit, lui offrant ainsi une certaine consistance et juste ce qu'il lui fallait de parfum de péché.

— Mais quel fruit employer ? se demanda-t-il. Quelle sorte de baie utiliser ?

— Du sang, psalmodia une voix grinçante, quelque part dans la pièce.

Gregory Green Gideon papillonna des paupières.

— Quoi ?

— Du sang, répéta la voix grinçante.

Gregory Gideon fit volte-face, les mains toujours crochetées au bord du chaudron, pour garder l'équilibre. Et il découvrit le visage de la plus jolie fille qu'il lui ait été donné de voir depuis son mariage.

Elle était aussi différente d'Elvira McGlone qu'un diamant pouvait l'être d'un morceau de charbon. Ses cheveux étaient roux. Blond vénitien, en fait. Ses yeux étaient verts. Son nez fin. Ses lèvres s'ourlaient en un minuscule et perpétuel sourire. Les taches de rousseur parsemaient sa peau douce.

C'était la vision la plus immaculée que l'on pût concevoir... Elle était entièrement vêtue de blanc ; du haut de son étrange coiffe nichée dans sa chevelure embrasée, en passant par sa robe zippée sur le devant, jusqu'à ses chaussures et bas blancs. Absolument ravissante.

Mais ce n'était pas elle qui avait parlé. Impossible. La voix semblait grinçante et faible, un peu plaintive, même.

— Et qui êtes-vous donc ? demanda Gideon.

La fille le gratifia d'un sourire. Elle était tout près et le dominait d'une bonne quinzaine de centimètres. Ses lèvres pulpeuses s'ourlèrent de plus belle tandis qu'elle prononçait d'une voix chaude :

— Mercy.

Si la miséricorde avait cette allure, Gideon se sentait prêt à y croire avec force. Il était tout à la fois pantelant et ravi. C'était une fille sensuelle et sauvage, aussi naturelle que McGlone pouvait être apprêtée. Elle ne portait aucun maquillage, pourtant ses yeux étaient lumineux et ses lèvres douces et attirantes.

Toutes sortes de questions s'allumèrent dans son esprit, mais il se borna à demander :

— Que voulez-vous ?

Il regretta sur-le-champ sa phrase. Car l'autre voix répliqua, répétant ce qu'elle avait déjà dit :

— Du sang.

La fabuleuse fille à la chevelure sauvage et au visage éclatant naturel s'écarta et lança un coup d'œil par-dessus son épaule droite. Une autre silhouette apparut. Debout sur la passerelle se tenait un Asiatique bossu, au visage émacié.

Il portait un long vêtement noir bordé d'un motif décoratif rouge allant du menton au sternum. Les bords de ses emmanchures et le bas de son habit s'ornaient des mêmes entrelacs écarlates. Mais ceci ne retint l'attention de Gideon que quelques secondes. Ce qui attira son regard, c'était le visage squelettique de l'inconnu.

Une couronne épaisse de cheveux longs, à l'étrange couleur bleu océan, entourait son crâne totalement chauve et coulait jusque sur ses épaules. Sa carnation était bizarrement sombre, comme s'il souffrait de quelque étrange maladie.

Ses lèvres étaient sèches, son nez retroussé comme le groin d'un cochon et ses prunelles en amande recouvertes d'une épaisse peau parcheminée.

— Qu'avez-vous dit ? s'enquit Gideon dans un souffle, la poitrine subitement oppressée.

— Du sang, déclara l'Oriental violacé, pour la quatrième fois, ses lèvres révélant ses dents jaunies et ses paupières s'ouvrant enfin.

Ses pupilles étaient blanches comme du lait. Gregory Gideon comprit que son interlocuteur était aveugle.

C'est l'absence totale et soudaine d'expression de l'homme qui alerta Gideon. L'inconnu semblait dépourvu de toute émotion, son visage était aussi chaleureux que celui d'un requin en train de refermer ses mâchoires sur une proie.

— Missy, siffla l'Oriental, et la radieuse vision féminine leva la main gauche.

Cela paraissait le plus doux des gestes, comme si elle indiquait à un domestique où poser le plateau de thé mais, tout à coup, la main de la fille zébra l'air près de Gideon.

L'homme d'affaires s'immobilisa en sentant l'ongle de l'index de la fille pénétrer la chair de son double menton.

Il mesurait plus d'un centimètre de long, et semblait dépourvu de couleur hormis l'éclat de quelque vernis raffermissant. Il était taillé en diagonale, telle une minuscule lame de guillotine.

Il était incroyablement fin et acéré. Si acéré et si fin qu'il glissa à travers le derme et l'épiderme de Gideon sans effleurer la moindre

terminaison nerveuse.

Mais Gideon sentait une pression sourde, quelque chose qui l'enveloppait tout entier et le paralysait.

— Hé ! s'écria-t-il sous l'effet de la surprise.

— Ne vous inquiétez pas, répondit la fille avec douceur. Je suis une infirmière qualifiée.

C'est à cet instant seulement qu'il reconnut son uniforme. Mais à présent, la surprise cédait la place à l'effroi tandis qu'elle brandissait une seringue hypodermique.

— Mon infirmière, déclara l'étrange individu violacé qui s'était rapproché. Pendant des centaines et des centaines de jours, elle m'a patiemment ramené à la vie – la vie à laquelle le *gweilo* au sang de tigre m'a condamné. Pendant des milliers d'heures, elle a peiné pour me rendre à mon espace naturel... au cœur de la Mort Suprême.

Gideon roulait des yeux comme des boules de flipper, bondissant de l'un à l'autre des deux inconnus. Il répéta en écho le mot qui ne lui était pas familier :

— *Gweilo* ?

— Le démon étranger, traduisit la déesse rousse en souriant. Le diable fait homme.

Gideon commença à protester mais le lambeau de peau enfoncée dans sa gorge le força à se calmer.

— De quoi parlez-vous ? coassa-t-il.

— Il faut me pardonner, répondit le vieillard mais sa voix était sans regret. C'était plus qu'un ordre. Je suis un vieil homme qui connaît trop bien les mœurs humaines. Bien que ne voyant pas, je puis percevoir à jour les âmes de mes semblables et je n'ignore pas le mal qui rôde ici.

Gideon fronça les sourcils, en se demandant où il avait déjà entendu cette expression. Il faillit poser la question mais la pression de l'ongle dans sa gorge le fit se raviser.

— Pourquoi moi ? finit-il par demander.

Les sourcils longs et fins de l'Asiatique se plissèrent :

— Vous devriez le savoir, répondit-il. Ne parvenez-vous même pas à entrevoir quelque chose ?

Sa paume longue et large s'éleva lentement, tel un cerf-volant, ses ongles paraissaient encore plus acérés que ceux de son infirmière. Ils se posèrent doucement sur le gilet de Gideon.

Ce dernier n'en revenait pas d'une telle précision dans le geste. C'était comme si le vieillard y voyait.

— Vous n'appartenez pas à ces profanateurs d'estomac, reprit l'Asiatique. Bien que je puisse sentir la viande que vous avez mangée, vous n'êtes pas l'un d'eux.

— Un *quoi* ? répliqua aussitôt Gideon, paniqué.

Il décocha un regard suppliant à la jeune femme, mais l'expression de celle-ci était aussi impénétrable et calme que la surface d'un lac.

— L'estomac constitue le centre, déclara le vieil homme, en faisant légèrement rouler un bouton du gilet entre les ongles de l'index et du majeur. C'est le siège de la vie et de la mort. L'âme y réside. Détruisez l'estomac et vous détruisez tout. C'est la mort de la Mort Suprême.

Et voilà qu'il prononçait de nouveau ces mots.

— Nous sommes les saints sauveurs de l'estomac, poursuivit-il, dans un sourire malsain, presque indécélable. Nous allons de par le monde, tels des morts-vivants, punissant tous ceux qui se repaissent de la viande.

— Oh, mon Dieu ! gémit Gideon.

« Une secte », songea-t-il. Il avait entendu parler de ces cinglés aux pupilles dilatées, qui vivaient dans les Catskills Mountains, mais il ne les avait jamais rencontrés.

— Pas Dieu ! psalmodia le vieillard. Seulement la Mort Suprême. Vous aviez promis, ajouta-t-il en se plaçant directement sous l'œil terrifié de Gideon. Vous auriez pu devenir l'un d'entre nous.

Le vieillard poussa un soupir asthmatique.

— Mais le tigre *gweilo* doit être châtié. Il doit connaître la Mort Suprême.

Il tourna la tête jusqu'à ce que sa longue et délicate oreille gauche se plaçât sous les lèvres de la fille, ses yeux blancs fixant Gideon avec intensité.

— Vous vous souvenez ? demanda le vieillard à l'infirmière.

— Oh oui, dit-elle dans un chaleureux sourire et elle planta son regard dans celui de Gregory Green Gideon. Je suis désolée, ajouta-t-elle avec un sourire encore plus désarmant. Vous êtes un homme charmant.

Puis d'une chiquenaude, elle retira son doigt. Du même coup, Gregory G. Gideon put entendre la mer et le vent du désert. Et dans le lointain, il put voir sa femme Dolly lui faire signe. Elle ne lui avait jamais paru aussi belle.

Et il trébucha. Ses mains claquèrent sur le chaudron-mélangeur et il vacilla par-dessus bord. Il se rattrapa juste avant que ses pieds ne quittent la passerelle.

« Bizarre », songea-t-il. Quelqu'un sifflotait. C'était un sifflement étrange. Sans mélodie particulière. Sans pause. Mais c'était impossible, car les deux inconnus parlaient encore.

— Le flot vital est interrompu, récita le vieillard.

— La gorge est tranchée, répondit la fille.

— La force de vie est libérée, continua-t-il.

— L'estomac est découpé, répondit-elle.

— Le Siècle Divin est détruit, dit-il.

- La carcasse est dépouillée, dit-elle.
- L'hommage est rendu.
- La Mort Suprême.

Gideon sourit. Ses muscles faciaux pouvaient à peine remuer et ses lèvres faisaient songer à des élastiques distendus, mais il souriait. Tout son corps se détendait à mesure que le sifflement se poursuivait inexorablement. Il n'avait jamais éprouvé une telle sensation.

Gregory G. Gideon ne sut jamais qu'il s'agissait du son produit par son souffle vital qui s'échappait de la fine entaille dans sa gorge, avant que le sang n'en gicle.

Et soudain le sifflement disparut et tous ses ennuis avec.

Le tourbillon écarlate qu'il cherchait tant dégoulinait le long des parois de la cuve géante et formait un fabuleux ruban rouge sur sa délicieuse Barre Coupe-Faim.

Après qu'il eut détaché la viande de ses os et bu son sang, l'Asiatique à la peau violacée tourna son regard aveugle face au vent. Il renifla l'air. L'écoeurement déformait les traits de son visage cadavérique.

— Missy, demanda-t-il, que voient vos yeux ?

Le regard de la rousse plongea vers une vallée verdoyante, ses prunelles vertes se plissant telles celles d'un félin maléfique. Ses lèvres étaient maintenant beaucoup trop rouges...

— Je vois, ô Guide, une vallée souillée par un endroit terrible.

— Quel genre d'endroit ?

— Un lieu de supplice, de carnage, où les gens se vautrent dans la violence. Où les hommes se livrent à des actes d'une cruauté effrénée dans un but de profit.

Le vieil Asiatique hocha la tête.

— Et quel est le nom de ce lieu de perdition.

— Il se proclame les élevages *Poulette*.

Le vieil homme qu'elle nommait *Seigneur* opina du chef.

— C'est par cet endroit que nous commencerons, dit-il, ses narines porcines se dilatant dans le vent, ses yeux blancs immobiles comme ceux d'un serpent. Et si nos ancêtres nous accordent leur soutien, c'est l'endroit même où s'éteindra la Maison de Sinanju.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et tout ce qu'il voulait c'était du pop-corn.

— Du beurre ? demanda l'adolescent, d'un air las, derrière le comptoir.

— Ce n'est pas du beurre, répondit Remo.

Dans son teeshirt et son pantalon de toile noire, personne ne lui prêtait vraiment attention. Personne ne remarquait non plus ses yeux sombres et caves, au-dessus de ses pommettes saillantes, et encore moins ses poignets incroyablement épais. Dans ce hall d'entrée de cinéma, chacun semblait être passé maître dans l'art d'éviter le regard des autres.

— Trois dollars, soupira le gosse en lui tendant son bidon en carton de la taille d'un petit tambour débordant de maïs soufflé, recouvert d'un liquide luisant.

L'odeur écoeurante assaillit les narines de Remo.

— Pas du beurre, grimaça-t-il.

L'adolescent l'ignora jusqu'à ce qu'il réalise l'absence d'argent dans sa paume tendue.

— Hein ? fit-il.

— J'ai dit « pas du beurre », répéta Remo.

— Mais si vous l'avez dit, rétorqua l'autre dans un battement de cils.

— Non, j'ai dit que ce *n'était pas du beurre*.

Les paupières du gosse papillonnèrent de plus belle :

— Vous avez dit « du beurre », s'obstina le gamin.

— « Beurre » était bien dans la phrase, reconnut Remo, mais pas utilisé à l'affirmatif.

— Hein ? fit l'autre en le regardant enfin dans les yeux.

— Hé, mec ! aboya un jeune loubard derrière Remo. Prends ton putain d'pop-corn et dégage !

Remo jeta un regard par-dessus son épaule. Le jeune Latino arborant casquette en cuir, gilet de base-ball, couvert de chaînes en or, un jean déchiré et des baskets sans lacets, suintait la provocation. Le regard froid et les lèvres minces de Remo ne semblaient pas l'impressionner. Son expression hostile et renfrognée paraissait coulée dans ses traits depuis sa naissance.

— J'essaye d'acheter du pop-corn, rétorqua Remo. Et ce n'est pas facile.

— Il a dit du beurre, intervint le jeune vendeur, comme s'ils se

trouvaient dans un tribunal télévisuel, dont le jeune voyou était le juge.

— Ce n'est pas du beurre, insista Remo, un ton au-dessus. C'est de l'huile de soja parfumée, autant se tapisser l'estomac avec de la 10 W 40 pour moteur diesel ! J'en veux *sans* beurre, j'insiste sur le *sans*, ajouta-t-il en lui rendant son tonnelet en carton.

Le jeune vendeur ronchonna, mais il ne lut aucune pitié dans le regard de Remo, ni la moindre patience dans celui du loubard.

— O.K., O.K., dit-il en vidant le contenu du tonnelet dans une poubelle en plastique.

De toute façon, la seule chose coûteuse, c'était le récipient. Il s'apprêtait à le remplir de nouveau, lorsque la voix de Remo le coupa dans son geste.

— Non pas ça !

Le gosse releva la tête, agacé.

— Pas de ce truc-là, poursuivit Remo, l'air de rien. Ça contient un mélange de sel et de glutamate de sodium.

Le jeune lorgna le pop-corn comme s'il était empoisonné.

— Le truc jaune, précisa Remo.

— Le truc jaune ?

Remo se tourna vers le jeune voyou, histoire de le tenir informé :

— Ils versent ce produit sur les grains de maïs pendant qu'ils éclatent. C'est censé le conserver mais, en fait, ça vous donne soif, alors vous achetez de l'eau gazeuse au fructose, et ça vous donne encore plus faim.

Le loubard à la casquette en cuir le fixa du regard :

— T'es *loco*, mec ? T'es fou ?

— Non, mais j'ai travaillé dans un ciné quand j'étais même. Je connais ce produit.

Ce qu'il ne précisait pas, c'était qu'il avait travaillé dans ce cinéma, le *Rialto*, à Newark. Comme dirait sans doute son employeur : « Ce ne serait pas prudent. » Même si une vérification des emplois qu'il avait occupés depuis ne pouvait l'identifier comme étant Remo Williams même si toute trace avait été détruite depuis bien longtemps. Depuis la « mort » de Remo Williams.

Le *Rialto* de Newark, New Jersey, avait connu bien des vicissitudes depuis le départ de Remo pour entrer dans la police. Depuis trois ans, cependant, un homme d'affaires avait repris le cinéma.

Peu importait que le carrelage se fendille, que les rideaux se déchirent et que le plafond s'encrasse ou encore que la salle de jeux vidéo soit plus cadennassée qu'une prison d'Alabama, les jours de gloire du cinéma étaient encore présents dans les esprits. Peu importait la multiplication des petits écrans pour le rentabiliser, l'âme du *Rialto* restait intacte dans les souvenirs.

Remo se rappelait y avoir vu *James Bond contre Docteur No*, *Casino Royal* ou *Psychose*. Il se souvenait de ses petites amies de lycée, cramponnées à son bras ; et combien lui s'était cramponné à leurs épaules, leur taille, leurs seins. Il se rappelait les câlins et les baisers. Mais il se souvenait surtout des héros sur le grand écran, lesquels affrontaient toutes sortes de bandits et les réduisaient à néant sans que leur impeccable coiffure en souffrît !

— Prends ton putain de pop-corn et arrache-toi d'là, mec ! menaça le voyou avec hargne.

Remo fixa le regard noir et provocant de la petite frappe. Cela lui rappela son autre vie. Il lui sembla qu'elle se projetait devant lui, comme sur un des écrans du *Rialto*. Il se rappela son procès, il était accusé d'avoir tué un dealer. Comme si cela s'était déroulé la veille, il revécut la proclamation du verdict, son dernier repas, la longue marche et le rituel du harnachement à la chaise électrique.

Et comment on avait abaissé la manette du tableau électrique.

Et il se rappela son réveil à Rye, État de New York, dans un sanatorium qui ressemblait au croisement d'une usine d'ordinateurs et un lycée. Il se souvint d'un minuscule bonhomme à la barbichette et aux cheveux blancs vaporeux, un vieux Coréen qui lui avait enseigné l'art du Sinanju.

— Tiens, fit Remo en saisissant le tonnelet de pop-corn pour le flanquer dans les mains du jeune délinquant. C'est moi qui régale.

L'autre le dévisagea, d'abord surpris, puis méfiant, avant d'accepter enfin à contrecœur.

— Ça manque de beurre, grogna-t-il en reposant violemment le bidon sur le comptoir.

— Suffit de demander, répondit Remo en s'y accoudant. Et que ça baigne dans l'huile de soja ! ajouta-t-il à l'adresse du vendeur.

Tandis que ce dernier activait l'antique pompe à beurre, le jeune Latino-Américain lorgna Remo des pieds à la tête.

— Tu s'rais pas un peu pédé, des fois ? crachota-t-il.

— Non, je t'invite, répondit Remo avec amabilité.

— Ouais, ouais, *gracias*.

Une fois la transaction achevée, le loubard s'en alla en traînant des pieds et le vendeur de pop-corn poussa un long soupir de soulagement.

— Vous savez qui c'était ? demanda-t-il.

— Non, fit Remo. Qui ?

L'autre dévisagea Remo comme s'il était un alien. Avant de réaliser, en l'observant, que c'était sans doute la définition la plus proche de la réalité pour ce drôle de type.

— La Tarentule, expliqua-t-il enfin. Le chef de gang des Araignées Espagnoles.

Remo lança un regard vaguement intéressé dans le sillage du voyou, mais celui-ci s'était déjà engouffré dans la salle 3 où l'on donnait *Les Tritons Tae Kwon Do III : À l'Assaut des Ninjas*.

— Sans blague ? grommela-t-il à l'adresse du vendeur.

Il se pencha en avant, d'un air de conspirateur et poursuivit.

— Maintenant qu'on est seuls, je te propose un marché. J'parie que tu as une bonne vieille machine à pop-corn dans l'arrière-salle. Combien de temps ça te prendrait pour m'en faire sans rien dessus ?

Le gosse le regarda, émerveillé, puis nettement cupide :

— Rien ?

— Juste un peu d'huile pour que les grains éclatent, répondit Remo en rapprochant le pouce de son index. Mais pas de sel ni de poudre jaune magique, O.K. ?

Ce disant, il fit apparaître un billet de dix dollars au bout de ses doigts.

Le jeune vendeur se purlécha les babines.

— Ça s'ra vachement trop doux, prévint-il.

— Pas de problèmes, dit Remo. Ce n'est pas pour manger, c'est juste pour l'odeur.

Dans la salle de projection, les spectateurs braillaient déjà comme des dégénérés, alors que Remo prenait place en évitant d'écraser des pieds au passage.

Il s'assit, coinçant le pot de pop-corn entre ses genoux, et regarda les quatre tritons humanoïdes qui s'agitaient sur l'écran dans leurs costumes de polyuréthane. La scène se déroulait à Central Park, au clair de lune. Dans les arbres, les ninjas pullulaient, plus nombreux que les écureuils.

Remo porta le tonnelet à ses narines et renifla un grand coup.

— Ah, que c'est bon ! s'extasia-t-il avant d'inhaler encore longuement l'arôme de pop-corn.

— Qu'est-ce tu fabriques, mec ? lâcha son jeune voisin en riant. Tu prends ça pour d'la coke ou quoi ?

Il se tourna vers son voisin et reprit :

— Hé Gomez ! gloussa-t-il. Vise un peu ce WASP, mec ! Il s'envoie en l'air avec du pop-corn !

— Vous ne pouvez pas savoir les cochonneries qu'ils mettent dessus, de nos jours, répliqua Remo, catégorique. Ça vous bousille l'estomac.

Le teenager éclata de rire :

— C'est bien c'que j'pensais, tu planes un max. Tiens, v'là la poufiasse qui va passer à la casserole ! beugla-t-il en se retournant vers l'écran.

Remo leva les yeux. En fait, les tritons humanoïdes et leur gentille

petite amie blonde étaient cernés de ninjas, près de la statue d'Alice au Pays des Merveilles. Soirée banale à Central Park, en somme.

— Cette conne va d'voir leur montrer où s'la mettre ! s'exclama une voix rauque.

Et toute la salle éclata de rire. À l'exception de Remo.

— Vous ne voulez pas dire qu'ils vont souiller la vertu de cette pauvre jeune fille ? lâcha-t-il à voix haute, d'un air faussement inquiet.

Une voix hurla de rire :

— Non, mec, ils veulent s'la bourrer !

— Ça alors...

Presque aussitôt on arracha le chemisier de la douce et jolie jeune fille, un triton solitaire apparut et fut immédiatement encerclé par les ninjas. Remo regardait d'un air détaché, il aurait aimé manger réellement son pop-corn.

Mais son métabolisme était maintenant trop sensible pour supporter ce genre de nourriture. Cela faisait vingt ans qu'il ne mangeait rien d'autre que du riz cuit à la vapeur, du canard et du poisson. Un sentiment de tristesse l'envahit. À quoi bon devenir le meilleur assassin du monde, s'il ne pouvait plus goûter à un aliment aussi simple que le pop-corn ?

Rectificatif : le second meilleur assassin du monde. Remo était le dernier d'une lignée ininterrompue de Maîtres de Sinanju. Le dernier maître régnant n'étant autre que son professeur et mentor, Chiun. Ce petit Coréen vieux comme Matusalem avait tout enseigné à Remo Williams, après que ce dernier eut échappé à la chaise électrique pour devenir l'arme implacable de CURE, l'organisation gouvernementale ultrasecrète... tellement secrète que seul le Président des USA connaissait son existence.

Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan, les Tritons Tae Kwon Do s'agitaient sur l'écran et les méchants volaient dans les airs !

Remo s'ennuyait en regardant l'affrontement des ninjas et des tritons humanoïdes. À ses yeux, l'action était désespérément lente et les acteurs cabotinaient à qui mieux mieux.

En revanche, les spectateurs s'excitaient de plus belle, ça sifflait et piaillait comme une basse-cour. Les jeunes lançaient même des projectiles sur l'écran.

Remo soupira. À son époque, le public était largement plus calme. Il se leva tranquillement et quitta la salle, vidant au passage son pop-corn non consommé dans la poubelle de l'entrée.

Et il se retrouva dans la chaleur de l'après-midi, à Newark.

La ville n'avait plus rien à voir avec celle où il avait grandi. Ce n'était plus le Newark de Remo Williams, pupille de la nation, qui avait quitté l'orphelinat Ste Theresa – transformé depuis en parking –

pour entrer dans la police, puis faire son devoir au Viêt-nam, avant de réintégrer les forces de l'ordre et être accusé du meurtre d'un dealer.

Remo n'avait pas tué l'individu en question, mais l'État voyait les choses différemment. En se réveillant au sanatorium de Folcroft après son « exécution », Remo découvrit que le coup monté le faisait officiellement disparaître de la circulation. L'agence CURE pouvait ainsi disposer de son propre assassin appointé par la Maison-Blanche.

Remo Williams.

On lui avait retiré son nom de famille. On avait dressé une pierre tombale avec son patronyme gravé dans le marbre. On avait détruit tout dossier où figuraient son nom, son visage et ses empreintes digitales.

Et, le plus cruel de tout, on avait fait disparaître jusqu'à ses traits, grâce à la chirurgie esthétique. Au cours des années qui avaient suivi, Remo avait de nombreuses fois changé de tête sous le scalpel, ses traits s'éloignant chaque fois davantage de ceux que lui avait prêtés la nature.

Mais à présent, plus de vingt ans après, Remo arpentait les rues de sa ville natale avec son visage d'origine. S'il avait su que Remo s'était aventuré à Newark, le docteur Harold W. Smith, son supérieur, aurait fait une attaque. Mais Newark avait changé et plus personne ne se rappelait de Remo Williams.

Remo se retrouva dans la partie la plus pauvre de la ville, elle n'avait pas tant changé que cela. Il s'arrêta là où le corps du dealer avait été trouvé. L'insigne de Remo brillait dans la mare de sang séché. C'était là que la vie de Remo Williams avait basculé. Cela puait l'urine, la pourriture et les regrets rances. Remo tenta de se souvenir du nom du dealer. Il ne voulut pas revenir. Il fut un temps, lorsqu'il avait été emprisonné à la prison de Trenton où une telle question sans réponse l'aurait tenu éveillé toute une nuit. Maintenant Remo Williams ne perdait plus son temps. Il y avait si longtemps...

Il reprit sa voiture garée le long du trottoir, immatriculée au nom de Remo Meyers, un de ses innombrables pseudonymes, et roula vers le nord.

Il songea à son dernier passage sur la table d'opération. Le chirurgien s'était alors aperçu que le visage de Remo avait été si souvent refait qu'il ne restait guère plus que l'ossature. Aussi avait-il décidé de travailler en sens inverse, en remodelant le nez, le menton, les traits, rendant aussi à Remo son visage originel. Smith avait été furieux. Le Maître de Sinanju stupéfait. Il avait tenté de convaincre le chirurgien de donner à Remo des traits coréens. D'ailleurs Remo était à peu près certain que ses yeux étaient légèrement bridés depuis. Mais personne n'avait voulu confirmer ce fait !

Tandis qu'il roulait, Remo songea au prochain anniversaire de son

mentor, Chiun. Pendant trois mois, le Maître de Sinanju s'était retrouvé dans le coma, et n'avait donc pu fêter son *kohi*, le cap de sa centième année.

La satisfaction de Remo avait été rapidement tempérée par les conséquences négatives de ce nouveau visage. Lui et Chiun avaient dû abandonner leur maison et se replonger dans le vieux cycle des logements provisoires. Pour l'instant ils logeaient dans une tour construite sur un des hauts lieux de l'enfance de Remo, Palisades Park à Edgewater (New Jersey).

C'est là que Remo avait laissé son Maître. C'est là qu'il allait le retrouver.

Depuis qu'ils avaient recommencé à se déplacer, Chiun avait repris sa vieille habitude de titiller Remo sans cesse, reprochant à Remo de l'avoir laissé passer trois mois dans un semi-coma au cœur d'un immeuble enterré en plein désert, où Chiun avait trouvé refuge afin d'échapper à l'explosion d'une bombe à neutrons !

Trois mois au cours desquels Remo avait cru son Maître mort. Trois mois que Chiun avait passés en animation suspendue dans une caverne inondée, son esprit apparaissant à Remo, tentant désespérément de lui indiquer où le retrouver.

Et durant ces trois mois d'hibernation du Maître de Sinanju son centième anniversaire avait eu lieu, une cérémonie nommée le *Kohi*.

Chiun avait cruellement regretté d'avoir manqué ce moment de gloire insigne qui ne se représenterait plus ! Et il le reprochait amèrement à Remo.

Remo décida qu'il en avait soupé de ces lamentations. Chiun fêterait bientôt ses cent un ans. Mais peu importait la date. En chemin, il décida donc de s'arrêter dans un supermarché japonais pour acheter un canard.

Il choisit un *oxymura jaimaicensis*, plus connu sous le nom de « canard musqué », car c'était le plus succulent. Il prit soin de sélectionner le moins gras. Toute une vie passée à ne s'alimenter que de canard et de poisson avait fait de lui un spécialiste des deux espèces.

Tout en sifflotant, il saisit une livre de riz *Japonica*, à l'arrière-goût de noisette, dont raffolait Chiun.

« Espérons que ça le rendra moins grincheux », songea Remo gaiement, en retrouvant la fraîcheur du dehors, où flottait l'odeur de l'Hudson River avoisinante.

CHAPITRE III

Le trente-septième pique-nique annuel de la famille Cahill fut mémorable, c'est le moins qu'on puisse dire.

Il se déroulait, comme tous les ans, derrière le lycée de Fairfax, Virginie, par la plus ensoleillée des journées de printemps.

Lorsque la tradition prit corps, en 1955, la famille Cahill s'échina à déterminer quel pourrait être le plus beau jour de la saison, à grand renfort d'almanachs, de psys, diseuses de bonne aventure et autres astrologues. Mais les Cahill eurent tôt fait de découvrir que moins ils faisaient d'effort, plus le soleil brillait pour le grand jour. La vieille Mamie Cahill décida donc que la journée qu'elle choisirait serait forcément la plus ensoleillée de l'année.

Et bien que le ciel ne soit pas toujours d'un bleu profond, il ne tomba jamais une seule goutte sur une coiffure de Cahill, lors du rassemblement annuel.

Ils venaient de tout le Sud, chacun apportant son nécessaire à pique-nique et ses spécialités régionales. Ted et Cathy Cahill avaient apporté leur jambalaya épicée depuis La Nouvelle-Orléans, Jack et Ellen Cahill leurs crabes aux poivrons depuis Baltimore. Don et Chris Cahill leurs oignons frits depuis Sarasota.

Mais quel que soit le nombre de mets s'empilant sur les tables, celui qui recueillait chaque année tous les suffrages, c'était le poulet frit de Mamie Cahill. Le même qui avait réuni tout ce petit monde la première fois, au retour de Corée d'oncle Dan, et c'était toujours la même recette qui les rassemblait d'année en année. Depuis plus de trente ans, c'était la première chose dans laquelle chacun mordait et la dernière dont ils parlaient.

Cette saison ne fit pas exception à la règle. Seuls quelques nuages blancs parcouraient paresseusement un ciel d'un bleu intense. Les voitures emplissaient le parking du lycée et sur la pelouse on avait disposé un filet de volley-ball, des arceaux de croquet, des poteaux de but pour le foot et un court de badminton. Mais tous les parents venaient d'abord à la table de Mamie Cahill, planter leurs dents dans un succulent morceau de poulet, croustillant et juteux à souhait. La fête ne pouvait pas officiellement commencer tant que chacun n'y avait pas goûté.

La réunion durait toute la journée, tandis que chaque groupe s'adonnait à tour de rôle aux différentes activités sportives, en alternance avec la nourriture. Le poulet cédait la place au festival des

salades : salade du jardin, salade César, salade du chef, salade Waldorf, salade allemande aux pommes de terre ; patate et œuf ; patate-œuf-oignon ; patate-œuf-oignon-céleri ; patate-œuf-oignon-céleri et poivron... et poulet.

Puis venaient les plats de résistance et les ragoûts suivis par les desserts. Une myriade de desserts tout aussi raffinés que les salades : gâteau marbré au chocolat, gâteau allemand au chocolat, gâteau aux noix, gâteau au citron et *linzer torte*. Sans oublier la tourte à la noix de coco, nappée de crème anglaise, la crème façon Boston, l'entremets à la banane, et celui au chocolat. Et aussi les tartes aux myrtilles, aux cerises, aux pommes, aux ananas, aux noix de pécan et celle au citron meringuée. Puis encore les brownies, les blondies, les cookies, les beignets maison. Il y avait même des confiseries et des glaces.

Était-il vraiment étonnant que sur le coup de six heures, Ted Cahill se sentît un peu nauséeux ?

Il ne s'en soucia pas. Chez les Cahill, il fallait s'y attendre, même si ce n'est qu'à l'âge de vingt-cinq ans qu'il comprit qu'il n'était pas censé ressentir cette sensation de brûlure dans la poitrine. C'est à cette époque également qu'il avait découvert les merveilles de la bière. Dans sa ville natale de La Nouvelle-Orléans, ce breuvage coulait à flots et dans toutes les qualités possibles, plus que partout au monde... à l'exception de la Bavière, peut-être.

Mais il se réservait pour l'orgie familiale annuelle. Son mal au cœur ne l'étonnait pas outre mesure. Il suffirait qu'il dispute un autre match de volley pour aider sa digestion et son léger malaise disparaîtrait.

Il rejoignit ceux qui s'étaient rassemblés autour du filet, sous les cris et les encouragements des cousins et parents. Dès qu'il prit place dans la ligne arrière de l'équipe, il se dit qu'il venait d'avoir une riche idée. Directement en face de lui, dans l'autre équipe, se trouvait Milly LeClare, sa seconde cousine du côté de sa tante.

D'année en année, Milly embellissait. Elle devait avoir dix-huit ans, maintenant, mais elle en paraissait au moins vingt et un. Ses cheveux étaient clairs et libres, son visage pur et animé, son corps ferme et bien galbé. Et surtout, elle se moquait du regard des autres, son comportement restait naturel. Elle jouait et riait, en toute insouciance.

Elle portait un short taillé dans un jean, des tennis et une large chemise flottante. Chaque fois qu'elle bondissait, sa poitrine remuait de la façon la plus excitante qui soit. Dès que la balle n'était plus près de lui, Ted observait sa cousine avec intérêt. Dès qu'une des équipes perdait un point, les joueurs changeaient de place en criant à l'unisson : « On tourne ! » et il en profitait pour la dévorer des yeux.

L'équipe de Milly perdit un point et les joueurs changèrent de place. Puis ce fut au tour de celle de Ted et il se retrouva de nouveau

en face de sa jolie cousine. Le camp de Milly perdit un autre point, et de nouveau celui de Ted. Ce jeu excitant l'éloignait et le rapprochait du superbe objet de son attention, fort peu familiale...

Chacun des camps marqua encore et Ted et Milly finirent par se retrouver face à face, de part et d'autre du filet.

— Salut, Milly ! lança-t-il.

— Salut Ted ! répondit-elle, les yeux étincelants, la voix rendue rauque par l'effort physique.

Il l'observa une seconde de plus et Milly l'aguicha du regard, avant de baisser la tête. Puis ce fut à l'équipe de Ted de servir la balle.

Tout le monde était tendu, le ballon rebondissait d'un joueur à l'autre. Il arriva sur Milly. Elle bondit, sa chemise laissant entrevoir son ventre plat et doux, elle tenta un smash. Mais Ted leva les bras et frappa la balle qui tournoya en roulant presque le long du filet. Leurs doigts s'effleurèrent, tous deux reçurent une décharge électrique qui détourna leur attention du jeu.

Ted retomba lourdement sur ses pieds, les yeux écarquillés et plantés dans ceux de Milly qui atterrit en souplesse. La balle continua à voler au-dessus de leurs têtes, mais ils continuaient à se dévisager intensément. Quelque chose s'était produit entre eux.

Depuis toujours Milly savait que Ted l'aimait bien et elle était mystérieusement attirée par lui. Peut-être était-ce chimique, ou, hormonal, mais il la fascinait depuis le jour où ils s'étaient rencontrés, plusieurs années auparavant.

Mais à présent, Milly avait atteint la majorité légale. Peu lui importait qu'il soit marié et père de famille. L'air innocent, elle défit un autre bouton de sa chemise, comme si elle avait trop chaud.

Puis, lorsque la balle toucha terre, elle profita de la bousculade et des plaisanteries des joueurs pour se pencher en avant, afin que Ted puisse se rincer l'œil. Ce dernier parut à la fois hypnotisé et incrédule.

— Alors, susurra-t-elle dans un souffle. Tu fais quoi, après le match ?

Le rêve devenait réalité. Ted Cahill ouvrit la bouche pour répondre... et vomit sur la poitrine de sa cousine.

Et Ted Cahill n'était que le premier d'une longue liste.

Le petit Johnny Cahill rendit son quatre-heures, éclaboussant tantes et oncles dans la foulée. Alicia Cahill vomit sur sa raquette de badminton. Le jeune Mickey Cahill se répandit sur le plateau de jelly frémissante.

Et les membres de la famille Cahill tombèrent peu à peu comme des mouches.

Doris s'affala comme une poupée de chiffon et se brisa la nuque contre une table de pique-nique fraîchement repeinte, renversant du même coup la bière de Neil, son mari. Neil se serait sans doute

davantage soucie de sa boisson que de sa femme, s'il ne s'était pas, lui-même, effondré quelques instants plus tôt près de leur container à Gatorade.

La vieille Mamie Cahill plongeait tête la première dans sa friteuse et se mit à grésiller.

Milly LeClare s'étala carrément sur Ted Cahill, sous le filet de volley-ball, un sein jaillit de sa chemise sur l'épaule de son cousin. Mais Ted ne put profiter de cette vision. Comme Milly et les autres Cahill, sa langue, boursouflée et toute blanche, pendant hors de sa bouche béante et molle, ses yeux étaient vides et révoltés.

C'était une véritable hécatombe, tous ceux qui avaient goûté au célèbre poulet de Mamie Cahill succombaient à une intoxication alimentaire fulgurante.

Les quelques Cahill encore debout sanglotaient, hurlaient et secouaient les corps inertes de leurs parents.

La puanteur âcre de l'acide gastrique s'éleva dans l'atmosphère.

Puis il se mit à pleuvoir.

*

* *

Depuis le lycée, Bob Harrison arborait le tablier rayé rouge et blanc et la casquette rouge au logo *TBC* en lettres d'or sur ses cheveux noirs et gras. Depuis cette époque, Bob occupait son unique et ultime place dans la société... vendeur de poulet derrière son comptoir.

Depuis l'époque du lycée, il entendait toujours la même blague : « Hé, Bob ! C'est quoi la recette ultrasecrète du Major ? »

En ce temps-là, les Américains étaient bien moins soucieux de leur hygiène alimentaire et le major Scandills, fondateur de *TBC*, bourrait ses célèbres poulets au barbecue de davantage de conservateurs que les Égyptiens pour momifier leurs pharaons.

Mais les temps changent. Le vieux major Scandills décéda. L'énorme société tomba entre les mains de jeunes cadres aux dents longues, qui se dépêchèrent de changer une recette ultrasecrète un peu trop épicée. Même le nom de la chaîne de restaurants *Tennessee Barbecue Chicken* avait été modernisé et raccourci en *TBC*.

Comme si les initiales contenaient moins de cholestérol que le nom tout entier.

Mais Bob Harrison trônait toujours derrière son comptoir. Seul élément immuable dans un univers en perpétuelle mutation.

En vérité, Bob n'avait ni l'intelligence ni l'ambition de grimper dans l'organigramme de *TBC*. Il était serveur le jour de son embauche, il l'était toujours le jour de sa mort.

Ce jour-là, d'ailleurs, Bob passait son chiffon sur le comptoir

immaculé, lorsqu'il remarqua quelqu'un en train de paître dans le présentoir des salades variées. C'était la seule façon de décrire ce que faisait cette femme. Elle avait la tête carrément plongée dans le saladier à croûtons et ses mains pendaient mollement le long de son corps. Bob vit une assiette de laitues et de carottes râpées, renversée aux pieds de la cliente.

C'en était trop ! Chez *TBC* on respectait certaines règles bon sang ! Le département de l'hygiène avait placé des dispositifs de sécurité près des bars à salades, qui sonnaient quand la clientèle avait le culot de fourrer son nez dans les saladiers !

Bob allait quitter son comptoir et faire usage de son incontestable autorité de serveur, lorsqu'il entrevit un autre client, en train de vomir sur sa table en Formica. L'instant d'après, le pauvre homme portait la main à sa gorge et dégringolait sur le faux carrelage en linoléum.

C'en était trop pour Bob. Le *TBC* d'Exeter était ouvert depuis moins d'une heure et les seules personnes à y travailler, à part Bob, étaient le cuisinier et le directeur. Et ce n'était assurément pas eux qui allaient nettoyer toute cette pagaïe !

Bob allait rouspéter auprès du client gisant sous la table, lorsqu'un second se mit à vomir, puis un troisième. À leur tour ils s'affalèrent sur le lino étincelant.

Une pensée aussi soudaine que terrifiante traversa l'esprit de Bob Harrison : et s'il y avait quelque chose qui clochait dans le poulet ? Non, c'était impossible... il avait piqué un morceau aux cuisines, dix minutes plus tôt, et il se portait à merveille, Dieu merci.

Bob eut juste le temps de faire un pas lorsqu'un afflux de bile et d'acide gastrique remonta le long de son œsophage et éclaboussa le portrait du major Scandills, hommage au fondateur, qui trônait dans chaque restaurant *TBC*. Le major ne parut pas s'en émouvoir. Pas plus que Bob Harrison. Sa langue toute blanche et molle était collée, inerte, sur le linoléum rouge.

Dans chaque *TBC*, de Lubec (Maine) à Miami (Floride) la même scène se répéta. La contagion s'étendit jusqu'à Dayton, dans l'Ohio.

À Wall Street, les actions de *Tennessee Barbecue Chicken* perdirent deux cents points, subissant leur plus terrible déroute financière depuis l'émergence de l'épidémie de jogging, à la fin des années soixante-dix.

*

* *

Harold W. Smith, directeur de l'agence gouvernementale ultrasecrète, CURE, se trouvait face à l'une des contrariétés mineures empoisonnant une existence dont il tentait d'ordonner chaque instant.

— Il n'y avait plus de yaourt battu à la prune à la cafétéria, docteur Smith.

Nerveuse, Eileen Mikulka était debout devant le large bureau en chêne de son employeur. Elle tenait dans sa main légèrement potelée un gobelet en plastique.

En qualité de secrétaire de Smith, Mrs. Mikulka traitait les affaires courantes du sanatorium de Folcroft, déchargeant Smith pour qu'il puisse se consacrer pleinement à la gestion des affaires nationales et internationales qui intéressaient CURE par le biais des grosses unités centrales placées au sous-sol de l'établissement. Smith observait sans presque cligner des yeux le défilement des informations sur son écran, lequel était pour l'instant dissimulé dans un compartiment secret situé sous le plateau de son bureau.

Bien entendu, Mrs. Mikulka n'en savait rien. Elle croyait que Folcroft n'était rien de plus qu'un sanatorium traitant certains cas spéciaux. Elle n'était pas peu fière de soulager Smith des petits tracas de la vie de bureau. Il semblait toujours crouler sous quelque lourd fardeau, bien qu'elle ignorât d'où provenait tout ce stress. En fait, Folcroft était un endroit plutôt paisible.

— C'est entièrement de ma faute, confessa-t-elle. J'aurais dû révérier avec Mrs. Redlund de la cafétéria. Mais elle est si efficace, d'ordinaire. Elle m'a certifié que le chauffeur n'en avait pas livré avec la commande d'aujourd'hui.

Smith agita une main, comme pour lui donner congé.

— C'est parfait, déclara-t-il d'un air absent, son visage patricien trahissant toutefois la désapprobation...

Sa tête était penchée sur une liasse de papiers, un crayon impeccablement taillé dans une main. Il arborait un costume trois-pièces, dont l'étoffe grise s'harmonisait avec le ton de ses cheveux et de sa peau. Il ajusta ses lunettes sans monture qui amorçaient une fois de plus une longue descente sur l'arête de son nez.

— À la place, je vous ai pris du potage, ajouta-t-elle, remplie d'espoir, en montrant le gobelet de plastique.

— Ce sera parfait, Mrs. Mikulka.

Afin de ne pas déranger davantage son patron, elle tourna les talons. Smith leva la tête :

— Mrs. Mikulka ?

— Oui, docteur Smith ? fit-elle, la main déjà posée sur la poignée de la porte.

— Avez-vous bien vérifié que l'on ne vous ait pas facturé les yaourts non livrés ?

— Bien sûr, docteur Smith.

— Très bien. Vous pouvez disposer.

Dès que la porte se referma, Harold W. Smith écarta les factures

qu'il faisait mine de consulter, puis effleura un bouton discret sous la bordure de son bureau de chêne tout éraflé.

Un terminal d'ordinateur surgit alors du plateau en ronronnant. Smith se jeta sur le clavier qui venait de se déployer avec l'avidité d'un pianiste fou !

Il était redevenu le directeur de CURE.

CHAPITRE IV

Le Maître de Sinanju avait l'œil rivé au téléviseur grand écran lorsque Remo pénétra dans l'appartement qu'ils partageaient.

— Je suis là, annonça ce dernier, conscient de la vacuité de son propos.

Ce n'était pas leur maison. Ce ne le serait jamais.

Chiun ne quitta pas la TV des yeux. Il était captivé par le bavardage du *Soap opéra* britannique qu'il visionnait. Sa dernière passion en date. Et il rattrapait encore les épisodes qu'il avait manqués pendant son long coma.

— J'ai dit que j'étais rentré ! répéta Remo d'une voix légère.

Soudain, le Maître de Sinanju porta ses mains en coupe à ses délicates oreilles. Sans les boucher toutefois, pour ne pas perdre une miette de la scène qui se déroulait sur l'écran, juste pour éviter les sons parasites,... comme la voix de Remo.

Remo haussa les épaules et soupira, en emportant son paquet dans la cuisine :

— On a du canard, ce soir.

Ce qui fit réagir la frêle silhouette en kimono bleu et argent :

— Nous en avons mangé hier soir, répliqua Chiun, d'une voix qui arrivait à être à la fois grinçante et bougonne.

La lumière du plafonnier faisait miroiter son crâne chauve, à l'exception du duvet ombrant ses oreilles.

— C'était un Cape Sheldrake, rétorqua Remo.

— Je ne suis pas d'humeur à y goûter.

— Parfait. Parce que ce n'est pas ce genre de canard qu'on va manger.

Du coin de l'œil, Remo entrevit la barbichette de son mentor tressaillir, telle une antenne vaporeuse.

Remo s'arrêta net.

— Alors ?

— Alors, quoi ?

— Vous n'allez pas me demander, Petit Père ?

Le visage ridé de Chiun se plissa encore :

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je sais qu'il ne s'agit pas de canard musqué. La seule espèce qui éveillerait mon intérêt.

— Comment savez-vous que ça n'en est pas.

La bouche de Chiun s'ouvrit mais aucun son n'en sortit.

— Je disais, continua Remo, comment savez-vous qu'il ne s'agit pas d'un canard musqué, qui plus est, servi avec du riz *Japonica* que vous adorez tant ?

— Parce qu'on n'en trouve pas dans cette contrée barbare.

— Il peut être importé.

— Cela paraît peu vraisemblable, renifla Chiun en portant de nouveau les mains à ses oreilles.

— À votre guise, déclara Remo en souriant jusqu'aux oreilles.

Il disparut dans la cuisine et se mit à préparer le dîner. Il fit bouillir de l'eau pour le riz et enfourna le canard. Le palmipède dégagea presque aussitôt un délicieux fumet, lequel ne pouvait que susciter l'intérêt de Chiun.

Lorsque ce fut prêt, Remo dressa la table avec une simplicité non dénuée d'élégance, plaçant soigneusement les baguettes en merisier près des assiettes et des bols en bambou. L'eau de source de la cruche était vierge de tous produits chimiques et de gaz carbonique.

Il ne manquait qu'un gâteau d'anniversaire. Remo avait pourtant songé à en confectionner un avec le riz, mais l'âge de Chiun était encore un sujet trop épineux. Particulièrement depuis qu'il s'obstinait à affirmer qu'il n'avait que quatre-vingts ans.

Une fois le riz à point, Remo l'égoutta dans une épuisette en bambou, moula deux parfaites boules fumantes qu'il disposa dans les bols prévus à cet effet et retira le canard du four, pour le placer dans un plat au centre de la table, après en avoir expurgé le gras superflu. Nul doute que l'indifférence de Chiun allait fondre comme une crème glacée sous un soleil d'été lorsqu'il apercevrait ce festin.

— Le dîner est servi ! lança-t-il à la cantonade.

Mais le Maître de Sinanju semblait encore plongé dans les drames quotidiens de la gentry britannique. Lentement, il rassembla les plis de son kimono du soir sur ses jambes frêles.

— Ça va refroidir, prévint Remo. Le riz va perdre de son subtil parfum de noisette si vous le faites attendre.

Toujours pas de réponse.

Remo campaît toujours près de la porte entrebâillée. Il l'ouvrit davantage et s'en servit comme d'un éventail, afin que la succulente odeur de canard rôti envahisse le salon.

La réaction de Chiun ne se fit pas attendre. Son mentor se leva et, léger comme une plume, gagna la cuisine. Remo lui ouvrit la porte en grand et s'écarta pour le laisser passer.

Ce que fit le Maître de Sinanju, les mains enfouies dans les manches de son kimono. Remo lui emboîta le pas.

Chiun tomba en arrêt devant la table dressée. Il renifla ici et là. Ses yeux, transparents comme des agates, brillaient d'une lueur étrange.

Remo attendit que la trame arachnéenne de ses rides s'adoucisse sous la surprise et la gratitude.

Au lieu de quoi, le visage de son mentor se crispa. Ses minuscules narines se crispèrent et le Maître de Sinanju se raidit, indigné :

— Pourquoi essayes-tu de m'empoisonner ?

— Comment ?

— Ce canard est empoisonné, affirma Chiun, catégorique.

— Pas du tout ! s'enflamma Remo.

— Il est mortel. Convoiterais-tu ma place au sein de la Maison de Sinanju, au point de t'abaisser à une telle ignominie ?

— Je n'ai pas...

Une main s'éleva :

— Que tu convoites mon trône, soit, psalmodia Chiun. Mais de là à user de poison. Notre Maison n'y a pas eu recours depuis le Grand Wang. Un coup de poing pendant mon sommeil aurait suffi... encore qu'il faille qu'il soit mortel ou que tu survives à mes représailles, mais c'eût été acceptable.

Remo secoua la tête :

— Vous êtes franchement ridicule.

— Vraiment ? Tu ne serais pas le seul à vouloir me supplanter. Tu ferais d'ailleurs bien de te rappeler le sort que j'ai réservé à ce scélérat.

Chiun faisait allusion à son neveu, Nuihc, fils de son frère et premier élève du Maître. Ce dernier s'était rebellé contre le village de Sinanju et avait mis ses talents destructeurs au service du mal. Chiun avait personnellement éliminé Nuihc pour sauver la vie de Remo. Ces dernières années, le Maître avait rarement évoqué le sujet. Le fait qu'il en parle à présent ne fit qu'augmenter la colère de Remo.

— Écoutez, protesta-t-il. J'essaye de vous honorer ! Pourquoi me ressortez-vous toutes ces conneries ?

— Parce que tu m'offres du canard empoisonné. Je n'y toucherai pas et je te suggère d'en faire autant.

— Mais vous devez en manger !

Chiun recula, son regard se fit dur. Ses mains aux longs ongles effilés disparurent dans les replis de ses manches. Il pencha la tête de côté :

— Je dois ?

— C'est censé être votre *kohi* ? Vous vous rappelez ? Comme ça, vous pourrez fêter vos cent ans !

— Je n'en ai que quatre-vingts ! rétorqua Chiun, irrité. Je les aurai toujours, et ne mourrai jamais.

— Vraiment ? fit Remo, ébahi.

— Je ne puis me le permettre, grinça son mentor. Car je suis le dernier de la lignée et mon unique successeur revêt l'aspect d'une

immonde et blême oreille porcine, qui convoite le trésor de mes ancêtres.

— C'est faux. Et j'en ai marre de m'excuser de n'avoir pas su que vous étiez seulement dans le coma, après notre mission à Palm Springs. Cette histoire de « canard empoisonné », c'est vraiment minable. Si vous saviez tout le mal que je me suis donné pour le préparer !

— Eh bien, tu n'as qu'à en manger, renifla Chiun.

— Je vais me gêner, tiens ! répliqua Remo en arrachant une aile du volatile pour la porter à sa bouche.

Le Maître de Sinanju l'observa dans un silence non dépourvu d'intérêt. Remo n'avait pas sitôt mordu dans la chair grasse qu'une main s'interposa et il crut qu'on lui arrachait toutes les incisives d'un seul coup !

L'instant d'après, il avalait un petit morceau de viande mais dès que celui-ci fut dans son estomac, Remo comprit que le canard était empoisonné. Ses yeux sombres s'écarruillèrent sous le choc. La main sur la bouche, il courut aux toilettes.

Après qu'il eut vomi dans la cuvette et recouvert ses esprits, il perçut la voix calme quoique intriguée de Chiun.

— Tu ne savais pas qu'il était empoisonné ?

— Bien sûr que non ! lâcha Remo en s'essuyant les lèvres du revers de sa main à l'épais poignet.

— À moins qu'il s'agisse d'un subterfuge pour apaiser mes soupçons, poursuivit le Maître de Sinanju, tout en caressant sa barbichette d'un air pensif.

— Alors pourquoi m'avoir arraché le morceau des dents ?

Silence. Remo se releva, ses jambes flageolaient et son organisme hypersensible subissait le contrecoup du choc qu'il venait de subir. Chiun répondit enfin :

— Parce que je ne souhaite pas m'encombrer de ta carcasse inepte d'homme blanc aux yeux ronds.

Et le Maître de Sinanju flotta hors de la pièce. Bientôt, des voix à l'impeccable accent britannique envahirent le salon.

Remo l'y rejoignit aussitôt et accomplit un geste qui aurait coûté la vie au moindre groom, réparateur ou autre maître d'hôtel venu interrompre la quiétude du Maître... Remo appuya sur la touche « STOP » de la télécommande et se planta devant le téléviseur.

Les yeux de Chiun se plissèrent et ses narines palpitèrent, menaçantes.

— J'ai acheté le canard dans un supermarché japonais, en bas de la colline, prononça Remo d'une voix caverneuse.

Chiun porta sur lui un regard de marbre, son expression aussi figée qu'un masque cadavérique.

— Tu fréquentes les Japonais, déclara-t-il d'un ton monocorde. Nul doute que tu te sois égaré, ajouta-t-il en secouant la tête.

— Je peux le prouver ! s'énerma Remo. J'ai la note et l'emballage plastique du canard. Vous savez le temps qu'il faut pour enlever l'arrière-goût d'emballage sur un canard frais ?

— Au moins autant que de faire disparaître les traces d'un poison ou toute autre preuve témoignant d'un acte déloyal, remarqua Chiun non sans à-propos.

— Merci, Jessica Fletcher ¹, répliqua Remo, acide. Voulez-vous voir l'emballage ?

— Non, tu l'auras évidemment falsifié. Pour embrumer les pistes.

Remo battit des paupières :

— Brouiller les pistes, vous voulez dire ?

— C'est possible. Vos expressions imagées me laisseront toujours perplexe, répondit Chiun d'un air vague. Nul doute que certaines personnes trop zélées s'emploient à falsifier la langue.

— Ce qui m'intéresse surtout, c'est de savoir qui a falsifié... pardon... empoisonné ce maudit canard.

— Ah ! Voilà que tu blâmes cet innocent volatile.

— Non. Mais puisqu'on a failli connaître son sort, vous ne croyez pas qu'on devrait s'intéresser de plus à cette affaire ?

— Pourquoi ?

— Parce que le supermarché japonais est le seul endroit à des kilomètres à la ronde où l'on trouve du riz correct.

Le Maître de Sinanju réfléchit longuement, son visage se plissant par intervalles. Une fois sa décision prise, il se leva et déclara, résolu :

— Conduis-moi en ce lieu de perdition.

Le supermarché *Hinomaru* proclamait ne distribuer que des produits importés du Japon. Tout son affichage était en japonais, même les prix étaient indiqués en yen. Mais le dollar restait le bienvenu.

Les clients non japonais n'y étaient pas interdits – c'eût été illégal – mais on ne leur déroulait pas le tapis rouge pour autant.

Aussi quand Remo et Chiun pénétrèrent dans l'établissement et voulurent s'adresser au directeur, on les ignora superbement.

Le Maître de Sinanju mit aussitôt un terme à cette grossièreté, en plongeant la tête d'un magasinier dans la gueule béante d'un requin qui gisait parmi ses congénères sur un lit de glace, au rayon « Poissonnerie ».

Les cris étouffés de l'employé attirèrent l'attention du patron, que Remo saisit par le col de chemise.

— Vous parlez notre langue ? s'enquit-il.

— Oui, naturellement.

— Parfait. Je vous ai acheté un canard aujourd'hui, expliqua Remo en montrant l'emballage. D'où est-ce qu'il provient ?

— Nous ne vendons pas ce produit, répliqua le directeur, un peu trop vite aux yeux de Remo.

— Mon cul.

— Je le savais, intervint Chiun. Vous êtes tous les deux de pêche.

— De mèche, corrigea Remo.

— Je te sais gré d'admettre ton forfait.

— Si vous daigniez vous servir de votre nez, vous sentiriez l'odeur entêtante du canard musqué.

Plutôt que de rétorquer, Chiun se mit à renifler avec ostentation. Son sens olfactif aiguisé l'entraîna bientôt dans une arrière-salle, où deux magasiniers rangeaient dans des cartons des canards emballés sous vide.

Le Maître de Sinanju fondit sur eux et les écarta. D'un long ongle effilé, il ouvrit un emballage et en sortit une carcasse de canard sans tête. Il le renifla de toutes parts et proclama : « Empoisonné », avant de lâcher le palmipède.

Se tournant vers le patron agité, que Remo avait entraîné dans son sillage, Chiun demanda :

— D'où provient cette charogne ?

— Du Japon, répondit le directeur du tac au tac, en hochant la tête comme ces oiseaux de verre qui plongent sans cesse leur bec dans l'eau.

— menteur ! s'écria Chiun avec véhémence.

L'échange qui s'ensuivit fut trop rapide pour que Remo puisse en saisir un traître mot, même s'il avait connu la langue japonaise. Mais les expressions des deux interlocuteurs lui suffirent à en capter l'essentiel. Chiun accusait le patron du supermarché de mentir effrontément. L'accusé commença par protester, puis se laissa fléchir, avant de finir par admettre sa culpabilité, la honte se lisant sur son visage.

Il s'esquiva et revint presque aussitôt avec un récépissé de transport maritime. Chiun le lui arracha des mains, y jeta un œil et sortit en trombe du magasin, laissant Remo face au directeur, lequel gardait l'œil fixé sur ses chaussures.

— C'était sympa de bavarder avec vous, déclara Remo en lui flanquant l'emballage dans les mains.

Une fois dans la rue, il demanda à Chiun :

— Où allez-vous, Petit Père ?

— Au royaume du Poulet.

— Ah oui ? Pourquoi ?

— Je pars en quête des canards empoisonnés, bien sûr.

— Pourquoi chez le Roi du Poulet ?

- Ce n'est pas la question qui convient.
- Laquelle, alors ?
- Pourquoi le Roi du Poulet empoisonne-t-il les canards ?
- Ça pourrait être pire.

Chiun s'arrêta net et observa avec attention son élève sous le soleil de fin d'après-midi.

- Que veux-tu dire ?
- Ils pourraient aussi empoisonner le poisson. On n'aurait plus que du riz à se mettre sous la dent, répondit Remo dans un large sourire désarmant.

Le Maître de Sinanju fronça les sourcils.

— Une pensée aussi ignoble ne peut germer que dans l'esprit d'un Blanc aux yeux ronds, renifla-t-il.

— Ne me regardez pas comme ça. Ce n'est pas *moi* qui ai empoisonné ce foutu canard.

— Cela reste à démontrer... articula Chiun d'un air sombre.

CHAPITRE V

— Rapide, puissant et extrêmement virulent, déclara le docteur Saul Silverberg, penché au-dessus de la table d'opération.

Il arborait la tenue immaculée du chirurgien. Des chaussures de sport à semelle blanche caoutchoutée, d'épaisses chaussettes de tennis blanches, un pantalon large blanc, une chemise de coton amidonnée blanche et la classique blouse blanche de labo.

Un masque blanc protégeait son nez et sa bouche, attaché à ses oreilles par une bande élastique blanche. Même ses cheveux étaient blancs. Il appartenait au département des Sciences Volatiles et Aviennes, division de la Nutrition Humaine, de l'institut de Médecine de l'Environnement, au laboratoire de recherche Latvia Nuclei du New York Médical Center ; ce qui faisait de lui le spécialiste mondial des intoxications alimentaires. Il ne se déplaçait que dans les cas les plus graves, il avait une réputation à maintenir et des honoraires à la hauteur de celle-ci.

— Forceps, dit-il d'une voix sèche à la petite infirmière brune.

Clac ! Elle posa l'instrument dans sa main tendue.

— Sonde.

Elle la lui tendit également.

— Lumière. Il me faut *plus* de lumière !

L'infirmière réorienta le puissant spot en l'approchant de la bouche du patient. Silverberg scrutait l'intérieur.

Le bloc opératoire resplendissait avec son nouveau carrelage beige et ses murs roses. Tout le matériel rutilait. Il était flambant neuf et de la meilleure qualité qui soit.

Silverberg releva la tête, l'air sérieux, et planta son regard gris laiteux dans celui de l'accompagnateur du malade.

— Je ne vous cacherai pas mon... inquiétude, prononça-t-il, solennel, en choisissant soigneusement ses mots. Où a-t-il pris son dernier repas ?

— De... dehors, répondit l'accompagnateur.

— La nourriture a-t-elle été préparée plusieurs heures avant d'être servie ?

— Euh... oui.

— A-t-elle été correctement réfrigérée ?

— Non.

— Décrivez-moi les symptômes.

— Pardon ?

— Nausée ? Vomissements ? Crampes ? Diarrhée ? Fièvre ? Autres symptômes ?

— Eh bien, vous l'avez vu comme moi, docteur.

— Oui, répondit Silverberg, lugubre. Je le vois... en effet.

Son interrogatoire reprit :

— Avez-vous vérifié les ustensiles ?

— Oui.

— Le réseau de distribution de l'eau ?

— Oui.

— Le système d'évacuation des eaux usées ?

— Oui.

— Le stockage des déchets ?

— Oui.

— Le système de détection des parasites ?

— Oui.

— L'éclairage ? La ventilation ?

— Oui, oui, oui ! s'exclama l'homme. Nous avons absolument vérifié tout partout. Sans trouver la cause de cette terrible, terrible maladie !

Silverberg détacha son regard de la table d'opération et considéra l'individu assis de l'autre côté du mur en verre. Ce dernier lui parlait dans un micro et le chirurgien l'écoutait dans un minuscule haut-parleur encastré dans le carrelage du mur.

Le visage de son interlocuteur évoquait une espèce d'ampoule électrique, bordée de cheveux jaune paille, agrémentée de petits yeux, d'un nez en bulbe et de lèvres minces. Affirmer qu'il possédait un menton eût été mentir, dans la mesure où son cou démarrait à quelques centimètres de sa bouche. On peut même dire qu'il avait un cou de dindon !

L'individu était maigrichon et flottait dans son complet brun, merveilleusement coupé. Sa fine cravate rouge vif ressemblait à une verrue sous sa pomme d'Adam saillante et sautillante.

— Eh bien, il n'y a plus grand-chose que je puisse faire ici, déclara le médecin en se redressant.

Il retira ses gants de caoutchouc blanc dans un claquement qui résonna dans la pièce silencieuse.

— En outre, l'anesthésie touche à sa fin. Infirmière, préparez le réveil du patient, je vous prie.

La petite brune se mit à défaire les attaches. Le malade battit des paupières, lança quelques coups dans le vide et gloussa. L'infirmière recula, tandis que le poulet d'élevage tentait de se redresser sur ses pattes.

Le docteur Silverberg fit signe à l'accompagnateur de l'animal de s'avancer, tout en retirant son masque. Henry Cackleberry Poulette

s'avance à grandes enjambées dans le bloc opératoire de l'hôpital vétérinaire *Henry Cackleberry Poulette* de Woodstock, État de New York.

L'homme que des millions d'Américains connaissent sous le surnom de Roi du Poulet rejoignit le docteur Silverberg.

— Est-ce qu'il va bien ? Mon bébé va bien ? Est-ce qu'ils vont tous bien aller ?

Le chirurgien secoua lentement la tête avec tristesse.

— *Sérotipe enteriditis*, annonça-t-il, l'air sérieux. SE, en abrégé. Il s'agit d'une maladie grave.

— Inutile de la préciser ! explosa Poulette, son cou de dindon se déformant de plus belle. C'est moi qui ai introduit la législation visant à nous débarrasser de cette saloperie !

Il regarda le poulet qui titubait sur la table d'opération et poursuivit :

— Mais comment est-ce possible ? J'ai fait installer un système de rinçage au dioxyde de chlore...

Ses yeux minuscules se mirent à pleurer et sa pomme d'Adam tressauta en cadence avec ses sanglots.

Le poulet oscilla sur une patte, fit demi-tour et s'étala comme une crêpe en piquant du bec.

— Mon pauvre, pauvre bébé ! gémit Henry Cackleberry Poulette. Puis-je l'emporter, maintenant ?

Le vétérinaire hocha la tête.

Tendrement, Henry – Hank, pour les intimes – Poulette souleva le volatile selon la manière prescrite, c'est-à-dire comme un ballon de foot. Sanglotant à chaudes larmes, il sortit avec le poulet dans ses bras, sous l'œil de Silverberg et de l'infirmière.

— Il aime tellement ses volailles, murmura cette dernière.

— Vous en feriez autant, répondit le médecin, si vous ressembliez à une poule naine.

— Ça n'a pas l'air de le déranger.

— C'est parce qu'il ne fait pas le rapprochement, trancha le docteur Silverberg.

— Vous voulez rire. Il en joue au maximum dans toutes ses publicités.

— Parce que les gens de l'agence le lui ont conseillé. Sinon, il vire tous ceux qui font allusion à son allure, précisa le chirurgien en fixant l'infirmière de son œil de professionnel. Vous êtes nouvelle ici. N'oubliez jamais ça.

— Oui, docteur, répondit la jeune femme, qui sortait de l'école d'Agriculture d'Ithaca, État de New York, et venait d'être engagée.

Henry Cackleberry Poulette posa le poulet souffreteux dans sa limousine qui attendait et roula en silence jusqu'à la *Poulette Farms*

Poultry & Foods, Incorporated. Il pénétra seul dans le bâtiment, le volatile malade dans ses bras. Il contourna la Salle d'Abattage et la Salle d'Étripage et se rengorgea en passant calmement devant sa batterie de secrétaires, tel un homme endeuillé.

Il referma la porte capitonnée de son bureau. Ce ne fut qu'une fois à l'intérieur qu'il posa doucement le poulet sur son bureau immaculé.

Il fit une pause pour s'essuyer les yeux avec son mouchoir dont le monogramme, en guise d'initiales, représentait une poule brahmane.

Lorsque ses yeux furent secs, ils se posèrent sur la silhouette mal en point du poulet, debout sur le buvard de son bureau. Il tournait la tête comme pour observer les monts Catskill, au travers de la large baie de la pièce.

Alors que la bestiole profitait de cette vue panoramique sur la campagne verdoyante, Henry Cackleberry Poulette posa une main sur son bec, pour étouffer le moindre cri, et lui tordit le cou avec l'autre.

— Espèce de traître ! rugit-il en lui cassant le cou avec l'habileté d'un spécialiste.

Le volatile battit des ailes et dégringola sur la moquette jaune œuf, courant en rond, en aveugle, se heurtant aux meubles, son cou pendouillant comme une boudruche dégonflée.

Henry Poulette se leva, fou de rage, et shoota dans l'animal pour l'achever.

— Prends ça, sale bestiole ! crachota-t-il en l'écrasant de son talon. C'est pour le lycée de Woodstock et la promo de terminale ! À cause de toi et de ceux de ton espèce, mon enfance a été un véritable enfer ! Quand je pense que je t'ai nourri aux pétales de soucis, les plus chers du marché !

CHAPITRE VI

La scène qui se déroulait devant les élevages *Poulette* n'était pas sans évoquer les plus célèbres rendez-vous de Woodstock avec l'histoire.

Plusieurs dizaines de manifestants barraient l'accès au portail menant aux bureaux, empêchant les visiteurs de pénétrer, et invectivaient les employés de l'établissement. Les contestataires arboraient des chemises délavées, des jeans déchirés et des bandanas multicolores dans leurs chevelures peu ragoûtantes. Certains étaient pieds nus, tandis que d'autres étaient chaussés de bottes fatiguées qui laissaient entrevoir des coutures en piteux état. Quelques-uns, parmi les plus vieux, portaient autour du cou d'énormes symboles de paix sortis tout droit des années 60 et sans doute de l'atelier de ferronnerie de leur ancien lycée !

Remo rangea sa voiture sur le parking réservé aux visiteurs et Chiun et lui s'approchèrent avec précaution de cet enchevêtrement d'épaves humaines.

Les slogans fusaient : « Poulette est cruel envers les poulets ! » Une autre faction hurlait : « Boycottez la viande ! »

Lorsqu'ils parvinrent à la hauteur des manifestants – c'est-à-dire assez près pour en respirer l'odeur –, le visage de Chiun se crispa en un masque de dégoût.

— Remo, ton gouvernement n'a-t-il pas déclaré ces *dippies* hors-la-loi, il y a des années de cela ? s'enquit le Maître de Sinanju, agitant une manche de kimono devant son nez, à la manière d'un éventail.

— Non, répondit son élève, sans se soucier de corriger l'erreur de vocabulaire. Je pense qu'ils ont décidé de les laisser se débrouiller tout seuls, comme les brontosaures.

Ils se faufilèrent parmi les contestataires.

— Tu sais c'qu'ils font aux poulets, mec ? les interpella l'un d'eux, la quarantaine bedonnante, brandissant un panneau « LES VRAIS MECS NE MANGENT PAS DE POULET » dans ses mains crasseuses.

— Non je ne sais pas mais s'il y a un bain dans le traitement, vous devriez demander qu'on vous l'applique, suggéra Remo.

— C'est un carnage ! s'écria une femme.

— Le sang coule ! brailla une autre.

— On les torture ! s'égosilla une troisième.

— Dommage qu'ils ne torturent que les poulets, commenta Remo.

Chiun et lui essayaient de se frayer un chemin, mais on les arrêtait

sans cesse. Ils auraient pu facilement forcer le barrage, mais cela supposait qu'ils entrent en contact avec les manifestants. Et aucun des deux n'en avait vraiment envie.

— Mangeur de viande ! beugla une femme à l'haleine fétide, en se plantant devant Remo.

Elle portait un teeshirt à l'inscription « Produit Cent Pour Cent Naturel, fabriqué chez 3 G ». Remo remarqua que plusieurs des contestataires arboraient le même.

— Suceur de moelle !

— Allez vous faire plumer, répliqua Remo.

— Ne leur adresse pas la parole, lui glissa le Maître de Sinanju. Ils sont si ignorants qu'ils nous croient consommateurs de volaille de bas étage.

Il évita la main tendue d'une autre femme dont le panneau proclamait : « MANGER DE LA VIANDE C'EST COMMETTRE UN MEURTRE ».

— Vous en consommez, j'en suis sûre, accusa la première manifestante.

— Uniquement du canard et du poisson, reconnut Remo.

— Vous vous délectez de la chair de nos frères aquatiques ? demanda-t-elle, outrée.

— Hé, *moi* je mange du poisson, intervint l'un des plus jeunes de la bande, brandissant le slogan : « AMNISTIE POLITIQUE POUR LA VOLAILLE ».

La femme fit volte-face.

— Assassin ! hurla-t-elle d'une voix hystérique. Antivégétarien !

Le jeune homme recula, abasourdi :

— J'croyais qu'y avait pas d problème avec le poisson.

Il semblait au bord des larmes.

— Pas si tu manges du poisson ! trancha la femme.

— Oh, fous la paix à ce gamin, intervint un vieux de la vieille.

Quelques autres apportèrent leur soutien au régime alimentaire du jeune contestataire.

— Je t'ai vu manger de la glace, la semaine dernière, accusa un individu. Espèce de lactovo !

— La glace, c'est pas d la viande, mec, contra l'ancien.

— Mais ça vient des vaches, insista un autre.

— Regarde-moi celui-là, avec ses pompes en cuir !

— Le plastique, ça tient pas la route.

— Pas plus qu'une vache, une fois que tu lui a retiré sa peau.

— Chez 3 G, ils nous ont pas dit qu'on ne pouvait pas *porter* le produit, fit remarquer quelqu'un.

— Ça prouve qu'ils savent pas tout, chez 3 G ! coassa l'accusatrice de Remo, triomphante.

— Quels sont ces *trois geais* ? demanda Chiun à Remo.

Avant même que ce dernier puisse hausser les épaules, un doigt plein de crasse se tendit entre eux, indiquant un grand bâtiment moderne, rutilant, perché sur un promontoire qui dominait le complexe *Poulette*.

— Les 3 G ! entonna l'homme avec un respect quasiment religieux. Le paradis sur terre pour les authentiques végétariens.

L'individu se tourna vers les autres. Il s'ensuivit un mini-match d'invectives au sein du groupe. Remo et Chiun en profitèrent pour s'esquiver. Ils passèrent devant la guérite du vigile et se retrouvèrent enfin en terrain *Poulette*.

Derrière eux, l'un des manifestants enlevait ses sandales de cuir, les yeux noyés de larmes.

— Pourtant, j'suis un bon herbivore ! sanglotait-il en les serrant contre son cœur, comme un nouveau-né.

En retrait du groupe de contestataires, Mary Melissa Mercy abaissa sa pancarte.

Quelque part, derrière les vitres réfléchissantes du bâtiment au sommet de la colline, le Guide ressentait ce qui se passait dans la vallée. Elle leva la main, en un signe de victoire, tranquille bien qu'elle sût combien ce geste était futile.

Le premier piège était sur le point de se refermer. La vengeance du Guide serait impitoyable.

Mary tendit sa pancarte à un autre manifestant et se précipita sur la route menant aux 3 G.

Pénétrer dans l'enceinte des établissements *Poulette* était aussi pénible que franchir le portail, estima Remo. Un vigile s'ennuyait ferme, assis à son bureau de l'entrée principale. Derrière lui, d'immenses affiches représentaient en gros plan un homme dont les traits rappelaient nettement la physionomie d'une volaille, entourée d'un essaim de jolies femmes. Toutes étaient blondes, sans exception, et l'homme tenait invariablement un poulet plumé à la main. Il s'agissait de photos extraites de spots télévisés pour les volailles *Poulette*.

— Remo MacLeavy, annonça Remo en montrant sa carte l'identifiant comme étant inspecteur du ministère de l'Agriculture.

— Et lui, c'est... ? s'enquit le garde en désignant Chiun.

— Il m'accompagne, répondit froidement Remo.

— J'aimerais voir le Roi du Poulet, précisa le Maître de Sinanju.

— Vos papiers ? demanda le vigile d'une voix lasse.

— Je suis Chiun. Inutile d'en savoir davantage.

— Entendu, vous pouvez passer, dit l'autre en faisant signe à

Remo. Lui, il reste ici.

— Allez, un bon geste, reprit Remo. Il devient grincheux quand on lui interdit d'entrer.

— Désolé, s'obstina le gardien. Il lui faut les papiers adéquats. On a eu beaucoup de problèmes avec les manifestants, ces jours-ci.

— Est-ce à dire que je ressemble à ces imbéciles ? renifla Chiun.

Le vigile examina lentement le vieux Coréen de la tête au pied :

— En fait, vous m'avez l'air plus tout jeune pour un hippie. Mais enfin, tout le monde prend de la bouteille. Ça vous fait quel âge, papy ? ajouta-t-il en louchant vers les yeux de Chiun. Cent ans ?

La seule chose qu'il ne fallait pas dire ! Remo le comprit dès que les paroles vibrèrent sur ses tympan. Trop tard pour intervenir.

Les yeux de Chiun se plissèrent, disparaissant derrière deux fentes impitoyables. Sa bouche se crispa en un rictus de colère. Prudent, Remo recula d'un pas.

L'instant d'après, ils quittaient le hall d'entrée, le vigile était *sur* son bureau, les bras coincés, telles des ailes, dans les poches de sa veste, les jambes remontées en une position tout avienne et nouées entre elles avec sa cravate. Bref, il ressemblait à une dinde de Thanksgiving. Une dinde un peu osseuse.

La fille s'agenouilla au centre du large bureau, la tête plongeant et remontant au rythme des cris joyeux de l'homme assis en face.

— C'est bien, pantela Henry Cackleberry Poulette hors d'haleine. Oh, fais-le, chérie. Ahh, ahh... Ne te retiens pas.

— Mais c'est ce que je fais, monsieur Poulette, gémit la fille.

Moulé dans sa jupe, son arrière-train se dressait en l'air. C'est alors qu'une mèche blonde s'échappa de sa queue de cheval et lui dégringola sur le visage.

— Manquait plus que ça, se plaignit-elle, avant de réordonner sa chevelure.

— Ne t'arrête pas maintenant ! hurla Poulette d'une voix stridente.

La secrétaire soupira, replia ses bras, les poings sous les aisselles et se remit à battre des ailes.

— Vous savez, y en a qui pourraient trouver ça un peu bizarre, pleurnicha-t-elle.

Elle remua de nouveau la tête de haut en bas, picorant à pleines bouchées le maïs dans le plateau posé sur le bureau.

— Je ne te paie pas pour penser, déclara Poulette, qui venait de se terminer à la main et se redressait.

— Non, je suis payée pour faire la poule, marmonna la fille en descendant avec précaution sur le sol moqueté.

— Dès que je serai de nouveau prêt, je le ferai savoir à la prochaine, annonça Poulette en la congédiant d'un petit mouvement

rapide de son poignet décharné. Tu peux rejoindre la couvée.

La fille avait réajusté sa jupe collante et allait ouvrir la porte, lorsqu'un vieil Oriental entra en trombe dans la pièce. Il était suivi par un homme séduisant d'une trentaine d'années, l'allure cruelle, d'épais poignets, et les yeux les plus attirants qu'elle ait jamais vus.

— Salut, fit la secrétaire en détachant ses cheveux qui retombèrent en cascade sur ses épaules, de la manière la plus provocante et étudiée qui soit.

Elle sourit au jeune homme.

— Vous avez des grains de maïs coincés dans les dents, observa ce dernier.

Gênée, la fille plaqua une main sur sa bouche et se retourna.

— Qui sont ces deux volatiles ? demanda Henry Poulette.

— Vous, le Roi du Poulet, déclara Chiun en s'avançant vers lui.

Tel un diable qui sort de sa boîte, le cou de Henry Cackleberry Poulette s'allongea hors du col amidonné de sa chemise. Sa tête fut secouée de spasmes et ses lèvres triangulaires se plissèrent en une moue qui n'était pas sans évoquer l'oviducte d'un gallinacé !

— Mais qui diable êtes-vous ? demanda-t-il.

Sans attendre la réponse, il beugla sur sa secrétaire :

— Toi la pondeuse, éloigne-toi de ce chapon ! Et envoie-moi des coqs de surveillance !

La secrétaire obtempéra illico et quitta le bureau comme une flèche.

— MacLeavy, ministère de l'Agriculture, annonça Remo.

Il désigna Chiun, en ajoutant :

— Mon associé. Il s'occupe des canards.

— Ansériformologue, hein ? Je n'en vois pas beaucoup de votre espèce.

— Vos canards sont empoisonnés, Roi du Poulet ! accusa Chiun. Vous allez devoir en répondre !

— Des canards ! On n'en a pas ici, répondit Poulette en se calant dans son fauteuil. On produit les meilleurs poulets du monde, mais pas de canards. C'est de la volaille aquatique. Je suis un volailler strictement terrestre.

Remo tendit le récépissé de transport que le supermarché *Hinomaru* avait remis à Chiun. Le reçu portait la mention imprimée : « Établissements Poulette ».

— Vous savez lire ? fit Remo d'une voix lasse.

Poulette haussa ses épaules osseuses.

— Ça doit être un faux, dit-il. Pas surprenant. Mon nom sur un emballage est un symbole de qualité et la qualité cela se paye.

— menteur ! s'écria Chiun en frappant le bureau du plat de la main, avec une vigueur telle que le meuble fut réduit en pièces

détachées, pièces qui dégringolèrent tout autour d'Henry Cackleberry Poulette.

Ce dernier se releva tant bien que mal en pleurnichant :

— Non, c'est la vérité ! La vérité ! Les établissements *Poulette* sont uniques, ils distribuent les meilleurs poulets de tous les États-Unis ! Si vous promettez de partir maintenant, je vous en donne un ! Le meilleur du lot ! Bon sang, je vous offre une de mes secrétaires en prime, si vous voulez !

En un mouvement si rapide que seul Remo l'avait détecté, Chiun était passé de l'autre côté du bureau démantibulé et il tournait autour de Poulette, ses yeux noisette flamboyaient de rage.

— Démentez-vous un complot entre vous-même et mon fils cupide ?

Poulette parut éberlué :

— Votre fils ? répéta-t-il en jetant un regard à Remo.

— C'est moi, répondit ce dernier en pointant le pouce sur son teeshirt.

— Pour le moment, précisa Chiun par-dessus son épaule.

— C'est la première fois que je le vois ! se hâta d'enchaîner Poulette. En période d'activité normale, nous avons une bonne vingtaine d'inspecteurs du ministère de l'Agriculture dans nos installations, mais lui je ne l'ai jamais vu.

Des doigts délicats aux longs ongles planaient sous l'œil hypnotisé de l'éleveur.

— Je vais arracher la vérité de votre cou de poulet, prévint le Maître de Sinanju.

Un millième de seconde plus tard, Chiun mettait sa menace à exécution. Le cerveau de Poulette réagit avec un temps de retard face à la douleur fulgurante qui remontait le long de son système nerveux.

— Des canards ! Des volées de canards ! Dans l'aile secrète ! hurla-t-il enfin.

— L'aile secrète ? questionna Remo.

— Et le poison est dissimulé dans cette aile secrète ? renchérit Chiun.

— J'en sais rien ! C'est possible. Je vous y conduis ! Tout de suite !

Chiun libéra le cou de Poulette après une dernière pression des doigts.

— Conduisez-nous, ordonna-t-il.

L'éleveur se leva en tremblotant et sortit du bureau, derrière les deux individus. Le Maître de Sinanju, visage crispé, ouvrait la marche.

— Vous autres, on peut dire que vous prenez les canards au sérieux, déclara Poulette à Remo.

Il réajusta sa pomme d'Adam distendue au-dessus de son col de chemise dans une position plus confortable.

— C'est une bonne chose que vous n'empoisonniez pas aussi le poisson, répondit Remo en fermant la porte derrière eux, une bonne chose... pour vous.

CHAPITRE VII

— Vous avez de la chance d'être encore en vie, docteur Smith.

— Ce n'est sans doute qu'une petite réaction allergique, docteur Drew.

— Je vous assure, au contraire, qu'il s'agit bel et bien d'un empoisonnement. J'ai cru comprendre que des cas similaires se sont déclarés sur toute la Côte Est.

— Je suis certain que ce n'est pas bien grave, déclara Harold Smith, en fronçant les sourcils. C'était à son tour de se retrouver dans une des chambres vertes et blanches du sanatorium de Folcroft.

— Des gens meurent, docteur Smith. J'ai la faiblesse de trouver cela inquiétant !

Le directeur de CURE se releva en hésitant. Il récupéra ses vêtements et enfila sa chemise blanche avec une maladresse pitoyable. Le médecin l'observait d'un air soucieux. Smith tenta d'esquisser un sourire rassurant, mais en vain. Non seulement il était peu entraîné à ce genre d'expression, mais la tête commençait à lui tourner. Il dut s'appuyer contre le mur, après avoir fourni l'effort surhumain de passer son pantalon.

— Vous devriez prendre quelques jours de repos, conseilla le médecin.

— Je me sens bien, trancha Smith.

— Peut-être. Mais d'après votre dossier, vous avez un cœur hypertrophié et un passé de troubles pulmonaires.

— Vous savez pertinemment que ce malaise n'a rien à voir avec mes ennuis cardiaques, regimba Smith.

Ledit malaise s'était déclaré un peu plus tôt dans la journée.

Il avait ignoré le gobelet en plastique déposé sur son bureau par Mrs. Mikulka, pour s'occuper d'une affaire plus urgente. Sa secrétaire était efficace mais elle avait un peu trop tendance à croire les gens sur parole. Smith avait vérifié avec la cafétéria, afin de s'assurer que le yaourt manquant n'avait pas été facturé au Sanatorium.

Il revint alors devant l'écran de son terminal CURE. Il avait découvert çà et là quelques cas d'empoisonnement. Mais rien de bien alarmant. Les gens succombaient dans des restaurants, chez eux, lors de pique-nique ou ailleurs. Smith attendait de recevoir des rapports plus détaillés et des chiffres plus significatifs.

Cela se passait deux heures avant que son attention ne se tourne vers le récipient posé sur son bureau.

Une pellicule de graisse jaune s'était formée à la surface de la soupe figée. Smith y trempa une cuillère en métal qu'il gardait dans le tiroir... pas question d'utiliser une jetable en plastique. Trop coûteux, à la longue. L'inox était plus onéreux au départ, mais réutilisable pratiquement à l'infini.

La soupe était froide. Smith en recueillit une petite cuillerée et la porta à ses lèvres fines. Il lécha avec soin et reposa le couvert, avant de revenir à l'écran.

Dix minutes plus tard, il fut saisi d'une irrésistible envie de vomir. Smith s'empara de la corbeille située près de son bureau et y déversa aussitôt le maigre contenu de son estomac.

Alors qu'il croyait le malaise dissipé, celui-ci réapparut, mais Smith ne pouvait régurgiter davantage. Il se hâta de faire disparaître son écran dans son compartiment secret et convoqua Mrs. Mikulka par l'interphone.

Cette dernière le trouva en train de glisser de son fauteuil, comme une sorte de bonhomme de neige gris en train de fondre, et elle alerta le personnel médical.

Les médecins firent aussitôt subir à Smith un lavage d'estomac.

Trois heures s'étaient écoulées et Harold Smith avait la gorge râpeuse, conséquence du passage du tube de caoutchouc. Sa tête lui semblait flotter et son estomac le brûlait.

— Si vous en aviez absorbé plus d'une cuillerée, docteur Smith, vous ne seriez plus de ce monde, déclara le docteur Lance Drew, l'inquiétude se lisant sur ses traits lugubres.

— Je suis *réellement* ravi de ne pas en avoir avalé davantage, répondit Smith sans un soupçon d'ironie.

Il bataillait pour enfiler sa veste.

— Un homme de votre âge ne devrait pas se surmener ainsi, reprit son interlocuteur avec sollicitude. Détendez-vous l'espace de deux ou trois jours.

— Je vous remercie de votre sollicitude à mon égard, docteur, répondit Smith en fermant la porte derrière lui.

Il commença alors sa longue marche pour regagner l'aile administrative de Folcroft. Il dut s'arrêter et s'appuyer au mur à plusieurs reprises. En le voyant surgir, Mrs. Mikulka jaillit de derrière son bureau.

— Docteur Smith, vous devriez rester allongé !

— Non ! rétorqua-t-il fermement.

Il inspira longuement, l'irritation de sa gorge rendait son élocution douloureuse, mais sa voix retrouva son ton habituel et calme.

— Je vais très bien. Vraiment. Voudriez-vous appeler mon épouse et la prévenir que je vais travailler tard, ce soir ?

L'attitude de Smith allait à l'encontre du bon sens, mais Mrs.

Mikulka n'aurait assurément pas osé le contredire.

— Bien entendu, docteur Smith, répondit-elle en tendant la main vers le combiné téléphonique.

Tout en se laissant péniblement choir derrière son bureau, Harold Smith fit apparaître son ordinateur. Une nouvelle vague d'informations était arrivée pendant son absence. Toutes portaient la mention : « À TRAITER EN PRIORITÉ ». Il s'agissait d'une véritable épidémie, à présent. Des milliers de gens étaient morts, dans près de seize États.

Apparemment, tous avaient consommé, sous quelque forme que ce soit... du poulet ?

Un souvenir lointain flotta quelques secondes aux limites de son esprit. Il chercha, mais rien ne se concrétisa. Ses idées demeuraient confuses. Il devait localiser le poison en remontant à sa source. « Autant que Remo se tienne prêt », songea-t-il, en décrochant le téléphone bleu.

Il patienta quarante-trois sonneries avant de retirer le combiné de son oreille. Personne ne répondait au condominium d'Edgewater. Remo et Chiun étaient sortis, impossible de les joindre. Il reposa calmement l'appareil dans son berceau.

Smith revint à l'écran. L'épidémie semblait circonscrite à la Côte Est, ainsi qu'à certains États du Midwest. Il lança plusieurs programmes d'analyse. Aucun ne lui fournit une explication précise mais tous aboutissaient à la même conclusion.

— Mon Dieu ! marmonna Harold Smith. Il s'agit d'un produit frelaté à une échelle jamais vue jusqu'ici.

Et les deux hommes les plus aptes à stopper la menace demeuraient injoignables.

Smith baissa les yeux. Sur son buvard, il y avait toujours le gobelet de soupe au poulet froide et la cuillère en métal. S'autorisant un, rare et sonore, « merde », Smith ramassa les deux objets et les jeta dans la corbeille à papiers.

L'idée qu'il venait de jeter une cuillère qui avait pu rendre de loyaux services pendant un temps non évaluable, mais en tout état de cause fort long, accentua, si c'était possible, l'aspect terreux de son teint !

CHAPITRE VIII

— Écoutez, commença Henry Cackleberry Poulette, s'il y a un problème avec mes volailles – et je n'ai pas dit qu'il y en avait un – ça ne provient pas nécessairement d'ici. Je livre mes produits dans les restaurants, les supermarchés... jusqu'en Asie même.

— Nous nous sommes procuré le nôtre dans un magasin japonais du New Jersey, indiqua Remo.

— Ces cinglés de Japs, grogna Poulette. Il faut que j'envoie mes canards à Tokyo, juste pour qu'ils puissent garantir qu'ils sont importés du Japon. Leurs clients refusent de manger américain.

— Peut-être que le problème trouve son origine à Tokyo ? suggéra Remo à l'adresse de Chiun.

— Je préférerais ! acquiesça aussitôt Poulette. Mes volailles sont de première catégorie, estampillées par le ministère de l'Agriculture !

— Il est certain que les canards ont été empoisonnés, déclara Chiun avec raideur, en lorgnant Remo d'un air soupçonneux. Nous sommes ici pour établir la vérité.

Remo se borna à lever les yeux au ciel. Ils poursuivirent leur chemin en direction des abattoirs.

— Ainsi vous consommez beaucoup de canards ? demanda Poulette à Remo.

— Je pense que notre consommation, à Chiun et moi, suffit à faire tourner votre « aile secrète », répondit Remo avec sincérité.

— Mais vous ne mangez pas de poulet ?

— Non.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

Remo hésita puis s'adressa à son mentor :

— Petit Père, pourquoi est-ce qu'on ne peut pas consommer de poulet ?

— Parce que les poulets n'urinent pas, répondit Chiun.

— Mensonge éhonté ! lâcha Poulette.

Chiun s'arrêta et, lentement, se tourna vers lui, ses yeux devenant de glace :

— Vous oseriez me contredire, Roi du Poulet ?

Poulette eut un mouvement de recul.

— Eh bien, techniquement, c'est vrai, expliqua-t-il.

Vainqueur, Chiun reprit sa marche dans le couloir, Poulette accélérant le pas pour rester à leur hauteur.

— Les poulets n'ont pas de vessie, confia-t-il à Remo, alors leur

urine pénètre dans les intestins et s'écoule avec leurs excréments. Mais ils sont aussi propres que n'importe quel autre volatile.

— On ne peut pas manger du poulet, parce qu'ils pissent par le cul ? glissa Remo à l'oreille de Chiun.

— Remo, pas de vulgarité, je te prie, renifla son mentor.

— Saviez-vous que le poulet a supplanté le bœuf, comme viande de prédilection aux États-Unis ? reprit Poulette, en déversant un chapelet de statistiques, à la mesure de sa fierté croissante. Les Américains consomment à présent trente-cinq à quarante kilos de volaille par an. L'équivalent de trente-quatre pour cent de part de marché, mes amis. Ils ne mangent que trente-six kilos de bœuf et le chiffre diminue chaque année.

— Est-ce que ce n'est pas cyclique ? interrogea Remo.

Cette année, le poulet, le porc l'an prochain ? Les gens se remettront sans doute au bœuf d'ici la fin du siècle.

— Oh non ! s'offusqua Poulette, tel un prêtre dont on remettrait la foi en question. L'ère du bœuf, c'est fini. Le bétail, ce ne sont que des créatures dégoûtantes. Ils pataugent dans leurs propres excréments. Et les cochons ? Rien que le mot en dit long, vous ne trouvez pas ? Ils fouillent du groin dans leur propre saleté.

— Et vos poulets, qu'est-ce qu'ils font dans votre basse-cour... ils flottent dans les airs ?

Poulette s'octroya un rictus de condescendance :

— Basse-cour ? Vraiment, Mr MacLeavy, vous devez être tout nouveau au ministère de l'Agriculture, si vous pensez que les établissements Poulette sont une... « basse cour » !

Ils venaient d'arriver devant une porte indiquant : PLATE-FORME de SURVEILLANCE N° 1.

— Laissez-moi vous montrer comment fonctionne un élevage moderne, déclara Poulette, une lueur étrange dans ses yeux perçants.

La porte s'ouvrit sur un long couloir. L'un des murs était entièrement en Plexiglas, entrecoupé, environ tous les huit mètres, de grandes portes en acier.

Poulette se mit à marcher d'un pas plus allègre.

— Comme vous le voyez, ce passage nous permet d'observer chaque étape du traitement des volailles.

Il indiqua une grande porte, un peu plus bas.

— Les poulets arrivent par cette chaîne depuis nos salles d'engraissement et d'alimentation.

Remo et Chiun observèrent le mécanisme qui convoyait une chaîne ininterrompue de volailles vivantes, pendues par les pattes, dans l'aile de traitement.

— Ils traversent ensuite la solution électrifiée que vous voyez plus bas qui (Poulette réprima un soupir) les assomme en douceur.

Il déglutit de manière convulsive et la peau de dindon de son cou tressauta sur sa pomme d'Adam en folie.

— C'est remarquablement humain.

— On dit la même chose de la chaise électrique, remarqua Remo d'un ton sec.

Les yeux de Poulette se plissèrent :

— Vous êtes bien sûr d'appartenir au ministère de l'Agriculture ?

— Voyons l'abattoir, répliqua aussitôt Remo.

— Très bien, reprit Poulette. Aucun individu ne s'acquitte des tâches les plus... pénibles. Presque tout le système est automatisé, ajouta-t-il en se dirigeant vers un poste de contrôle informatique.

Ses doigts saisirent une souris et un joystick.

— D'ici, on les transporte à l'abattoir, où ils sont plumés, leurs gorges tranchées par des lames mécaniques, poursuivit-il, les joues ruisselantes de larmes. Oh, les pauvres, pauvres créatures.

Tandis qu'il parlait une étrange lueur de désir insatiable se lut dans ses yeux, ses paupières papillonnaient follement et Poulette se mit à jouer frénétiquement avec la souris, en pianotant sur le clavier.

Les poulets défilaient mollement à la queue leu leu dans une forêt de couteaux étincelants. *Ziiipf Ziiipf*. Les lames cinglaient l'air et égorgeaient en cadence. De la bave commença à s'écouler goutte à goutte des commissures des lèvres de Poulette. Ses yeux flamboyaient.

Chiun prit son élève à part.

— Regarde-le, Remo, murmura le Maître de Sinanju. Il feint le chagrin, tout en se délectant secrètement de cette boucherie.

— Hé, Poulette ! appela Remo.

Mais l'autre poursuivait ses manipulations frénétiques. Le sang giclait. Les couteaux tranchaient les gorges.

Remo arracha Poulette à son poste de commande :

— Tout est automatisé, non ?

— Je contrôlais, au cas où... répondit Poulette en se ressaisissant, il sourit d'un air penaud tandis que la lueur de luxure quittait son regard. Je tiens à ce que mes poulets soient traités plus humainement que partout ailleurs.

— Ça se voit, remarqua Remo en désignant les murs de l'abattoir éclaboussés de sang.

— Il vaut mieux que ce soit moi qu'un individu dépourvu de mon amour pour ces bêtes, articula Poulette d'un ton blessé. Je vous en prie suivez moi.

Lorsqu'ils parvinrent à la salle suivante, Remo et Chiun durent respirer par la bouche. Les vitres et les portes étaient épaisses, mais l'odeur fétide s'infiltrait par au-dessous et remontait dans l'étroit passage.

— Comme vous le voyez, le tunnel de saignement passe au-

dessus, reprit Poulette en recouvrant son regard vitreux et distant. Le sang rouge, si rouge, s'écoule de leur gorge dans un bac d'eau bouillante qui ramollit leurs plumes. Ces instruments en forme de pinces que vous voyez là arrachent le plumage de ces infortunés volatiles. Ce qu'il en reste est ensuite flambé dans le bain de l'enfer.

Remo et Chiun observèrent l'effroyable parade des carcasses dénudées qu'on saignait, plumait et flambait dans une même opération.

— Ta société est vraiment dépravée, renifla le Maître de Sinanju.

— Il y a de quoi avoir la nausée, en effet, admit Remo.

— La nausée ? Mais chaque fois qu'un poulet meurt, c'est un peu de moi-même qui l'accompagne, déclara Poulette exalté. Et peu importe ce que déblatèrent ces idiots de manifestants.

Il émit un bruit qui commença comme un gloussement mais se transforma en toux sèche. Il ferma son poing en le portant à sa bouche et toussota à plusieurs reprises. Remo aurait juré l'avoir entendu caqueter.

Lorsque Poulette se fut repris, la visite continua. Remo décocha à Chiun un regard en coin, le Maître de Sinanju semblait observer leur hôte avec davantage d'intensité. Comme s'il pouvait lire les pensées intimes de l'individu, au travers de son crâne d'œuf.

— Et nous allons arriver devant ce qui fait ma fierté et ma joie, monsieur MacLeavy, annonça Poulette.

Les paroles furent suivies d'un nouveau caquetage, que Poulette tenta de dissiper dans une toux, à grands renforts de raclements de gorge.

— La salle d'éviscération. Ici, les volailles mortes sont vidées par nos machines, avant d'être calibrées par les inspecteurs du gouvernement.

— Et les canards ? questionna Chiun.

— Ils passent par ici aussi, expliqua Poulette, écrasant son nez sur la verrière, comme un gosse de cinq ans devant un aquarium.

Tandis que ses yeux fixaient les volatiles dont les organes internes étaient arrachés des cavités thoraciques sanguinolentes, son crâne chauve se couvrait de transpiration et sa respiration devenait haletante et spasmodique.

— Où cela ? insista Chiun, impérieux.

Henry Poulette passait nerveusement sa langue sur ses petites dents.

— Hein ? fit-il en s'arrachant avec peine au spectacle sanguinaire. Oh, par là-bas, ajouta-t-il en désignant le mur du fond, où un petit tapis roulant charriait des carcasses fraîchement vidées vers la salle d'inspection. La section réservée au canard n'est pas très importante, aussi toutes les volailles transitent par cette zone commune.

Chiun scruta intensément au travers de l'épaisse vitre. Remo le rejoignit.

— Que cherchez-vous, Petit Père ? demanda-t-il.

— Ton complice.

Avant que Remo puisse réaffirmer son innocence, le Maître de Sinanju s'écria, triomphant :

— Là-bas !

Sa voix atteignit des aigus victorieux, tandis qu'il pointait son index effilé.

— Où ça ? répliquèrent Remo et Poulette de concert, en suivant des yeux le doigt de Chiun.

L'un derrière l'autre, les inspecteurs s'affairaient à contrôler rapidement les poulets qui défilaient, avant de les estampiller. En bout de chaîne, un de leurs collègues assez costaud jetait des regards furtifs et coupables autour de lui. Placé devant lui, il disposait, comme les autres, d'un torchon pour s'essuyer les mains. Sauf qu'il frottait le torchon *sur* ses mains.

Nuance des plus subtiles qui aurait échappé à la plupart des observateurs.

À mesure que les carcasses défilaient devant lui, il passait sa main sur le linge puis enfonçait son index dans le poitrail jaune de plusieurs volailles. Après chaque cycle, il frottait de nouveau sa main sur le torchon et recommençait.

— Regardez ce que fait ce monstre ! s'exclama Chiun.

— Laissez-moi faire, déclara Remo en s'avançant.

Ils se trouvaient non loin d'une des portes métalliques découpées dans la paroi de Plexiglas et la force que Remo exerça sur la poignée faillit faire exploser les charnières. Plaquant ses talons sur les montants de l'échelle de métal qui se trouvait dans le prolongement de l'ouverture, il se laissa glisser sur neuf mètres et bondit en courant dès qu'il toucha le sol.

Inconscient de la menace, l'inspecteur diabolique poursuivait son manège. Un coup de torchon, une demi-douzaine de canards, et un nouveau coup de torchon. On aurait dit un automate. Il continuait à lancer des regards furtifs mais ses mouvements paraissaient mécaniques, inhumains.

Lorsque Remo saisit les puissantes épaules de l'individu pour l'obliger à faire volte-face, rien dans les yeux de l'inspecteur ne sembla indiquer la moindre frayeur.

L'homme avait le teint sombre et des poils broussailleux jaillissaient de ses narines et de ses oreilles. Son nez paraissait avoir été cassé une bonne douzaine de fois. Ses mains velues étaient épaisses et calleuses. Il gardait celle de droite bizarrement plaquée contre sa poitrine.

— Il est temps de te mettre à table, mon pote, dit Remo.

L'inspecteur se borna à sourire dans le vague. Les yeux continuèrent à scruter la pièce. Ce regard agaçait Remo. Il évoquait quelque chose d'étranger au genre humain. Ces yeux étaient...

— *Gweilo*.

Les paroles parurent encore plus étranges, prononcées par ces lèvres caoutchouteuses.

— Ça ressemble, à quelque chose comme *paysan* ? s'enquit Remo.

Une main cingla vers le cou exposé de Remo. L'ongle de l'index, taillé en guillotine étincelait à la lumière. Aux yeux de l'élève de Chiun, cette brute empestant l'ail et l'oignon ne pouvait se mouvoir aussi rapidement. Seul un être rompu au Sinanju en était capable.

L'ongle était à un millimètre de trancher la gorge de Remo, lorsqu'une autre main jaillit dans son champ de vision. Remo fut projeté en arrière, dans la procession des carcasses de canards, tandis que le Maître de Sinanju s'abattait sur l'empoisonneur, tel un typhon.

Chiun agrippa son poignet. L'individu continua à battre l'air de son ongle aiguisé, mais la prise de Chiun s'était refermée sur lui comme un étau.

— Je te libère de ta mort latente, murmura le Maître de Sinanju à l'oreille en chou-fleur de l'homme.

Ce disant, son propre ongle tranchait la gorge du faux inspecteur. Une bouffée orangée s'échappa des narines de l'individu, comme des naseaux d'un taureau en colère, et sa gorge sanguinolente se couvrit d'une pellicule de glace sèche. Il ouvrit la bouche mais avant qu'il ait pu prononcer un mot, ses yeux se révoltèrent et il s'effondra.

— Bon sang, Petit Père, pourquoi avez-vous fait ça ? se plaignit Remo, tandis qu'il se relevait et essuyait les gouttes de sang et d'eau sur ses épaules.

— C'était lui, l'empoisonneur, expliqua son mentor, alors qu'il dissipait la fumée safran en agitant les manches de son kimono.

— D'accord, mais on ne saura jamais qui l'a mis sur le coup, observa Remo.

Henry Poulette les rejoignit, pantelant. Son regard se posa sur la silhouette gisant au sol et il s'effondra contre la cloison qui les séparaient des autres inspecteurs.

— Oh, mon Dieu, gémit-il. Vous avez tué Sal.

Remo aida le Roi du Poulet à se redresser.

— Sal ? demanda-t-il.

— Oui. Sal Mondello, rétorqua Poulette. C'était l'un de nos meilleurs inspecteurs maison. Ça fait des années qu'il travaillait à nos côtés.

Son visage était terreux, ses jambes flageolaient.

— C'est un parent à vous ? s'enquit Remo.

— Si ce n'était que ça. Sans Sal, les établissements *Poulette* risquent de finir en décharge de produits chimiques.

Ses yeux minuscules convergèrent à nouveau sur le cadavre et son teint franchit encore une étape vers le gris.

— Et quand le grand chef va être au courant, nous allons *tous* finir en aliments pour poulets.

— C'est ça, dit Remo. C'est l'heure de l'interrogatoire.

Il fit passer Henry Poulette devant le corps inerte gisant au sol et le poussa vers l'échelle d'accès.

Chiun leur emboîta lentement le pas, la détermination gravée sur ses traits desséchés. Ses yeux noisette réfléchissaient, comme s'ils voyaient non pas le monde autour de lui, mais un univers intérieur. Un monde d'horreur.

Dans un sifflement, un unique mot s'échappa de ses lèvres parcheminées : *Gyonshi !*

CHAPITRE IX

La secrétaire qui avait joué avec une conviction vacillante le rôle de la Mère Poule dans le fantasme d'Henry Cackleberry Poulette croisa le trio, lorsqu'ils pénétrèrent dans l'antichambre du bureau de l'éleveur. Elle avait extirpé le maïs de ses dents, qu'elle dévoilait fièrement, à présent. La batterie de jeunes collègues blondes levèrent la tête à l'unisson.

— On a trouvé l'équipe de sécurité, monsieur Poulette ! s'empressa d'annoncer la fille. Ils étaient pendus la tête en bas dans un placard à balais !

— Pas maintenant ! lâcha son patron dans un sifflement.

Du plat de la main, Remo ouvrit la porte du bureau à toute volée et poussa le Roi du Poulet à l'intérieur.

— Maintenant, on vous écoute ! ordonna-t-il.

— Sachez que je n'apprécie guère vos manières, répliqua Poulette. Mon Dieu, il vient d'assassiner un homme ! ajouta-t-il en désignant Chiun, qui se tenait près de la porte, dans un silence peu habituel chez lui.

— Ce qui, d'ordinaire, signifie que je prends sa relève, observa Remo.

La tête de Poulette partit en arrière, si bien que sa pomme d'Adam parut transpercer la peau fripée de son cou.

— Monsieur MacLeavy, déclara-t-il, le ministère de l'Agriculture n'a pas pour habitude d'envoyer ses fonctionnaires sur le terrain pour nous assassiner ou nous menacer de mort.

Le silence du vieil Oriental aux mains mortelles semblait lui donner un regain de courage. Son humeur pugnace dura ainsi, jusqu'à ce que Remo emploie la technique utilisée par Chiun, un peu plus tôt. Poulette eut l'impression qu'une meute de chiens enragés lui mettait les muscles du cou en lambeaux. Sa bouche s'ouvrit en grand et sa langue jaillit en s'agitant, tandis qu'il hurlait de douleur.

— La vérité ! reprit Remo, plus froid que jamais.

— Je déteste les poulets ! brailla Henry Cackleberry Poulette. Depuis toujours ! Et pour toujours ! Ils ont foutu en l'air mon enfance ! Tout le monde m'appelait « Cot-cot Poulette ». C'était pas juste ! sanglota-t-il. Je ressemble même pas à un poulet !

Remo et Chiun échangèrent un regard.

— Alors pourquoi vous êtes-vous lancé dans cette affaire ? s'enquit Remo, tout en relâchant son emprise.

— Vous connaissez mon slogan : « Un poulet *Poulette* dans chaque marmite » ? répondit l'éleveur d'un air de conspirateur.

— Ben oui ?

— Si on les bouffe tous jusqu'à ce qu'ils disparaissent de la face de la terre, plus personne ne pourra me comparer à un poulet ! Plus jamais ! Plus jamais !

Remo fixa les yeux fiévreux du Roi du Poulet et enchaîna, d'une voix paisible :

— J'attendais une révélation un tantinet différente.

Il accentua la pression.

— Sal travaillait pour le compte de qui ?

— Don Pietro ! beugla Poulette. Don Pietro Scubisci !

À la porte, la tête de Chiun se retourna d'un coup sec.

Remo, dont l'attention était fixée sur Poulette, ne remarqua pas la réaction.

— Scubisci ? fit l'élève de Chiun. Le Maffioso ?

— J'en sais rien ! brailla Poulette. J'en sais rien !

— Vous feriez mieux de savoir, sinon vous allez connaître le même sort que vos chères volailles, prévint Remo.

— Je le jure... je ne sais pas ce que fait Scubisci ! Mondello aurait très bien pu travailler pour son propre compte.

— Il dit la vérité, observa Chiun.

À regret, Remo libéra le cou de Poulette, qui caressa ses muscles endoloris avec un soulagement évident, et sans doute la surprise de retrouver son cou intact ! Sa peau de dindon en tressaillait.

— Sal était un infiltré, commença-t-il en secouant la tête, comme pour clarifier ses pensées. Quand j'ai démarré l'affaire, j'ai eu des tas de problèmes avec les syndicats. Ils m'ont donné tellement de maux de tête, que j'ai menacé de virer tout le monde et de n'embaucher que des non-syndiqués. C'est à ce moment-là que tout a commencé. Les camions portaient au fossé, au lieu de livrer mes volailles. Des incendies mystérieux éclataient dans mes entrepôts. Et des piquets de grève partout. Bref, je n'avais plus qu'à mettre la clé sous la porte. Si don Pietro n'était pas intervenu, je ne m'en serais jamais sorti.

— Trop aimable de sa part, commenta Remo sèchement.

— Mes problèmes étaient résolus ! Il a organisé une réunion avec les syndicats et tout est redevenu normal. En retour, l'une des filiales de Scubisci avait l'exclusivité du transport des déchets des élevages *Poulette*.

— Jolie manière de traiter les affaires, commenta Remo.

— Plus jolie que celle de certains, marmonna Chiun.

Remo allait réagir, lorsque Poulette enchaîna :

— Don Pietro m'a demandé de placer Sal à l'inspection sanitaire. Je pensais que c'était un parent à lui... par le sang, vous voyez... mais

un peu simplet, alors je l'ai embauché.

— Et comme ça Scubisci empoisonne l'Amérique, dit Remo.

— Non, intervint Chiun en secouant son crâne chauve.

— Comment ça, Petit Père ? Je parie qu'il a monté un coup pour vendre l'antidote aux supermarchés. C'est notre homme.

— Je suis d'accord avec lui, déclara Poulette en désignant Chiun.

— Vous m'en direz tant ! fit Remo, sarcastique.

— Non. Écoutez. Don Pietro a trop d'intérêts en jeu chez *Poulette*. En outre, Sal a pas mal traîné sur la colline, ces temps-ci. Si quelqu'un l'a mis sur le coup, ça ne peut être que ces cinglés de végétariens.

— Qui ça ?

— Vous avez dû les croiser en venant. Les dingues qui brandissent des pancartes « Boycottez la Viande » ? Ils viennent des 3 G.

— Quels sont ces trois geais ? questionna Chiun, subitement intéressé.

— La ruine de l'élevage, répondit Poulette. Le gars qui s'en occupait, Gideon, était du genre original, mais sympa. Un bon voisin, membre de la chambre de commerce locale, etc. Depuis qu'il est parti, je ne sais pas trop ce que c'est devenu. Une espèce de communauté, je pense. Ils ont commencé à manifester devant chez moi, la semaine dernière.

— Nous nous rendons là-bas, décréta Chiun.

Remo fronça les sourcils :

— Waow ! Et pourquoi autant d'enthousiasme, tout à coup ?

— Ils sont les plus proches de cette chambre des horreurs, déclara Chiun, non sans raison. Et ils ne souhaitent pas nous voir consommer du canard. Nous devons donc enquêter sur ces dévoreurs de légumes.

— Oui ! s'écria Poulette dont la tête s'agitait sauvagement. Le mobile et l'occasion. Ils avaient les deux ! Il a raison ! ajouta-t-il en agitant un doigt osseux en direction de Chiun.

— Depuis quand êtes-vous comme cul et chemise, tous les deux ? demanda Remo.

Il se tourna vers le Maître de Sinanju :

— Et moi je dis que c'est don Pietro et qu'on devrait déjà être à mi-chemin de Little Italy.

— Non, s'obstina Chiun. Nous allons voir où coulent ces trois jets.

— Ça vous gênerait d'expliquer pourquoi à un aficionado du canard ?

— La logique veut que nous y démarrions l'enquête.

— Logique, mon cul... Vous mijotez quelque chose. Si c'est encore un prétexte pour me reprocher de vous avoir abandonné dans le désert de Palm Springs, je répéterai inlassablement : mille excuses. On peut y aller, maintenant ?

Le Maître de Sinanju posa ses yeux couleur de noisette sur le

visage de son élève. Jamais ils n'avaient été aussi doux.

— Honore celui que tu appelles ton père et tu pourras y aller.

Remo était époustouflé. Jusqu'ici, Chiun trouvait à redire sur tout. S'il ne trouvait pas la couleur du ciel à son goût, c'était plus ou moins de la faute de Remo.

— Si je vous accompagne là-haut, soupira ce dernier, vous me promettez de me fiche la paix avec cette histoire de *kohi* !

— Je ne saurais faire une promesse que je ne peux tenir, répondit Chiun.

Sachant que son élève fléchissait déjà, il franchit la porte, tel un ouragan fatigué.

CHAPITRE X

Il se sentait épuisé. Épuisé, faible et vieux. Oh, si vieux.

On lui avait refusé la Mort Suprême. L'unique et majestueuse entrée des mangeurs de viande dans l'Oubli Éternel. Le sacrifice collectif servirait à alimenter ceux qui l'avaient précédé de la Vie à la Mort, jusqu'à l'Issue Ultime où tout ce qui était ne serait plus. Une fois parvenu au cœur de la Mort Suprême, on lui permettrait seulement de rejoindre les autres membres de son ancienne Croyance.

La Mort Suprême était la substance nutritive qui alimenterait les morts-vivants dans les entrailles de l'éternité.

Il était le dernier des *gyonshi*. Les buveurs de sang de l'ancienne Chine. Telle était sa destinée.

Mais le Maître de Sinanju l'avait arrêté. Lui et son maudit *gweilo*. Ils avaient interrompu la Mort Suprême.

Il s'autorisa un sourire démoniaque. Ses dents jaunies s'exposèrent à la lumière, telle la gueule d'un de ces masques indiens aux dents représentées par des grains de maïs.

Pas interrompu, se rappela-t-il. Seulement retardé.

L'enfant était venue vers lui auparavant. Était-ce il y a une minute ? Une heure ? Le Guide l'ignorait. Dans les ténèbres éternelles où il survivait, le temps n'importait guère.

— Cela a commencé, ô Guide, gazouilla la jeune fille.

Le Guide racla sa gorge de vieillard.

— Cela a commencé bien avant que tu ne viennes au monde, confia-t-il à celle qu'il appelait « Missy ». Avant même ma naissance, avant celle de cette étrange contrée où nous nous trouvons. Cela commença dans les brumes. Dans le lointain passé de deux illustres Maisons.

Le Guide ébaucha un sourire sardonique :

— Et maintenant, c'est la fin.

La jeune fille l'abandonna à ses méditations. Il était envahi par le désir, un désir plus fort que tout. Un appel encore plus intense que celui de la Mort Suprême.

L'extinction du Sinanju.

Cette pensée hantait son esprit, telle une amante à demi oubliée. Cruellement tentante. Séduisante. Offerte.

Il laissa ces délicieuses sensations nourrir son esprit de visions auxquelles seule l'imagination pouvait donner un souffle de vie.

Sa présence emplissait de nouveau la pièce. Jeune, vibrante. Tout

ce qu'il n'était pas. Il devina que c'était elle, avant même qu'elle ne s'exprime.

— Missy, prononça le Guide, hochant la tête pour lui signifier sa permission de parler.

— Ils arrivent, dit-elle d'une voix inquiète, tendue.

Le Guide acquiesça d'un léger hochement de son crâne violacé.

— Ils sont pris dans la toile d'araignée de Shanghai comme prévu.

— Mais ils viennent ici, pas à Little Italy !

— Ce n'est pas encore le moment. Mais il n'existe aucun fil de soie qui ne conduise pas à l'inévitable. Te souviens-tu de l'édit des anciens ?

— Oui. Diviser et Conquérir.

Le Guide opina encore d'un hochement de tête.

— À toi d'agir selon ces préceptes.

Ses paupières parcheminées se refermèrent sans inquiétude sur ses prunelles blanches et aveugles, tandis que Mary Melissa Mercy quittait la pièce en s'inclinant avec respect.

CHAPITRE XI

Le siège social des 3 G se trouvait dans un bâtiment ultramoderne, doté de tout l'équipement que l'on s'attend à trouver chez un industriel leader sur le marché de la diététique. Les panneaux solaires et l'antenne parabolique trônaient en bonne place sur le toit et, à en croire les nuées de mouches bourdonnantes, l'emploi du moindre pesticide semblait tout simplement banni.

— Nous allons prendre les infâmes empoisonneurs, promet Chiun en pénétrant dans l'enceinte.

— Si on y arrive, grommela Remo, je vous promets un canard musqué, chaque samedi.

— Voilà qui est bien imprudent ou écervelé de ta part.

— Et si j'étais tout bonnement sûr et certain qu'on n'a pas frappé à la bonne porte ?

— Alors pourquoi me suivre, homme aux yeux ronds ?

— Mes yeux ronds veulent en finir au plus tôt avec cette histoire sans queue ni tête, répliqua Remo en se regardant dans une fenêtre voisine.

Ses yeux donnaient *vraiment* l'impression qu'il louchait.

À l'étage du service « Emballage », Chiun accosta le premier employé qu'ils croisèrent. Un homme dans les quarante ans, cheveux hirsutes et regard morne. Sur sa poitrine, un badge l'identifiait comme étant « Stan ». Le nom lui allait à peu près aussi bien que sa chemise en pilou, dont trois boutons avaient sauté sous la poussée de son ventre bedonnant, le quatrième approchait le point de non-retour.

— Je souhaiterais m'adresser à quelqu'un faisant autorité en ces lieux, déclara Chiun.

— Hé, j'suis chef d'équipe, répondit Stan. À votre service.

— Où se trouvent vos poisons ? demanda Chiun à haute et intelligible voix.

Le quadragénaire à bedaine s'ébroua et écrasa une mouche particulièrement tenace.

— Vous n'êtes pas venus au bon endroit, mon vieux. 3 G, c'est du diététique et rien que des produits naturels.

— Subterfuge transparent comme l'eau claire, crachota le Maître de Sinanju.

Remo jeta un regard à la ronde et ne vit que des hippies sur le retour empilant des paquets de Fru-Nutty dans des boîtes en carton, lesquelles seraient expédiées un peu partout, pour de délicats palais.

L'atmosphère embaumait le sucre de chrysanthème qui, d'après ce que Remo avait pu en lire, était plus sain que le sucre de canne, même s'il avait une appétissante couleur de goudron.

— Chiun, allons-nous-en. C'est une espèce de fabrique de friandises, ni plus ni moins.

— Pas de friandises, monsieur...

La voix était suave et cadencée, elle provenait de derrière eux.

En se retournant, Remo crut un instant se retrouver face à une hallucination. La femme rajusta son corsage qui flottait sur son corps gracieux, autant que la jupe très simple qui battait ses chevilles. Sa chevelure formait un halo blond vénitien, des taches de rousseur parsemaient son nez et ses joues, juste au-dessus de lunettes réfléchissantes pour le moins incongrues. Elles étaient vertes, ce qui lui donnait l'apparence d'un insecte, mais d'un insecte fort séduisant.

Ses lèvres s'ouvrirent sur deux rangées de dents immaculées qui s'harmonisaient avec la blancheur de ses chaussures.

— Appelez-moi Remo, intervint l'élève de Chiun.

L'apparition s'avança d'un pas.

— Vous pouvez retourner au travail, Stan, déclara-t-elle vivement. Je m'occupe de nos visiteurs.

Chiun s'interposa entre Remo et l'ensorcelante rouquine.

— Vous êtes la maîtresse de céans ? s'enquit-il.

— Je suis la vice-présidente en exercice de 3 G, répondit-elle. Je m'appelle Mary Melissa Mercy.

— Montrez-moi vos poisons, exigea Chiun, en croisant les bras, comme pour appuyer sa requête.

— Vous vous êtes trompé d'adresse, je le crains. Nous n'avons rien ici qui ne soit pas cent pour cent naturel.

— Dans ce cas, je mènerai ma propre enquête, décréta Chiun.

— À votre guise, fit Mary Melissa d'un geste de la main. Le public peut venir inspecter nos locaux. Nous n'avons absolument rien à cacher.

— Je préfère en demeurer le seul et unique juge, trancha Chiun et il fila en fulminant.

Mary Melissa l'observa s'éloigner, la tête penchée de côté, l'air pensif.

— Un homme intéressant, souligna-t-elle. Il me rappelle quelqu'un de ma connaissance.

— C'est bien dommage pour vous, maugréa Remo. C'est le genre à vous faire perdre un temps fou.

Un sourcil s'éleva en accent circonflexe, au-dessus de la monture des lunettes de la fille.

— Vous ne souhaitiez pas venir ici ? demanda-t-elle.

— Ce n'était pas mon premier choix, à vrai dire.

— Oh ? fit Mary Melissa en haussant un second sourcil.

Remo en profita pour admirer la silhouette parfaite qu'il avait sous les yeux.

— Peut-être mon second... admit-il.

Elle se mit à rire. Remo aimait la façon dont sa poitrine se soulevait. Il fouillait dans sa tête, à la recherche d'une réplique qui fasse mouche, lorsqu'elle reprit la parole.

— Vraiment ? dit-elle, d'un ton mi-moqueur, mi-sérieux. Je me demande ce qui pourrait être plus important que de faire plus ample connaissance, tous les deux.

— Vivre une journée sans qu'il ne se dépose sur mes épaules un sentiment de culpabilité de la taille et du poids de l'Everest !

— Je crains ne pas comprendre.

— Alors on est au moins deux dans ce cas !

Mary Melissa Mercy noua son bras à celui de Remo. Il y avait quelque chose d'excitant dans cette sensation. C'était davantage qu'une simple chaleur corporelle. C'était presque électrique. Mais Remo avait quand même une question à poser :

— Pourquoi portez-vous ces gants ?

Les choses allaient mal. Terriblement mal, depuis un an, jamais en fait elles n'étaient allées aussi mal, jamais au cours de la longue vie du Maître de Sinanju.

Ce n'était pas seulement le fait d'avoir manqué son *kohi*, bien que Remo méritât qu'on lui rappelle cette calamité, tant que Chiun aurait matière à gloser sur le sujet.

C'était après cet épisode, lorsque Chiun avait cru perdre Remo dans les griffes de la déesse démoniaque, Kali, durant la période que les Blancs, dans leur ignorance, appelaient la guerre du Golfe. Ce ne fut pas sans peine que le Maître de Sinanju parvint à chasser ces événements de ses pensées. Il s'agissait d'un sujet que son élève et lui évitaient mutuellement d'aborder. Remo, parce que cela représentait un total « passage à vide » sur lequel il aimait mieux ne pas revenir et Chiun, parce que, sans Remo, il comprenait que la lignée de Sinanju s'arrêterait avec lui-même.

Et voilà qu'il avait failli perdre à nouveau son élève. L'entaille cinglante de l'ongle aurait pu lui infliger une blessure au-delà de la mort...

Le Maître de Sinanju glissait en silence le long des couloirs de 3 G, ses sandales effleurant à peine le sol. Tout en marchant, ses pensées vagabondaient dans son passé. Avant Remo, avant l'Amérique. Les heures, les jours, les mois, les années défilaient telles des ombres mouvantes jusqu'à ce qu'il retrouve sa jeunesse coréenne.

Le souvenir était si net que Chiun eut l'impression que la scène se

déroulait sous ses yeux. Il était à Sinanju. Le ciel était bleu acier. Des nuages blancs zébraient l'horizon lointain. La brise marine soufflait, apportant des embruns salés sur ses épais cheveux noirs.

Les yeux au travers desquels il voyait étaient les siens, mais c'étaient ceux d'un jeune homme. Au-dessus de lui se tenait une autre silhouette. Plus grande que celle de l'homme qu'il deviendrait. Le père de Chiun – lui-même maître de l'art martial qui faisait vivre le pauvre village de pêcheurs sur la baie occidentale de la Corée – s'appelait Chiun l'Ancien.

Le futur maître était agenouillé, sous le regard glacial de son père. Car Chiun le Jeune avait une fois encore négligé ses exercices pour aller jouer avec ses camarades.

Chiun l'Ancien le gronda sévèrement, mais il y avait un soupçon d'humour dans ses réprimandes. Ils savaient tous deux que cela se reproduirait, car Chiun était encore un gamin. Et les garçons ne comprennent jamais les responsabilités qui incombent à l'âge adulte, tant qu'ils ne l'ont pas atteint.

— Comme punition, lui avait déclaré alors son père, tu répéteras les trente-sept techniques élémentaires de respiration.

Ils en étaient à la troisième heure de l'exercice lorsqu'un tumulte éclata à l'orée du village. Cela débuta par un cri, mais bientôt d'autres suivirent. Chiun l'Ancien s'éloigna si vite que le jeune Chiun ne le remarqua qu'après que son père se fut éloigné d'une dizaine de mètres. Avec la grâce d'une gazelle et cinq fois cette vitesse, Chiun le Jeune courut dans son sillage.

Tandis qu'ils s'approchaient des maisons au bord de la route côtière, un des aînés du village qui veillaient sur Sinanju en l'absence du Maître, se précipita vers eux. Derrière lui, on entendait des pleurs et des hurlements.

— Maître de Sinanju, protégez-nous ! gémit une femme.

— Où est le danger que je l'écrase dans la poussière, répliqua Chiun l'Ancien, la voix chargée de fureur.

L'aîné du village les aborda avec une folie dans le regard qui effraya le jeune Chiun ; il se mit à tourner autour d'eux, sa bouche grande ouverte proférant des sons étranges et inarticulés.

Les villageois sortaient de leur maison, à présent, certains portant des corps inertes. D'autres cadavres gisaient le long de la grande rue.

— Il en a assassiné beaucoup, ô Maître, accusa le forgeron.

— Il en tuera d'autres ! J'ai si peur ! sanglota une femme, attirant son enfant contre elle.

Un chœur de lamentations s'éleva dans la foule :

— Protège-nous, ô Maître ! Nous t'en conjurons !

— Tue-le ! implorèrent plusieurs villageois.

Le Maître baissa la tête :

— Peuple de Sinanju, je ne le puis, déclara-t-il gravement. Car il est écrit qu'aucun maître ne portera la main sur l'un des siens.

— Mais il va tous nous assassiner ! se lamenta une vieille femme.

— Tu nous condamnerais tous à mort par égard pour un seul homme ? questionna le vannier.

C'est à ce moment précis que l'ancien du village avait bondi sur le jeune Chiun. La main de son père cingla l'air, tel un faucon qui fond sur sa proie. Une ligne parfaite se dessina sur la gorge de l'agresseur et il tomba lourdement dans l'épaisse poussière.

Les villageois en eurent le souffle coupé. Ils se rassemblèrent, d'abord hésitants puis avec une hardiesse croissante, autour du corps inerte.

Chiun l'Ancien s'agenouilla près du villageois foudroyé et lui prit délicatement la tête dans ses mains. Le misérable planta son regard dans celui du Maître de Sinanju ; l'ombre spectrale du mal transcendait ses traits paisibles.

— Celui que vous appelez Maître n'est pas le vrai Maître, peuple de Sinanju ! s'écria-t-il. Le Guide est le Grand Maître ! Les *gyonshi* meurent en pleine vie ! La Mort Suprême approche ! Ne mangez plus de viande ! L'heure des règlements de comptes est arrivée !

À ces mots, une fumée orange s'échappa de sa gorge, dans son dernier spasme, avant de se dissiper dans l'air glacé.

Tel un automate, Chiun l'Ancien reposa l'homme au sol et se mit à pleurer. Les gens du village formèrent un cercle étrange. Chiun le Jeune resta là à regarder, impuissant.

Bientôt les murmures s'élevèrent. Ils se rapprochèrent et parvinrent aux oreilles fines du Maître de Sinanju.

— S'il l'a tué, il peut tout aussi bien nous tuer ! chuchota la vieille femme.

— Il a jeté l'opprobre sur nos traditions, approuva le forgeron.

— Il est la honte de Sinanju, renchérit le vannier à mi-voix.

Le Maître se leva lentement pour faire face aux villageois. Ils reculèrent à l'unisson, serrant contre eux ceux qu'ils chérissaient.

— Peuple de Sinanju, écoutez-moi ! entonna-t-il. J'ai mis fin aux souffrances de celui qui a semé la mort dans notre village. Et bien que ses actions le condamnent à ce sinistre sort, il ne le méritait pas. Je n'excuserai pas mon acte, car je ne le puis. Je quitte le village à ce jour pour tenter de gagner la paix de mes ancêtres dans les montagnes, où je puis mourir en expiant ma faute. Ne condamnez pas le fils pour la disgrâce de son père, car Chiun le Jeune devient à présent le Maître de Sinanju.

Le soir même, il s'en alla du village, tel un paria dont le nom serait effacé des parchemins officiels consignants la vie de la communauté.

Le nouveau Maître de Sinanju avait commencé cette journée avec

le statut insouciant de l'enfance, il la terminait dans le rôle d'un adulte affligé, et il avait reçu en cette occasion une des plus amères leçons de son existence.

Bien que Chiun eût maintes fois revécu cette pénible scène, il pensait l'avoir à jamais emprisonnée dans sa mémoire. Depuis plus de dix ans elle ne l'avait plus visité. Il faut dire que l'autoapitoiement n'était guère dans les habitudes du Maître de Sinanju.

Mais l'image était de nouveau présente. Il revoyait les villageois fêtant leur nouveau Maître et protecteur, alors que pesait sur lui le lourd fardeau d'une tradition vieille de cinq mille ans.

Son apprentissage n'était pas terminé et il lui faudrait cependant remplir correctement son devoir. Il était au désespoir.

Et puis, du haut des collines, était descendu le vénérable Maître H'si T'ang, celui qui avait éduqué Chiun l'Ancien, en disant :

— Je suis ton Maître, à présent. Et toi, mon élève.

Chiun ne posa pas de questions à l'homme dont on lui avait dit qu'il était mort. Il apprit seulement que ses ancêtres avaient fait preuve de sagesse. La lignée de Sinanju demeurerait ininterrompue. Ce fut un tel moment d'émotion que ses larmes séchèrent dans ses yeux. Avant même de couler.

Il y avait longtemps, très longtemps... songea Chiun.

L'image se dissipa totalement. Il était de nouveau parmi les vivants. De retour en Amérique. Prêt à subir une nouvelle épreuve.

Il accomplirait pour Remo ce que son propre père avait accompli pour lui. Comme par le passé. Il le protégerait à n'importe quel prix.

Chiun continua à arpenter les couloirs de 3 G, tel un spectre lugubre à la recherche de poisons, sachant pertinemment qu'il ne les découvrirait pas.

CHAPITRE XII

En réponse à la question de Remo, Mary Melissa Mercy montra ses gants blancs.

— Sumac vénéneux, expliqua-t-elle en souriant. J'en ai manipulé une dose effroyable en désherbant.

Elle remarqua que Remo regardait autour de lui, dans un mélange d'ennui et d'impatience.

— Seriez-vous un vrai végétarien, par hasard ?

— Pourquoi ? Il en existe des faux ? répliqua Remo.

— Oui, on les trouve sous plusieurs formes, répondit Mary Melissa, d'un petit air compassé. Le lactovo-végétarien accepte de consommer du lait, il refuse les œufs mais accepte les produits laitiers. Puis il y a le végétarien pervers, qui s'octroie la prétendue « viande blanche » mais non la rouge.

— Non, je ne suis pas végétarien, trancha Remo. Pas selon la définition que vous venez de me fournir.

— Comme c'est étrange, commenta-t-elle en tricotant des sourcils. Cela fait des années que je n'ai pas mangé de viande et je me flatte de pouvoir renifler un non végétarien. Vous n'avez pas cette odeur sur vous.

— Ça doit être pratique dans la compétition pour l'accès au bar à salades, ironisa Remo qui, lui, détectait l'odeur du sang dans l'haleine de Mary Melissa Mercy.

Cette dernière esquissa un doux sourire.

— Déformation professionnelle, admit-elle dans un haussement d'épaules. Je suis navrée.

— J'ai croisé des gens de chez vous, en bas de la route, reprit Remo. Ils semblent très... dévoués.

Son sourire s'élargit :

— Vous voulez dire « obsédés ». Je comprends. Vus de l'extérieur, nous devons paraître un peu bizarres.

Remo afficha un regard sceptique et elle éclata de rire.

— O.K., on nous prend pour des cinglés. Mais c'est seulement notre façon de vivre. Ainsi, cela conforte l'image de nos produits. À vivre sainement, autant manger sainement.

— C'est une communauté, ici ? s'étonna Remo.

Mary Melissa eut un petit mouvement de recul :

— Quel terme démodé. Nous disposons de chambres d'hôtes pour ceux qui souhaitent dormir sur place, mais la plupart de nos employés

ont une famille comme tout un chacun. À 17 h, ils pointent et rentrent chez eux.

Ils se promenaient dans l'un des innombrables couloirs en verre du complexe 3 G. L'endroit évoquait un labyrinthe de vitres impeccablement propres. C'était assez moderne pour faire le grand saut dans le vingt et unième siècle.

Remo sentit la présence d'un animal blotti dans un coin. Il se baissa pour le ramasser.

— C'est à vous ? demanda-t-il en caressant un chat tigré d'apparence famélique.

Il le lui tendit mais, soudain, la bête se mit à gronder, cracher et sortit ses griffes. Elle recula, portant les mains à ses lunettes réfléchissantes.

— Je retire la question, déclara Remo.

— Je produis parfois cet effet sur les animaux, expliqua-t-elle, alors qu'il haussait les sourcils. Il appartient à une employée. Elle le nourrit uniquement de légumes.

— Ce qui explique son air galeux, commenta Remo en reposant l'animal, qui détala en manquant buter sur une silhouette qui venait vers eux.

Remo en apprécia les longues jambes remontant vers une minijupe à l'étroitesse provocante. Son corps n'était qu'harmonie de courbes, le cou gracile et élancé.

Son visage, en revanche, semblait avoir passé les vingt dernières années à marteler un caillou plat.

— Miss McGlone, déclara Mary Melissa en reconnaissant la nouvelle venue qui lui tendit une liasse de papier listing.

— Voici les story-boards de l'agence.

La voix de la femme ressemblait à un braiment et ses dents saillaient bizarrement de sa bouche, remarqua Remo.

— Nous sommes parés pour lancer notre nouvelle barre *Bran-Licious*, expliqua Mary Melissa à Remo. Oh... comme c'est impoli de ma part. Elvira McGlone, Remo...

— MacLeavy, précisa son interlocuteur.

— Elvira a la responsabilité du service marketing.

Tandis qu'ils échangeaient un hochement de tête, Remo remarqua les dix ongles rouge sang de McGlone, on aurait cru dix minuscules seringues hypodermiques emplies de sang !

Elle ne regarda pas Remo une seconde fois.

— Tout est prêt dans mon bureau.

— Parfait, répliqua Mary Melissa. Nous en discuterons dès que j'aurais une minute.

— Mais je suis prête *maintenant*. Les gens de l'agence ont hâte de démarrer la campagne.

— Plus tard, trancha Mary Melissa, une tonalité métallique dans la voix.

Remo n'en revenait pas qu'une virago du genre d'Elvira McGlone puisse se laisser aussi facilement intimider. Mais elle baissa la tête, telle une gamine réprimandée et acheva la discussion d'un ton semi-geignard. Elle le gratifia d'un rapide « Ravie de vous avoir rencontré » et s'en alla en boudant.

Après son départ, Mary Melissa se tourna vers Remo :

— Elvira veut mettre le paquet dans les médias. C'est quelque chose que 3 G n'a jamais fait jusqu'ici, murmura-t-elle. Elle espère que la barre *Bran-Licious* quitte le réseau des magasins de diététique pour la grande distribution. Je ne peux pas vraiment lui en vouloir. C'est la création personnelle de Mr Gideon.

— C'est le propriétaire de 3 G ? demanda Remo.

— *C'était* le propriétaire, rectifia-t-elle d'une voix triste. Il nous a quittés récemment.

— J'en suis désolé, dit Remo, tout en scrutant au travers des cloisons vitrées, un endroit où les mouches bourdonnaient dans une profusion de verdure.

Il entrevit un flash bleu et argent. Chiun. En train de chercher le poison dans le jardin. Cela pouvait prendre la journée.

— La firme a été reprise par un vieux monsieur tout simplement délicieux, poursuivit Mary Melissa, avec de merveilleuses idées démodées. J'aimerais vous le présenter.

— Une autre fois, répondit Remo, tout en se demandant s'il allait ou non frapper à la vitre.

Chiun et lui devaient s'en aller au plus vite et se remettre sur la piste.

— Oh, s'il vous plaît ! insista-t-elle. Il est à l'image même de votre ami.

— Raison de plus pour l'éviter.

— Si vous cherchez votre compagnon, proposa-t-elle, je peux le faire appeler. Mon bureau est juste au coin.

Remo se détourna de la fenêtre et haussa les épaules.

— Je vous suis.

La salle de travail de Mary Melissa Mercy était spacieuse et richement meublée. Une large baie vitrée formait l'un des murs et s'ouvrait sur le luxuriant jardin du rez-de-chaussée.

Mary Melissa gagna son bureau et appuya les fesses contre le plateau étincelant, tout en pianotant un numéro à trois chiffres sur son téléphone. Après avoir formulé un ordre bref, elle raccrocha.

— Ils nous préviendront dès qu'ils l'auront retrouvé, assura-t-elle à Remo. Dans l'intervalle, il semble que nous ayons un peu de temps

pour nous occuper...

Elle décroisa les jambes et, durant une fraction de seconde, Remo put se rendre compte qu'elle ne portait rien sous sa jupe.

— Que pourrions-nous faire, selon vous ?

L'invitation se révélait on ne peut plus claire.

Remo savait pertinemment ce qu'il devait faire. Saisir Chiun au collet et sortir de cette impasse. Mais, comme à l'ordinaire, le Maître de Sinanju avait une idée saugrenue en tête. En outre, il y avait quelque chose chez cette jeune femme que Remo trouvait étrangement fascinant.

Il s'interrogeait sur la véritable couleur de ses yeux.

Le Maître de Sinanju errait sans but. Il allait finir par rejoindre Remo et lui dire que la piste des empoisonneurs menait à quelque endroit éloigné. Tokyo, éventuellement. Remo le croirait, et admettrait sans se poser de questions que les Japonais empoisonnent les canards américains.

Cela correspondrait à la perception que Remo avait des Japonais, laquelle était encouragée par les sages instructions du Maître.

Il parviendrait peut-être à l'entraîner jusqu'à Sinanju. Là-bas, ils attendraient le meilleur moment pour répondre à la menace des *gyonshi*. Pour l'heure, c'était trop.

Les vagabondages de Chiun l'entraînèrent au cœur même du complexe 3 G. En fait, ce fut une odeur qui l'attira là. Au début, il crut que ses sens lui jouaient des tours, mais il comprit bientôt combien l'idée était ridicule. Une pénétrante odeur de pourriture s'exhalait du hall baigné de lumière. Et l'endroit était envahi de mouches.

C'était un jardin d'une beauté aussi fabuleuse que ceux des temps anciens. Niché au centre du bâtiment, entouré sur trois côtés de murs de verre. Certains arbres semblaient trop grands pour avoir été plantés à la construction du bâtiment. Les bâtisseurs avaient sans doute édifié leur verrière autour de plantes déjà existantes.

Les fleurs, plantes et aromates, s'épanouissaient, gigantesques. Les couleurs étaient éclatantes. Le parfum presque trop écrasant.

Le Maître de Sinanju passa devant des tournesols géants, des orchidées suspendues, de la vigne vierge, et des feuillages si épais qu'ils lui rappelaient une forêt tropicale.

Chiun leva les yeux vers le sommet du bâtiment 3 G et scruta le ciel de l'après-midi. Il caressa son duvet de barbe d'un air satisfait. La structure, quoique aussi laide que la plupart des architectures occidentales, remplissait néanmoins certaines fonctions. La disposition astucieuse des murs réfléchissants transformait l'endroit en un parfait atrium. Bref, Chiun demeurerait agréablement surpris de trouver un lieu d'une aussi rare beauté en cette contrée si barbare.

Son pas se fit plus alerte, tandis qu'il suivait une allée de graviers, qui le mena à un bouquet de lilas fleuris, après avoir traversé un taillis de bouleaux nouveaux. Le sentier débouchait sur la dépouille massive et avachie d'un chêne noir, où grouillaient des fourmis rouges. De gros morceaux d'écorce pourrie jonchaient le sol. Ses branches épaisses et nues griffaient la lumière.

Chiun se baissa pour emplir ses poumons de la fragrance des arbrisseaux en fleur. Il allait respirer une seconde fois lorsqu'il discerna une odeur sous-jacente à celle du lilas. Son nez se plissa.

Il s'avança vers la butte où s'épanouissaient les arbustes, puis traversa le bosquet en s'approchant du tronc d'arbre par le versant nord.

Il distingua d'abord un monticule de terre meuble presque aussi grand qu'une plaque d'égout, entre deux griffes des gigantesques racines noires. Selon ses calculs, le remblai datait d'un mois environ.

Une large fente remontait sur six mètres le long du tronc du chêne en putréfaction. Chiun savait ce qu'il allait découvrir, avant même de lever les yeux. En portant son regard vers le haut, il eut une vision d'épouvante.

Niché dans la moiteur de la fissure, le squelette de Gregory Green Gideon le narguait de toute sa hauteur. Les os étaient décolorés et la bouche dépourvue de lèvres grimaçait de ses trente-deux dents, au cœur d'un crâne étincelant.

Le rituel des *gyonshi* pour inhumer leurs victimes. Les *gyonshi* étaient ici. Tout autour de lui. L'estomac noué, le Maître de Sinanju comprit qu'il s'était non seulement livré lui-même, mais avait aussi placé Remo entre leurs griffes.

Mary Melissa Mercy avait retiré son gant droit et faisait glisser son index le long du dos de Remo. Elle procédait en douceur, du plat de l'ongle. Afin qu'il s'habitue à la caresse et n'anticipe pas son attaque. Car on l'avait prévenue que le *gweilo* du Maître de Sinanju avait plus d'un tour dans son sac.

Diviser et conquérir. Rien de plus simple. D'abord, le *gweilo*, ensuite le Maître de Sinanju tant honni. Elle était sur le point de remplir son contrat, lorsque la large baie vitrée vola en éclats. Tel un tourbillon, le Maître de Sinanju apparut, cerné par les débris qui s'étaient abattus de part et d'autre du cadre de la fenêtre, avec une précision miraculeuse.

Mary Melissa Mercy recula aussitôt et releva sa crinière de feu, où elle dissimula ses ongles acérés.

— Remo, nous partons, proclama Chiun, impérieux.

— Vous débarquez en plein milieu du film, rechigna son élève, non sans raison.

Chiun posa un doigt sur une conjonction de nerfs, à la base de la colonne vertébrale de Remo. Soudain, son élève fut aussi peu intéressé par Mary Melissa que par la rubrique financière du *Wall Street Journal*.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'énerva-t-il, un peu confus. Hormis le fait que vous empoisonniez ma vie privée ?

Chiun jeta un regard glacé vers Mary Melissa Mercy qui était assise sur le plateau de son bureau, les jambes largement écartées, son regard toujours dissimulé derrière les verres réfléchissants de ses lunettes.

Sans un mot, elle s'esquiva du bureau, tandis que Remo s'agitait de plus belle :

— Comment m'avez-vous retrouvé ici, d'ailleurs ?

Le Maître de Sinanju haussa ses frêles épaules :

— Ce fut chose aisée. Il m'a suffi de suivre les mouches.

Chiun gagna la porte, l'ouvrit à la volée et ajouta :

— Partons. Les empoisonneurs ne sont pas en ces lieux.

— Tiens donc ? ironisa Remo. Et depuis quand la nouvelle est-elle tombée sur les téléscripteurs ?

— Nous les chercherons ailleurs, décréta Chiun en franchissant la porte.

Remo, tout en grommelant, lui emboîta docilement le pas.

CHAPITRE XIII

Favio Briassoli dit *le Pataud* s'attendait à avoir des ennuis. Il s'y préparait en revenant à Little Italy, au service de don Pietro Scubisci.

Le Pataud avait du mal à l'admettre, mais la famille Scubisci n'était plus ce qu'elle était. Il y avait du sang dans l'eau du bain. Et le sang attirait toujours les requins.

Bien sûr, il n'aurait jamais osé le dire à voix haute. Pas même à son copain de longue date, Gaetano Chisli, alias *Johnny la Fauche*.

— Tu crois qu'don Pietro dévisse un peu du cigare, depuis qu'il est revenu de l'hôpital, Favio ? lui avait demandé Gaetano, ces derniers temps.

— Je crois qu'tu fais mieux d'fermer ta gueule, Johnny, avait répondu le Pataud.

Mais en vérité, le don Pietro pour lequel il travaillait n'était plus le don Pietro du bon vieux temps. Quand tout allait mal, des années auparavant, lui et le reste de l'organisation Scubisci avaient combattu les Pubescio de Californie.

Mais lorsque don Pietro était tombé dans le coma, après l'absorption d'un poisson pas très frais, et que don Fiavorante Pubescio avait repris la direction, Favio Briassoli, comme n'importe quel voyou à la petite semaine, avait compris qu'il était temps de se mettre au vert, jusqu'à ce que les choses se calment.

Les choses ne se calmèrent que lorsque don Fiavorante se calma, c'est-à-dire quand il fut « refroidi ». Et à sa place revint l'homme que les meilleurs médecins du Mont Sinaï déclaraient comme « reclus dans un état végétatif persistant »².

Favio n'avait jamais très bien compris le pourquoi du comment. Don Pietro, après avoir battu le rappel de ses troupes, n'était pas entré dans les détails. Bref, il redevenait le grand patron.

Mais il n'avait plus toute sa tête. L'affaire avec ce Tony Tollini de Boston, dit *Zéro Zéro*, en témoignait. Favio en frémissait encore lorsqu'il y repensait. C'était lui qui avait appuyé sur la détente. La cervelle de Zéro Zéro avait éclaboussé les murs de l'Association pour le Développement du Quartier. Et don Pietro n'avait pas trouvé mieux que de tremper un de ces poivrons grillés dont il était si friand dans la cervelle de Zéro Zéro, avant de le porter à ses lèvres gourmandes.

— On aurait dit qu'il goûtait un gâteau dans un putain d'salon d'thé, commenta Johnny la Fauche, une fois les deux maffiosi dans la rue.

— Boucle ta putain d'gueule, Johnny, avait répliqué Favio le Pataud, occupé à régurgiter ses linguini du déjeuner dans le caniveau.

Pour les récompenser de leur loyauté, don Pietro avait donc chargé Favio et Gaetano de protéger sa vieille carcasse. Et depuis quelques semaines, assis sur des chaises bien raides, ils montaient la garde de part et d'autre de la porte d'entrée.

Ce soir-là, il faisait assez doux pour qu'ils puissent s'installer dehors mais, sur le trottoir, ils auraient constitué une cible idéale pour des tireurs motorisés ou des fédéraux avec leurs caméras.

Ce soir-là donc, Johnny la Fauche avait bu un coup de trop. Il ne cessait de se balancer sur son siège.

— Tu penses qu'y'a quelque chose qui déconne chez lui, en c'moment ? demanda-t-il à son compagnon.

— Tu commences à me les casser sévèrement, pour moi tout baigne, alors ferme ta grande gueule, répondit Favio le Pataud. Tu veux qu'on s'fasse descendre ou quoi ?

Johnny la Fauche effleura la crosse de son Glock 9 mm dans son holster. Il l'avait fauché lors d'une rixe avec des Colombiens, l'année précédente, et il y tenait comme à la prune de ses yeux.

— Et arrête de jouer avec cette saloperie d'engin étranger, ajouta Favio. Un de ces quatre, il va partir et t'arracher ton putain d'blair !

— Oh, bon, ça va, lâche-moi, Favio, se plaignit la Fauche.

Le Pataud se remit à fixer le sol d'un air lugubre et son compagnon venait juste de se lever pour se dégourdir les jambes, lorsque la porte blindée explosa en mille morceaux emportant Johnny la Fauche dans la foulée. Ce dernier, mêlé aux éclats de bois et d'acier se transforma en peinture abstraite, collée contre le plâtre du mur.

— Sortez, sortez de là tout de suite ! appela une voix dans Mott Street.

Favio le Pataud se leva d'un bond. Sa chaise se fracassa au sol, tandis qu'il plaquait le dos au mur de gauche, son lourd Wildey Survivor 45 serré dans sa grosse paluche. Une douzaine d'autres costauds se massèrent aussitôt dans le hall d'entrée, Uzi au poing, leurs dos laissant des auréoles de sueur humide sur la tapisserie qui datait des années cinquante.

— Qu'est-c'qui s'passe, Favio ? demanda l'un d'eux en découvrant les restes de Johnny la Fauche.

— Ta gueule, souffla le Pataud.

Ils attendirent en silence, mais rien ne se produisit.

Favio glissa un bras au-dehors, l'arme en avant. Avant même qu'il eut le temps de presser la détente, on lui arracha son revolver des mains.

— Putain ! qu'est-ce que... ? bredouilla-t-il, interloqué.

Il ressentit comme des fourmillements au bout des doigts. Il n'avait

pas eu le temps de voir qui ou quoi lui avait subtilisé son arme, qui avait disparu en un éclair.

Quelques instants plus tard, celle-ci atterrit en roulant sur le sol du hall d'entrée. Son long canon formait un nœud parfait sur le dessus.

— C'est contraire aux lois élémentaires de l'hospitalité, se plaignit une voix haut-perchée qui venait de la rue. Nous ne ferons aucun mal à quiconque réside en ces lieux, sans les instructions de Smith.

— Depuis quand êtes-vous devenu pacifiste ? répliqua la première voix.

Tout en se demandant si la Mafia irlandaise tentait une percée – car peu de Siciliens s'appelaient Smith –, Favio fit signe à deux des plus gros malabars. Ils foncèrent aussitôt sur la porte, brandissant leurs Uzi. Ils bondirent dans la rue, tandis que les autres tendaient l'oreille, angoissés. Les armes érucèrent vaguement puis leur bruit cessa, comme étouffé.

Pistolet au poing, Favio se glissa par la porte béante, prêt à lancer une seconde vague dans la mêlée. Il n'avait pas sitôt levé le pouce qu'une sorte d'étau d'acier le saisit et l'entraîna sur le trottoir. L'instant d'après, il déboulait dans le hall, la colonne vertébrale nouée de la même manière que son arme à feu.

C'est alors qu'un visage surgit dans l'entrée. Assez jeune, la trentaine environ. L'individu fit signe aux maffieux blottis les uns contre les autres ; son poignet avait une épaisseur inhabituelle.

— À court de bastos ? lança-t-il joyeusement.

— T'en veux ? En voilà ! rétorqua l'un des gangsters.

La première salve érafla les murs autour de la porte, projetant des éclats de bois et des fragments de plâtre sur la moquette lépreuse... et donna quelques fractions de tours supplémentaires à la colonne vertébrale déjà nouée de ce cher Favio Briassoli.

L'homme aux poignets comme des battes de base-ball esquiva sans problème la tempête de plomb. Il avançait à présent dans le hall, sous les yeux effarés du groupe.

— Pas d'affolement, les gars. Je voulais rigoler, dit-il.

Il se trouvait trop près, maintenant, pour leurs mitraillettes. Quelques-uns sortirent leurs petits calibres. Les plus proches tendirent leurs bras pour l'attraper.

Ces derniers y laissèrent leurs mains. L'homme aux poignets épais les leur arracha comme des champignons vénéneux. Les lieutenants fraîchement amputés de Scubisci roulèrent au sol en hurlant et en agitant leurs moignons ensanglantés. Il n'en restait plus que quatre encore debout. Ils braquèrent leurs armes au visage de l'intrus et pressèrent de concert sur la détente.

Avant que les canons aient expulsé les balles, leurs corps dégringolaient déjà. Les impacts criblaient les murs environnants.

Mais rien d'autre. Leur cible avait déjà disparu.

Lorsque le calme revint, Chiun se fraya un chemin sur les lieux du carnage, soulevant délicatement les pans de son kimono afin d'éviter les flaques de sang.

— Merci pour votre aide, Petit Père, maugréa Remo.

— J'ai éliminé celui qui donnait des ordres, renifla le Maître de Sinanju, désignant de l'orteil le défunt Favio dit « le Pataud » dont la silhouette évoquait un gros bretzel.

— En me laissant seul face à une dizaine d'autres.

— Tu as besoin d'entraînement, répliqua Chiun en scrutant autour de lui de ses yeux en amande.

— Depuis quand ? fit Remo, interloqué.

— Depuis que tu t'es foulé le coude.

Remo battit des paupières. Cela faisait des lustres que son mentor ne lui avait pas fait ce genre de reproche.

— Qu'est-ce qu'une foulure a de si terrible, au juste ?

— Prie pour ne jamais le découvrir, répondit Chiun, lugubre.

— Bon... Si on allait voir le grand patron, fit Remo dans un haussement d'épaules.

— Je te mets en garde, Remo, prononça Chiun avec froideur. Nous sommes dans l'erreur. L'empereur Smith va se montrer fort mécontent.

— Alors pourquoi m'avoir suivi ?

Les lèvres parcheminées de Chiun se plissèrent. Il ne répondit rien. Son regard vagabondait autour de lui avec circonspection.

La pièce était plongée dans une semi-obscurité. Remo entrevit une alcôve de noyer, à l'extrémité. Une seule personne s'y trouvait. La respiration semblait laborieuse et saccadée. Il devait s'agir de quelqu'un de très vieux, très malade, ou les deux.

Dans un grincement, Remo poussa la porte avec soin.

— À quelle famille vous appartenez ? lança une voix, surgissant du bout de la pièce ténébreuse.

Remo interrogea Chiun du regard, lequel lui répondit par un haussement d'épaules.

— Sinanju ! cria Remo.

— Les Chinetoques n'ont rien à fout' sur l'territoire des Scubisci, répondit la voix dans un râle.

Une lumière surgit à l'arrière de la pièce. C'était une vieille lampe à cordon, qui laissa entrevoir les murs tapissés d'images saintes dans les tons sépia. La main desséchée sortit du cône lumineux pour se poser sur les genoux de la silhouette assise derrière une table en noyer, striée d'éraflures de balles. L'autre main farfouillait dans un sac en papier tout graisseux, qui exhalait une forte odeur de poivrons grillés.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? coassa don Pietro Scubisci.

— On veut des réponses, fit Remo en s'avancant vers lui.

Don Pietro agita sa main libre d'un geste vague, l'autre demeurant dans le sachet de poivrons.

— À mon âge, j'ai peur d'avoir plus de questions que de réponses.

Il gardait les yeux baissés et semblait absorbé par le spectacle d'un cafard qui rampait sur la table en noyer.

— C'est vraiment pas de chance, reprit Remo. Parce que moi j'ai des questions et vous allez me fournir les réponses. Si on commençait par Sal Mondello et la société *Poulette*.

Chiun avait rejoint son élève, comme pour le protéger.

— Remo, ne lui fais pas de mal, murmura-t-il.

— Quoi ? répliqua Remo, surpris.

— Ton ami, c'est un homme plein de sagesse, déclara don Pietro Scubisci.

Il plongeait une seconde main dans le sachet graisseux et en sortit un morceau de poivron grillé. La première main continuait à fouiller le fond du sac. Don Pietro posa délicatement le poivron sur une langue qui évoquait une limace blanchâtre et se mit à mastiquer avec un calme ostentatoire.

— Tu devrais faire comme lui... peut-être vivras-tu plus longtemps.

— Mon ami ne parle pas en mon nom, reprit Remo et il contourna la table.

— Quel dommage, dit don Pietro en secouant la tête. Il me semble pourtant très raisonnable.

Il n'avait toujours pas levé les yeux sur Remo.

— Vous et vos petits flingueurs, vous êtes derrière l'empoisonnement des canards chez *Poulette*, pas vrai ?

— Remo ! gronda Chiun. Un peu d'égard.

— Les canards ? fit le vieil homme en grimaçant un sourire.

Don Pietro leva enfin la tête. Sous la lumière tamisée de la lampe ancienne, ses yeux jaunes et larmoyants semblaient baigner dans une mer de mucus. Mais ce regard trahissait autre chose.

Remo l'avait entrevu auparavant. Il était juste en train de se demander où, lorsque la main surgit du sac plein de graisse. Elle trancha le papier en une verticale parfaite pour atteindre la gorge de Remo, telle la lame d'un couteau à cran d'arrêt.

La vieille lampe projeta une faible lueur sur l'ongle étincelant en forme de mini-guillotine. Remo réagit aussitôt et écarta la main du don à l'aide de son index, lui faisant heurter la table.

Sous la violence du coup on perçut nettement un bruit d'os broyés. L'autre main de Remo assena un direct qui réduisit la figure du vieux maffieux en une marmelade rosâtre. Toute activité résiduelle cessa dans son cerveau, comme si on avait débranché une prise.

Le vieillard s'effondra, son visage s'écrasant dans le sachet graisseux, qui vomit des poivrons tout gluants, comme autant de souris verdâtres.

Remo pivota vers Chiun, dont les mains se glissaient dans les manches de son kimono.

— Maintenant tu sais... commença-t-il, l'œil sinistre.

— Mondello aussi ? devina son élève. C'est bien ça ?

Chiun évita son regard.

— Bon sang, Petit Père, pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— J'attendais le moment propice.

— Et c'était censé être *quand* ? vociféra Remo.

Quand l'un d'entre eux m'aurait découpé comme une dinde, avant de me foutre dans un arbre, en guise de décoration ?

À ces mots, le visage de Chiun afficha la colère. Il s'approcha en silence du cadavre de don Pietro et s'agenouilla. De son ongle aiguisé, il entailla la gorge du vieillard. Dans un faible gargouillis sanguinolent, une minuscule fumée orangée s'éleva, aussitôt absorbée par la lampe ancienne.

Remo observa la scène, l'air interdit.

— C'était quoi ? demanda-t-il.

— La seule façon connue de délivrer un esprit de sa mort latente. En libérant le mauvais air. Il m'en a coûté pour l'apprendre, ajouta-t-il tranquillement.

Remo fixa le cadavre d'un regard incrédule. Le Maître de Sinanju se tourna vers lui.

— Tu souhaitais formuler une remarque ?

— Mouais, marmonna Remo. Si seulement j'avais acheté du poisson !

CHAPITRE XIV

Little Italy ne serait bientôt plus qu'un vieux souvenir, Chinatown dévorait l'un après l'autre chaque pâté de maisons du quartier italien de Manhattan.

Mott Street constituait un étrange amalgame de senteurs exotiques. Les capuccini et la tomate rivalisaient avec la sauce au soja piquant.

— On fait une pause, Petit Père, O.K. ? déclara Remo en rejoignant Chiun qui était sorti précipitamment dans la rue.

Le Maître de Sinanju s'immobilisa devant une boutique d'alimentation. Dans la large vitrine, le jambon de Parme s'étirait en lourdes spirales paresseuses, non loin des tranches de porc fumé. Un commerçant chinois nettoyait le trottoir à l'aide d'un balai en paille d'un autre âge. Ses yeux louchèrent de dédain à la vue du Coréen inconnu et il balaya avec un regain de vigueur.

— Pourquoi ne pas m'avoir dit qui était derrière tout ça ? s'énerva Remo. On aurait pu l'arrêter avant que ça n'aille trop loin.

— Es-tu aveugle ? s'écria Chiun en virevoltant. Les *gyonshi* constituent une menace pour nous, à présent, uniquement à cause de ta stupidité.

— Les *gyonshi* ?

— Tel est le nom qu'utilisent les buveurs de sang pour qualifier ceux de leur espèce.

— Oh, alors je suis responsable de l'apparition de ces vampires chinois ? Mince alors, j'ai oublié de refermer la tombe en sortant ?

— Ne plaisante pas en présence d'un tel danger, Remo. Je n'avais jamais cru qu'une telle obstination dans l'erreur soit du domaine du possible, soupira Chiun, spécialement de la part de quelqu'un d'aussi évidemment retardé ! Mais il est bien certain que si ton coup avait été correctement asséné il y a quinze ans nous ne ferions pas face aujourd'hui à une telle menace. Tu avais *déjà* un problème avec ton coude foulé !

— Ah, enfin, explosa Remo, voilà pourquoi mon coude foulé revient sur le tapis.

— Oui, tu vois bien que tout vient de toi !

— Je vous ai déjà dit que j'avais le coude foulé.

Remo fit la démonstration d'un rapide coup devant lui.

— Zip et Zip. Dedans et dehors. J'ai suffisamment endommagé son cerveau pour plonger le Guide dans le coma pour toujours !

Les yeux de Chiun se plissèrent. Il commanda :

— Une nouvelle démonstration !

Remo lança tour à tour ses mains en direction d'une même cible imaginaire. Il se retourna, le visage souriant.

— Voilà, conclut-il triomphalement.

— Ce sont les mêmes gestes dont tu as usé sur le Guide, interrogea Chiun.

— Une parfaite reconstitution, répondit Remo en croisant ses bras sur la poitrine. Je n'ai pas modifié cette prise depuis quinze ans.

— Remercions les Dieux de ne pas avoir compté sur cette seule prise pour nous débarrasser des ennemis de l'empereur Smith, susurra Chiun avec ironie, sinon c'est toute une armée d'ennemis normalement morts qui pousserait à la porte !

Remo mit ses poings sur ses hanches.

— C'est supposé vouloir dire quoi ?

— Recommence cet assaut, commanda Chiun.

Obéissant, Remo se mit en garde, ses mains crispées.

— Attaque, ordonna Chiun.

Remo s'immobilisa après avoir porté son coup.

— Repos maintenant.

Les mains de Remo revinrent à ses côtés.

— Ton retour en garde n'est pas droit, dit Chiun d'une voix éteinte.

Il semblait plus déçu qu'en colère.

— Mon bras est totalement droit au cours de l'attaque. C'est là que la prise porte. Le retour en garde n'est qu'un effacement ! Il est inutile de finasser.

Le Maître de Sinanju plissa ses yeux en signe de désapprobation.

— C'est normal de tourner son coude en ramenant le bras, insista Remo.

Remo hésitait. Chiun resta de pierre.

— N'est-ce pas ? demanda Remo, défait.

— Tu étais supposé immobiliser le Guide Suprême pour l'empêcher de prendre lui-même sa vie, car il est écrit que c'est dans la mort que le vampire prend sa vie. Il n'a été atteint que par ton sentimentalisme ! Son cerveau s'est réparé tout seul.

— Vous ne pouvez pas tout me mettre sur le dos, répliqua vivement Remo.

— C'est peut-être moi qui ai porté ce coup raté sur le Guide, répondit brusquement Chiun, c'est moi aussi sans doute qui l'ai placé dans cet hôpital de charlatans cupides, et qui l'ai confié aux bons soins de ce fou d'Empereur Smith. Oui Remo, je me suis trompé. Et c'est moi Chiun l'imbécile, qui devrais être blâmé du fait que Sinanju va s'arrêter avec nous. Je le ressens profondément, et je suis très sincère. C'est ma faute, jamais je n'aurais dû confier une tâche aussi importante à un Blanc indolent ! J'aurais dû faire le travail moi-même.

Mais comment enseigner à son élève si on ne lui fournit pas la possibilité d'exercer son art. Tu étais trop inexpérimenté. J'aurais dû le savoir.

— C'est bien joli tout ça, mais vous croyez que je sois d'humeur à rigoler, avec ce vieux débris qui a essayé de me harponner ?

— Hummm... fit Chiun en réfléchissant. Je vais devoir fournir une explication à Smith.

— Expliquer quoi ? Ce type était *capo di tutti frutti* de toute cette sacrée Mafia de Manhattan et je l'ai liquidé.

— As-tu oublié que c'est Smith qui a facilité son retour au pouvoir. C'était rusé de sa part, car il mettait en place un chef de bande faible et totalement inefficace, en lieu et place de son prédécesseur plus dangereux.

— Et alors ? Il peut remettre un autre vieux croûton. Il y en a à la pelle.

— Il s'agit bien du cadet de nos soucis, pour l'instant, soupira Chiun. Tout ceci aurait pu être évité. Si j'avais été un professeur moins laxiste, tu n'aurais pas cédé à tes manières américaines indolentes.

Remo secoua lentement la tête, en levant les yeux au ciel.

C'est alors qu'un fracas retentit, comme si quelque chose venait de tomber, suivi d'un grognement sourd, derrière eux.

Le commerçant chinois avait lâché son balai et il s'avancait vers Remo et Chiun, sa main droite cinglant l'air devant son visage féroce. Remo entrevit son ongle de *gyonshi* qui décrivait des cercles mortels.

— Qu'est-ce que c'est encore... La Nuit des Morts-Vivants, version Hong-Kong ? s'exclama-t-il.

Chiun se glissa sur le côté, les mains libres, prêt à l'attaque.

— Le Guide est diabolique dans sa façon d'agir, prévint-il. Il nous a tendu des pièges, partout où nous nous aventurons.

— Ouais, et il a dû passer ces dernières années à se reproduire comme un lapin.

Remo et Chiun s'écartèrent de sorte à contenir le commerçant dans l'espace étroit qui les séparait. En comprenant qu'il était piégé, le Chinois réagit avec frénésie ; il s'attaqua d'abord au premier puis virevolta et s'abattit sur le second. Remo et Chiun esquivèrent facilement les coups. Ils appartenaient au Sinanju et n'ignoraient pas que la vitesse du mort-vivant équivalait à la leur.

Il y avait quelque chose dans les yeux du *gyonshi*. La même lueur mortelle que dans le regard du faux inspecteur Sal Mondello et de don Pietro Scubisci. Le Chinois ne contrôlait pas ses propres gestes, il ne contrôlait pas son corps.

— Pourquoi hésites-tu ? demanda Chiun à Remo, évitant de justesse l'ongle de l'index qui frôla son duvet de barbe.

— C'est pas de la faute de ce type, s'il est comme ça, répondit

Remo en esquivant un nouveau coup.

Le commerçant pivota vers le Maître de Sinanju.

— Pff ! fit Chiun avec dédain. Tu as besoin d'entraînement pour combattre cette vermine. Par miséricorde, tu devrais abréger les souffrances de cet homme.

— Comme si j'avais le choix, maugréa Remo en s'avançant vers le Chinois aux yeux exorbités.

Un cri de panique s'éleva dans la rue. Haut-perchée, cadencée, la voix n'en était pas moins masculine.

— Maître de Sinanju, derrière vous !

Remo avait senti le danger imminent, certain que Chiun en avait fait autant. Une Chinoise trapue d'environ cinquante ans, sortait lourdement de la boutique, son ongle *gyonshi* pointé sur Chiun, telle une lance minuscule et mortelle.

La femme du commerçant, déduisit Remo. Il lança un regard à la ronde, à la recherche de celui ayant poussé le cri. Il aperçut fugacement une vague silhouette, toute de noir vêtue. Puis son attention revint sur son présent adversaire.

Chiun saisit la femme *gyonshi* par son poignet grassouillet et sembla à peine la tirer vers lui. Elle décolla du sol et il la fit tourner. Au moment où elle passait devant lui, il tendit son autre main et, de son ongle acéré, lui trancha la gorge.

La force centrifuge projeta la Chinoise contre un réverbère, où elle glissa lentement sur le trottoir, les quatre membres écartés en une posture incongrue.

Aux yeux d'un quelconque badaud, on aurait presque pu croire que tous deux venaient de tourbillonner en une valse des plus extravagantes, après laquelle la femme s'était assise, histoire de reprendre son souffle.

La fumée orange s'échappa de sa gorge entaillée.

— Te voilà libre, à présent, déclara sans malice le Maître de Sinanju à l'adresse du cadavre disloqué.

Satisfait, il tourna les talons. Aucun signe de son élève. Sous le choc, son visage strié de rides devint lisse.

— Remo ! appela-t-il d'une voix plaintive. Mon fils !

Et, du tréfonds de sa mémoire, lui revinrent les paroles de son ennemi ancestral : Diviser et Conquérir...

Remo usa de ses épais poignets pour bloquer l'ongle assassin de son agresseur. Mais le *gyonshi* était coriace. À la première parade, un des os de son poignet s'était brisé, mais il revint à l'attaque et s'en broya un autre.

Sa main pendouillait, comme un tournesol flétri. Vaincu, le commerçant rentra dans son échoppe. Sans hésiter, Remo le suivit.

Il rejoignit l'individu alors que ce dernier était en train de s'engouffrer dans l'arrière-boutique par l'épaisse porte à triple serrure.

— Navré, mon pote, fit Remo en le faisant virevolter par les épaules.

Il entailla la gorge à nue, mais ses ongles – bien que pouvant trancher du verre – n'étaient pas assez longs pour transpercer la chair ; Remo dut employer un rasoir à découper les cartons. Il eut l'impression d'être un déterreur de cadavres... les Maîtres de Sinanju n'avaient pas le droit d'utiliser des armes.

Remo attendit que s'échappe la fumée orange avant de s'en aller.

Lorsqu'il réapparut à la lumière, un attroupement s'était déjà formé autour de la femme du boutiquier. Ignorant le tumulte, ses yeux fouillèrent Mott Street de tous côtés.

L'atmosphère de tranquillité était trompeuse. Les gens entraient et sortaient d'une porte à l'autre. Les klaxons retentissaient. Les enfants criaient.

Une voiture de police était arrêtée devant l'association pour le développement du quartier. Mais aucun signe de Chiun. La crainte s'empara de lui et son cœur bondit dans sa poitrine.

Il lui sembla percevoir un murmure dans le vent. Peut-être la voix haut-perchée de Chiun qui disait : Diviser et Conquérir... Diviser et Conquérir...

CHAPITRE XV

La porte antédiluvienne grinça lorsqu'on l'ouvrit, le bois pourri menaçait de céder auprès des gonds.

On alluma l'unique ampoule nue, qui éclaira la pièce en désordre. Chiun pénétra à l'intérieur d'une longue salle sentant le renfermé, encombrée d'étagères, de tables de travail et autres présentoirs. Le long des murs étaient suspendus des symboles yin et yang, des miroirs circulaires voilés, des ombrelles en bambou déchirées, des sabres rouillés et autres nunchakus.

— Veuillez m'excuser, car j'ignorais que j'allais accueillir le Maître de Sinanju chez moi, prononça la créature que Chiun avait suivie.

L'individu portait une simple tunique noire sur un pantalon en kapok de la même teinte et des mules chinoises assorties. Il était mince, le visage carré, le menton rond, le nez plat et de petits yeux ambrés en amande. Ses cheveux avaient la couleur et l'épaisseur du blé mais le plus remarquable de ses traits était son sourcil.

Il n'en avait qu'un seul, il s'étirait sur son front et retombait de part et d'autre de ses yeux, atteignant presque ses joues fripées, tel une frise de poils drus.

Chiun se fraya un chemin jusqu'au centre du tapis éculé et observa un silence de marbre.

La porte couina en se refermant, étouffant les échos d'une violente dispute dans un appartement voisin.

— Inutile de me remercier pour vous avoir mis en garde contre la *gyonshi*, psalmodia la créature.

— Je ne le ferai pas, décréta Chiun, impassible.

Silence de mort dans l'atmosphère humide et confinée.

— Vous me connaissez, alors ?

La tête de Chiun se tourna légèrement :

— Tu es le Taoïste au sourcil unique. Un embaumeur de Chinois. Tu connais les us et coutumes des morts-vivants.

Le Taoïste au sourcil unique se prosterna ostensiblement.

— Je m'appelle Won Sik Lung, murmura-t-il. Comme vous, je demeure le dépositaire de savoirs ancestraux. Comme vous, je suis l'ennemi juré des *gyonshi*, que l'on croyait éteints.

D'un hochement de tête étudié, Chiun lui rendit son salut. Il reprit avec froideur :

— Tu vas me confier l'art et la manière de faire disparaître cette vermine connue sous le nom de Guide.

L'unique sourcil de son interlocuteur se haussa de surprise.

Remo traversa Mott Street, évitant les voitures de patrouille et les ambulances qui affluaient devant le repaire des Scubisci. Il se rappela soudain avoir entrevu une silhouette sombre, qui avait lancé un *Maître de Sinanju ! Derrière vous !* Un Chinois évoquant quelque croque-mort sorti tout droit d'un vieux Western. Il paraissait grand, mais Remo n'avait pas vu son visage. Quoi qu'il en soit, malgré de longues années d'association avec Chiun, Remo pensait encore que tous les Orientaux se ressemblaient.

« Je ne suis pas sorti de l'auberge ! » songea-t-il.

« Excusez-moi, auriez-vous aperçu un vieil Asiatique en kimono, d'environ un mètre cinquante, en compagnie d'un autre Asiatique à peine plus jeune, entièrement vêtu de noir ? »

« À quoi ils ressemblent ? Eh bien... euh... à deux Asiatiques ? Oui, mais encore ? »

Remo se sentait ridicule, mais c'était sa seule piste.

La première personne qu'il interrogea était une Italienne d'âge mûr, assise devant une boutique, dans un fauteuil de jardin.

— Pour sûr que j'les ai vus, répondit-elle, désinvolte, comme si elle avait passé sa vie à observer un tel tableau.

— Vraiment ?

— Vous avez bien dit qu'il'un des deux était Coréen, hein ?

— À quoi voyez-vous la différence ? fit Remo, ébahi.

La femme haussa les épaules :

— D'la même manière qu'j'arrive à distinguer un Sicilien d'un Napolitain. Enfin bref... sont partis vers Canal Street. Hé, qu'est-ce vous fabriquez ? Lâchez-moi !

Remo libéra la main de la femme.

— C'était juste pour voir vos ongles, répondit-il avant de filer dans la rue.

— Mes ancêtres connaissaient bien les *gyonshi*, ô Maître. Comme la maison de Sinanju nous avons été confrontés avec eux bien des fois au cours de sa glorieuse histoire, nous les avons rencontrés bien des fois, oh oui bien des fois. Pour nous c'est un honneur de sacrifier nos vies pour combattre cette pestilence.

— Ne me parlez pas de l'honneur chinois, Taoïste, mes oreilles vont saigner, cracha Chiun.

Le sourcil de l'embaumeur se mit à onduler comme une chenille noire rampant sur une feuille.

— Je suis confus, grand Maître. N'êtes-vous pas venu me voir pour ma connaissance des *gyonshi* ?

— Je suis venu pour avoir une réponse, Chinois, répondit Chiun. Et

pour cela, j'accepte d'oublier l'impertinence de vos paroles. Si c'est la réponse que j'espère. Autrement..., il laissa sa phrase en suspens.

Le Taoïste sembla réellement effrayé.

« Bien », pensa Chiun. « J'ai attiré l'attention de cette créature perversie. »

Le Taoïste s'éclaircit la gorge.

— Vous désirez vaincre le Guide, dit-il.

Son ton disait bien que toute réponse était inutile. Chiun garda le silence.

Il tourna quelques instants dans la pièce, s'arrêta quelques instants devant une étagère emplie de livres imprimés en caractères chinois. Finalement il s'immobilisa devant une porte qui avait en d'autres temps été peinte en vert, mais dont la peinture en s'écaillant révélait l'ancien vernis.

— Venez dans mon sanctuaire personnel, indiqua le Taoïste et il poussa une seconde porte.

La pièce où ils pénétrèrent baignait dans la pénombre. Les flammes d'une centaine de bougies de cérémonie dansaient le long des murs.

— Je vous confierai tout ce que je sais, Maître de Sinanju.

— Alors peut-être que j'épargnerai ta vie, Taoïste au sourcil unique, répliqua Chiun en entrant derrière lui.

Sous la lumière vacillante des chandelles, une étincelle miroita sur la surface polie de l'ongle de l'index du Taoïste. Mais le Maître du Sinanju ne vit rien.

*

* *

Sur Canal Street, Remo trouva trois autres passants ayant croisé le duo d'Asiatiques. Tous indiquaient la même direction. Tandis qu'ils pointaient leur index, Remo examinait leurs ongles, mais aucun ne portait la marque distinctive des *gyonshi*.

Remo accostait un vendeur de cacahuètes, lorsqu'un agent de police surgit parmi la foule des piétons. L'espace d'un instant, le flic sembla surpris, puis il dégaina son arme et la braqua sur Remo.

— Mains en l'air ! ordonna-t-il d'une voix nerveuse.

— Pas le temps, répliqua Remo, l'air absent. Chiun était peut-être tout près d'ici, il y avait plus d'une douzaine de portes.

— Vous n'auriez pas vu un Chinois et un Coréen, par hasard ? demanda Remo en s'adressant au marchand ambulant.

— Tu ferais mieux de prendre le temps, justement ! prévint le flic, sa voix se faisait menaçante. Un type correspondant à ta description a été vu chez les Scubisci, juste après le massacre.

— Grouillez-vous, j'ai pas que ça à faire, insista Remo à l'adresse

de l'homme au tablier.

Il continuait à ignorer le flic qui s'avavançait, de plus en plus agressif.

Le vendeur déglutit, l'air hésitant. Son regard passa de Remo au flic, puis revint vers Remo. Il haussa vaguement les épaules.

— Désolé, marmonna-t-il. J'saurais pas reconnaître un Coréen. J'ai d'jà du mal à m'habituer à tous ces Chinetoques.

Menottes en main, le flic s'approcha de Remo.

— Vous allez me suivre, commanda-t-il.

— Navré, mon pote, répliqua l'élève de Chiun. Fallait pas me déranger.

Les mains de Remo surgirent, balancèrent les menottes et arrachèrent l'arme du flic éberlué. Simultanément, Remo exerça une pression sur la gorge musclée du policier.

Le revolver tomba sur le trottoir, aussitôt rejoint par le flic. Remo appuya l'homme inconscient contre une voiture en stationnement et revint vers le marchand de cacahuètes.

— L'Asiatique en kimono. L'Asiatique en noir. De quel côté ?

— Heuh... là-bas, bafouilla l'autre en pointant un index tremblant. Ils... se di... dirigeaient vers ce bâtiment.

Il désignait une bâtisse en briques, ornée d'une devanture drapée de noir. Sur la vitrine, on pouvait lire : « WON SIK LUNG – EMBAUMEUR ».

— Merci ! lança Remo en s'en allant. Et pensez à nettoyer vos ongles !

En pénétrant dans la petite pièce, le Taoïste avait allumé une bougie supplémentaire, tout en dissimulant sa main droite sous les longues manches de sa tunique noire.

— En votre honneur, Maître de Sinanju, déclara-t-il dans un salut plus conventionnel, cette fois.

Chiun l'imita en inclinant à peine la tête.

Le Taoïste se tenait à présent à l'extrémité d'une table basse en bois, au centre de la pièce. Les flammes vacillaient dans les courants d'air paresseux, à l'endroit où se trouvait un bol de sang noir, soigneusement placé au milieu des bougies. Plusieurs coussins fatigués jonchaient le sol. Le Taoïste invita Chiun à s'asseoir en face de lui.

À contrecœur, le Maître de Sinanju releva son kimono et s'agenouilla, après que son interlocuteur se fut lui-même exécuté. Des volutes de fumée flottaient entre les deux hommes, brouillant leurs traits lugubres.

— Vous avez sans doute entendu parler, lors de vos voyages, ô Maître de Sinanju, du fléau qui s'abat sur cette contrée, plus connu sous le nom de SIDA ?

Chiun opina à peine du chef. L'embaumeur poursuivit :

— Certains auraient accusé les *gyonshi* d'introduire ce virus, mais nul n'ignore qu'il affecte bien trop peu de gens sous sa forme courante. Dans bien des années, peut-être aura-t-il l'ampleur d'une véritable peste, mais, aujourd'hui, le Guide des *gyonshi* désire ardemment la Mort Suprême, et rien de moins.

— Je n'ignore rien de leurs méthodes, répondit Chiun avec raideur.

— Mais peu de gens savent que le vampirisme qui atteint les disciples du Guide s'apparente au virus de ce SIDA. Il se transmet d'un *gyonshi* à l'autre, par le biais du sang qui suinte sous leur ongle. Il reste suffisamment de poison dans leur flux sanguin pour contaminer à jamais leurs victimes. C'est de la sorte qu'ils recrutent des innocents pour exécuter leurs ordres. Et il n'existe qu'une seule méthode pour purger un corps s'étant fait l'hôte d'un *gyonshi* : libérer le mauvais air.

— La fumée orange, acquiesça Chiun en hochant la tête, tandis que son lointain passé lui revenait en mémoire.

À son tour, le Taoïste acquiesça.

— Vos pensées sont... ?

Chiun releva la tête d'un coup sec :

— Mes pensées m'appartiennent, Taoïste ! lança-t-il avec mépris, ses yeux se plissant en deux fentes de colère.

— N'y voyez aucun manque de respect... se hâta de préciser le Chinois.

— Je souhaiterais savoir comment arrêter le Guide, exigea Chiun.

Cet insolent embaumeur commençait à lui courir sur le kimono !

— Parle, Homme de Chine ou j'arrache ta langue de vipère de ta tête et je m'en sers comme d'un fouet pour fustiger ta misérable carcasse.

Le Taoïste au sourcil unique sursauta de frayeur. Chiun s'en délecta en secret. Cette créature bavarde allait peut-être enfin faire cesser ses digressions pour en venir au but.

La peur sur le visage du Taoïste se mêla à la résolution. Il se pencha vers Chiun, tout en prenant soin de conserver la main droite hors de sa vue.

— Approchez-vous, Maître de Sinanju, prononça-t-il en lui faisant signe. Que je puisse vous chuchoter le secret qui vous permettra de bannir à jamais le fléau *gyonshi*...

C'était un édifice de six étages, vieux d'une centaine d'années. À l'intérieur, Remo se retrouva dans un étroit couloir de briques barbouillé de noir, où serpentait un dragon écarlate et jade menant à un escalier vermoulu.

Remo grimpa au premier sur les marches pourries et gémissantes.

Il se mit à ouvrir les portes à tour de bras, qu'elles soient ou non verrouillées.

Des visages chinois et curieux apparurent sur le palier. Ceux dont les portes avaient volé en éclat, reculèrent sous l'effet de la peur. Aucune de ces têtes n'appartenaient au mystérieux Chinois en noir.

— Désolé, faux numéro ! fit Remo en guise d'excuse.

Il abandonna les locataires du premier interloqués, avant de bondir au deuxième. Et de nouveau les serrures sautèrent. Son visage trahissait une inquiétude non feinte. Les vampires chinois présentaient un sérieux danger. À en croire Chiun, ils avaient décimé le Sinanju dans le passé.

L'esprit de Chiun, Maître de Sinanju régnant, était assailli de multiples pensées. L'une d'entre elles, et non la moindre, était la honte d'avoir dû solliciter l'aide d'un vulgaire Chinois. Mais tant que Remo ne serait pas au courant, cela resterait entre Chiun et ses ancêtres.

Il espérait revenir dans la rue, avant que son élève ne puisse le localiser. Cela ne ferait pas de mal à ce blanc-bec de s'inquiéter un peu. De l'inquiétude naissait l'appréciation des aînés à leur juste valeur.

— Il semble évident que le Guide a l'intention de déchaîner la Mort Suprême sur toute l'Amérique, déclarait le Taoïste.

Chiun hocha la tête :

— Il a tenté d'empoisonner le bétail américain, il y a des années de cela, lorsque cette contrée se goinfrat de bœuf.

— Et en cette période de plus grande lumière, il a décidé d'exercer sa scélératesse sur la volaille, renchérit le Chinois.

— Tu as eu vent des canards empoisonnés ? s'enquit Chiun, surpris.

— Pas des canards. Des poulets. La rumeur est venue jusqu'à Chinatown. Les morts sont nombreux. Je m'attendais à quelque chose de la sorte. Tant d'années... sans rien. Et puis l'émergence du *gyonshisme*, il y a plus de dix ans à Houston. Bon nombre de Chinois s'adressèrent à la famille de Won pour s'assurer que leurs ancêtres reposent en paix. On libéra beaucoup de sang sain et de mauvais air. Puis, de nouveau, le calme revint. Jusqu'à maintenant. Les *gyonshi* sont aux quatre coins de Chinatown. Et ailleurs, les hommes meurent en consommant la chair des poulets.

Chiun fronça les sourcils, en comprenant que la Mort Suprême ne pouvait se réaliser qu'au travers d'un grand nombre. Le poulet pourrait y parvenir... mais pas le canard.

Et si le Guide souhaitait la Mort Suprême, il désirait quelque chose d'encore plus grand. La destruction du Sinanju.

Le Guide n'ignorait pas l'hygiène de vie préconisée par le Sinanju.

C'est pour cette unique raison qu'il empoisonnait les canards. Les Américains, imaginant manger plus sainement, consommaient davantage de poulet... pas de canard.

— Le canard était destiné à forcer le Sinanju à apparaître au grand jour, continua Chiun, réfléchissant à voix haute. Il avait prévu que le Sinanju se présenterait au Roi du Poulet. C'était le premier piège. Le deuxième se trouvait aux 3 G. Le troisième au cœur du bastion romain des Scubisci.

— Le Sinanju n'est pas aisément détrôné, articula le Taoïste avec servilité.

Le Coréen rejeta la flatterie d'un geste vague. Il protégerait Remo, mais comme son élève n'ignorait plus la menace *gyonshi*, il pouvait rester seul un moment. Pendant que Chiun s'entretenait avec le légendaire tueur de vampires.

— Parle, embaumeur. Comment puis-je frapper cette vermine sans faire courir le moindre risque à ma propre maison ?

Le Taoïste se pencha davantage encore. Son unique sourcil se haussa à l'extrême sur son front pâle. Les chandelles éparpillées dans la pièce sombre projetaient des ombres surnaturelles sur son visage allongé et funèbre.

Chiun s'approcha. Le Chinois pinça les lèvres, il s'apprêtait à divulguer son secret... Le Maître de Sinanju observa les reflets miroitant dans les yeux d'ambre du Taoïste... *Les yeux !*

Mais la main de ce dernier s'élevait déjà. Elle franchit en ondulant l'espace qui les séparait, telle une vipère. Chiun sentit qu'on lui effleurait la gorge. Ce fut très léger. Indolore.

Un nuage noir s'abattit sur la pièce, alors que le Taoïste se redressait, les yeux étincelant de sauvagerie.

Puis le nuage l'enveloppa lui aussi. Le nuage investissait les lieux mais il n'était pas en ces lieux. Il envahissait l'esprit de Chiun et son esprit accueillait ces ténèbres comme un linceul longtemps attendu... et ce linceul, d'une certaine façon, le réconfortait.

Et ensuite les ténèbres envahirent tout, tandis que mourait l'ultime leur de conscience.

Le Maître de Sinanju s'écroula au sol.

Au quatrième étage, un couple avait une violente dispute. Se fiant à son chinois rudimentaire, Remo crut comprendre qu'il était question de l'intérêt du mari pour une très jeune employée avec laquelle il travaillait. La femme alternait pleurs et cris, l'époux braillait et s'excusait. Le tout ponctué par du verre fracassé.

Le conjugal combat avait sans doute débuté depuis un certain temps, car les locataires de l'étage étaient lents à répondre aux martèlements que Remo faisait subir aux diverses portes. Lorsqu'ils

finirent par passer la tête sur le palier, Remo constata que le Chinois vêtu de noir ne figurait pas parmi eux.

Une porte demeurait close. Remo y colla l'oreille. Il y avait quelqu'un à l'intérieur. Un homme. Qui respirait étrangement. Mais il était seul.

Remo allait attaquer le palier suivant, lorsque son ouïe fine entendit distinctement ce souffle. Il aurait su le discerner entre mille.

Chiun !

Du tranchant de la main, Remo ouvrit la porte en deux et s'engouffra dans l'appartement. Il traversa la pièce emplies d'un bric-à-brac chinois mais ne s'y attarda pas. La respiration provenait d'un endroit plus retiré.

Une autre porte. Qu'il arracha comme une feuille de papier humide. Les fragments de bois tourbillonnèrent dans l'atmosphère, tels des éclats d'obus, s'encastrant aux quatre coins de la pièce.

Remo aperçut le corps, inerte, qui lui tournait le dos, gisant au sol en position fœtale. Il reconnut le dragon émeraude brodé sur le kimono.

— Chiun ! souffla-t-il.

La silhouette émaciée entrevue dans la rue était agenouillée auprès du Maître. C'était bel et bien l'individu qui les avait prévenus du danger de la femme *gyonshi*.

Il leva les yeux vers Remo, c'étaient ceux d'un démon.

— Celui dont tu attendais les conseils avisés ne te gratifiera plus de son aide, *gweilo* ! lâcha-t-il dans un éclat de rire. L'heure de la Mort Suprême est venue.

Sans hésiter, Remo s'abattit sur le Taoïste. Ses mains tournoyèrent avec furie, ses bras frappèrent avec la précision d'un pilon. En un éclair, le Chinois fut réduit en une immonde gelée frémissante, déjà emballée dans son propre linceul ténébreux.

Lorsque le corps s'effondra, immobile, Remo enfonça le propre ongle du *gyonshi* dans ce qui restait de sa gorge, et la lui trancha. Sous la lumière ondoyante des bougies, une bouffée de fumée orangée s'éleva et se dissipa.

Remo tomba à genoux près du Maître de Sinanju, tenant délicatement la tête fragile sur sa cuisse et murmura :

— Non, Petit Père ! Je jure de ne pas te perdre encore !

Les larmes aux yeux, il souleva son frêle fardeau et le transporta hors de l'appartement.

Dans la rue, personne ne l'arrêta. Tout le monde lut l'expression qu'affichait son visage.

CHAPITRE XVI

C'était une inconcevable violation des règles de sécurité, mais Remo avait menacé de détruire Folcroft brique par brique si on ne procédait pas à une évacuation médicale d'urgence. L'hélicoptère de secours des gardes-côtes s'était posé sur un des toits les plus plats de Chinatown où Remo l'attendait, portant le Maître de Sinanju dans ses bras.

Moins d'une demi-heure plus tard ils se posaient sur la pelouse du Sanatorium de Folcroft, près des docks décrépits, sur la berge du Long Island Sound.

Smith se doutait bien qu'il aurait quelques difficultés à expliquer cette évacuation de Lower Manhattan alors que le quartier grouillait de policiers venus enquêter sur un massacre entre gangs.

— J'ai tenté de vous joindre toute la journée, lança-t-il à Remo en guise d'introduction.

— Bravo ! répondit Remo en repoussant le directeur de CURE.

Les techniciens sortirent et transportèrent le vieil Oriental comme s'il s'agissait d'une chrysalide de gaze.

Sur la large pelouse, Smith emboîta le pas à un Remo lugubre. Le directeur de CURE avait quelque peine à marcher à son rythme. Sa ceinture était dégrafée, car son estomac l'incommodait encore.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Du poison, répondit Remo du tac au tac.

Smith blêmit :

— Il n'a pas mangé du poulet au moins !

— Non, lâcha Remo.

— Bien.

— C'est mille fois pire.

— Remarquable, déclara le Dr Lance, en secouant la tête d'émerveillement.

— De quoi parlez-vous, docteur ? s'enquit Smith.

Le médecin sursauta, comme surpris de ne pas être seul dans la chambre, tant il était plongé dans son travail.

— C'est tout simplement incroyable, docteur Smith ! Ce monsieur est à l'évidence très, très âgé, pourtant ses réflexes sont ceux d'un homme qui aurait... En fait, ce ne sont pas ceux d'un homme quel que soit son âge. J'en reste abasourdi. Pouls, cœur, respiration. Exemple phénoménal de la longévité humaine. Végétarien strict, sans aucun

doute.

Smith et Remo se tenaient face à lui, de l'autre côté du lit. L'élève de Chiun observait en silence, faisant tourner ses poignets d'un air absent, alors que la mince poitrine du Maître de Sinanju se gonflait et se détendait à chaque respiration.

— Oui, bien sûr, reprit le directeur de CURE, mais nous attendons votre diagnostic.

Le médecin se redressa et poussa un soupir :

— Coma. Le patient a été exposé à une toxine quelconque, je présume. Vous voyez ? dit-il en désignant une minuscule marque rosée sur la gorge de Chiun. C'est la voie d'accès de l'infection. Ça ne peut être qu'ici. Quand cela s'est-il passé ?

— Il y a environ une heure, répondit Remo en relevant la tête, ses yeux caves trahissant une profonde inquiétude.

Le praticien secoua la tête.

— Impossible. L'entaille doit dater d'au moins une semaine. C'est cicatrisé. La croûte est quasiment tombée.

Smith s'éclaircit la voix.

— Ce sera tout, docteur, prononça-t-il à la hâte.

Le docteur Drew saisit l'allusion et s'apprêta à partir.

— J'ignore les effets de ce poison sur une personne ne jouissant pas de sa constitution, dit-il en désignant Chiun. Mais de toute façon, c'est son système nerveux qui a été attaqué. Je ne peux, hélas, rien faire pour lui, conclut-il en fixant Remo.

Smith referma la porte sur le médecin et revint vers Remo avec précaution.

— Je... euh... sais ce qu'il représente pour vous, Remo.

— Ne commencez pas, Smitty ! Vous n'en avez pas la moindre idée, justement ! Alors pas la peine d'en rajouter !

Plus mal à l'aise que jamais, Smith se racla de nouveau la gorge.

— Reste cette affaire de poulets empoisonnés, reprit-il.

— De canards, vous voulez dire.

Smith fronça les sourcils.

— Je n'ai reçu aucune information concernant des canards. Uniquement des poulets. Le nombre de décès avoisine à présent les deux mille individus. Quelle sorte de dégénéré mental pourrait-il se lancer dans une opération à si grande échelle ?

Le visage de Remo se déforma sous la colère.

— Merde ! Tout ça, c'est de votre faute, Smith !

— Je crains ne pas comprendre...

— Houston ? Quinze ans en arrière ? Ça ne fait pas sonner une petite cloche dans votre mémoire ? Le Centre Hospitalier, précisa Remo. C'est là que j'avais placé le Guide. Vous vous souvenez du Guide ? Vieux ? Tout ratatiné ? Aveugle ? Prêt à empoisonner tous les

mangeurs de viande, parce qu'il appartenait à l'ancestral culte chinois des buveurs de sang végétariens ?

— Mon Dieu, articula Smith d'une voix rauque. Bien sûr, on retrouve le même schéma. Sauf que cette fois-ci, le poulet remplace le bœuf.

— Vous étiez censé couvrir ses frais médicaux, poursuivit Remo, d'un ton mordant. Je parie que vous vous êtes sans doute déchargé de cette responsabilité pour quelques misérables dollars. C'est la seule explication. Sinon, vous auriez su qu'il s'est échappé.

— Si vous me laissez placer un mot, se crispa Smith.

Mais Remo enchaîna, comme s'il n'avait pas entendu :

— Vous êtes responsable de la mort de tous ces innocents, Smith. *Regardez-le !* ajouta-t-il en désignant Chiun d'un doigt tremblant, c'est aussi de votre faute. Tout ça parce que vous étiez bien trop radin pour payer le nettoyage des bassins hygiéniques du Guide !

— Le Guide ? marmonna Smith en battant frénétiquement des paupières.

— Il s'est évadé de Houston et est reparti dans sa connerie de Mort Suprême.

— Le Guide ? répéta Smith, encore plus choqué que surpris. Mais... c'est impossible.

— Oh, vraiment ? fit Remo, plantant ses mains sur les hanches. Et on peut savoir pourquoi ?

— Parce qu'il est emprisonné ici, à Folcroft.

CHAPITRE XVII

Elvira McGlone se sentait hors du coup.

Non, elle ne collait pas à l'image de la boîte. Depuis le début. Avec ses tailleurs sévères, elle tranchait sur ses collègues en jeans et bandanas. Elle mangeait des sandwichs au pastrami et buvait de l'eau du robinet, tandis que les autres consommaient des barres diététiques 3 G à s'en faire péter les boyaux et sirotaient de l'eau minérale étrangère, comme si toutes les sources d'Amérique étaient polluées.

Elvira avait cru que les choses changeraient avec l'arrivée des nouveaux propriétaires. Selon le vieil adage, « tout nouveau, tout beau », elle espérait qu'ils renverraient tous ces hippies rétrogrades dans l'ère du Verseau. Mais, au contraire, le personnel 3 G se révélait plus sectaire que jamais, laissant Elvira davantage sur la touche.

Et le pire de toute cette histoire, c'est que c'était elle-même qui avait introduit les futurs dirigeants dans la place. Cela s'était produit après ce qui devait s'avérer sa dernière rencontre avec Gideon, qu'elle souhaitait convaincre d'améliorer la promotion de ses produits. Ayant laissé ses études de marché dans sa Volvo, elle était sortie les chercher.

En ouvrant la porte du hall, elle les avait trouvés plantés là. Une rousse en tenue d'infirmière des plus strictes et cette moderne version de Mathusalem.

— Vous nous invitez à entrer ?

C'était le vieillard qui avait parlé.

Sans doute des cinglés de la diététique qui cherchaient à profiter d'une visite que Gideon réservait au public, en allant jusqu'à distribuer des échantillons gratuits, ce qui grevait le budget des 3 G.

— Pourquoi pas ? avait maugréé Elvira. On accueille bien les boiteux et les estropiés, alors bienvenu aux aveugles et aux monstresses.

Elle leur tint la porte et ils pénétrèrent dans l'enceinte en reniflant comme des chiens de chasse.

— Nous n'aurions osé entrer sans votre accord, minaуда l'infirmière rousse d'une voix débile.

Le vieil homme – il avait l'air chinois – se borna à lui sourire. Ses yeux étaient blancs comme des perles et son haleine semblait indiquer qu'il venait d'avalier un sconse mort depuis peu.

Secouant la tête, Elvira lâcha la porte et s'en alla récupérer ses papiers dans sa voiture. Elle pensait que l'affaire était close.

Eh bien pas du tout.

Au cours de cette même semaine, le duo monstrueux prenait la direction de l'entreprise. Les actionnaires, dont la plupart étaient des céréaliers, les avaient installés à l'unanimité dans leurs fonctions. Personne ne prit la peine d'informer Elvira McGlone de ce qui était arrivé à Gideon. Chaque fois qu'elle posait une question, on la gratifiait de réponses évasives, même de la part des habituelles pipelettes végétariennes qui, jusqu'alors, n'étaient qu'une heureuse assemblée de lacto et de lactovo.

À présent, ils scandaient « À bas la Viande ! » et donnaient à fond dans le macrobiotique.

Tout cela était trop bizarre, même chez 3 G.

D'un pas nerveux, Elvira McGlone martelait le sol du long couloir, ses ongles manucurés rouge sang pianotant en rythme sur son bloc-notes. Cet endroit la mettait mal à l'aise. Elle regrettait Mr Gideon et avait froid dans le dos, chaque fois qu'elle pensait à lui.

La responsable du marketing tenta de se ressaisir, en se disant que tout cela n'était qu'enfantillage. Elle n'avait pas gravi aussi vite les échelons de la hiérarchie pour être perturbée par un simple changement de direction.

Elvira respira profondément et se calma en tendant la main vers la poignée de la porte du bureau de la nouvelle vice-présidente, Mary Melissa Mercy. C'était cette dernière qui la mettait mal à l'aise. Elle était... bizarre. *Trop* saine, et *trop* malsaine pour être saine. Si tant est que cela puisse exister.

Elvira stoppa net. Des voix provenaient du bureau. Bizarres.

Elle songea à quelque séance d'aérobic New-Age. Mary Melissa psalmodiait des phrases incohérentes. Auxquelles les autres répondaient par des mantras encore plus étranges.

— L'estomac est le centre.

— Là où commence la vie.

— La mort de l'estomac est la mort de la vie.

— L'hommage à notre Dieu.

— Le squelette dans l'arbre symbolise notre puissance et notre force.

— La sépulture des entrailles.

— La Mort Suprême.

« Ces maniaques doivent encore parler boutique », se dit la responsable du marketing.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, Elvira McGlone découvrit que ses collègues de 3 G n'étaient pas aussi stricts dans leur pratique végétarienne qu'ils voulaient bien le dire !

Ils s'étaient rassemblés autour de la table de conférence. Et ils n'étaient pas seuls. Plusieurs visiteurs du groupe de ce jour-là les

avaient rejoints.

Ces derniers n'étaient pas assis autour de la table, mais étalés sur celle-ci.

La moitié des touristes avaient été dépecés et de leur chair mise à nu suintait le sang. Les autres étaient éviscérés par des membres du personnel. Des chapelets d'organes étaient tirés des brèches toutes fraîches et béantes pratiquées dans les ventres des visiteurs. Des cœurs frémissaient une dernière fois dans de petites coupes d'argent. Certaines carcasses étaient en cours d'évacuation par la baie vitrée brisée, pour atterrir dans le jardin du rez-de-chaussée.

Le parquet en pin ruisselait du sang dégoulinant des gobelets d'argent. Les végétariens buvaient du sang !

Incrédule, Elvira McGlone demeura bouche bée. Quelques employés lui lancèrent un regard, leurs mains et leurs visages sanguinolents, leurs yeux affamés et bestiaux.

Au centre, supervisant l'ensemble, Mary Melissa Mercy trônait paisiblement dans sa tenue immaculée. Elle aussi jeta un œil à Elvira.

Cette dernière activa ses méninges à vitesse grand V, essayant à la fois de comprendre les horreurs qui s'offraient à sa vue et de trouver un moyen d'échapper au sort des cadavres semi-humains qui jonchaient le bureau de sa supérieure. Si l'école de commerce lui avait enseigné quelque chose, c'était bien de réfléchir rapidement.

— Oh, là là ! lâcha-t-elle d'une voix chevrotante empreinte de gravité. Je crois que je ne tombe pas au bon moment... Pardonnez-moi, je repasserai plus tard.

Et elle se cramponna à la poignée tout en refermant la porte.

CHAPITRE XVIII

La mine lugubre, Harold W. Smith conduisit Remo dans l'aile de haute sécurité de Folcroft.

— Oui, disait-il, alors qu'ils franchissaient des portes blindées, cette vague d'intoxication alimentaire semble analogue à ce qui s'est produit il y a quinze ans. Mais en ce qui concerne la participation du Guide, je pense que Chiun se trompe. Il doit s'agir de quelqu'un d'autre. Peut-être a-t-il un allié ou un protégé ?

Remo secoua la tête.

— Chiun est affirmatif, c'est bien le Guide. Point final.

— Euh, oui... hésita Smith, guère convaincu. J'aurais aimé être tenu au courant de vos progrès. La perte de don Pietro est tout à fait regrettable.

— Vous auriez sans doute préféré que j'y laisse la peau, rétorqua Remo, vert de rage.

— J'aurais peut-être trouvé une autre solution.

— Arrêtez votre cirque, Smitty, grommela Remo. On était déjà en mission, avant que vous soyez sur le coup.

Piqué au vif, Smith reboucla sa ceinture. Le geste ranima ses douleurs stomacales et il détourna les yeux en grimaçant.

— Quelque chose qui cloche, Smitty ?

— Mon ulcère.

— Essayez le lait.

— Le laitier du coin a augmenté ses tarifs de cinq cents.

— Alors, laissez-vous crever, grogna Remo.

Le long du couloir peint dans deux tons de vert, la première porte à droite était fermée lorsqu'ils passèrent devant. Remo scruta la pièce par la vitre grillagée et aperçut une silhouette blonde décharnée, recouverte d'un léger drap blanc. Jeremiah Purcell. Surnommé « le Hollandais ». L'élève du premier disciple de Chiun, Nuihc. Réduit à l'état de légume en catalepsie, à présent. Un autre fantôme du passé de Remo.

— Un de moins en circulation, commenta-t-il.

— Il ne nous embêtera plus, affirma Smith, catégorique.

— J'ai déjà entendu ça quelque part...

Ils poursuivirent leur chemin, le visage de Remo semblait tendu et soucieux.

— Le Guide se trouve dans la suivante.

Le directeur de CURE poussa l'épaisse porte en acier et pénétra

dans la pièce sombre. Il n'y avait qu'un lit, contre le mur, sous une large baie vitrée dont les stores étaient baissés, masquant les barreaux à l'extérieur.

Une silhouette âgée, telle une momie, gisait paisiblement dans le lit, entourée d'une profusion de tubes et d'appareils divers.

— Les frais de l'hôpital de Houston sont devenus exorbitants, expliqua Smith, en se croyant forcé de chuchoter. Il y a deux ans, ils ont carrément crevé le plafond de mon budget. J'ai pris la décision de le transférer ici, par mesure d'économie.

— Comme d'habitude, Smitty, commenta Remo, tout en examinant le vieillard allongé.

Il fit pivoter sa tête sur le côté, afin de vérifier la cicatrice sous l'oreille droite qu'il lui avait infligée en lui arasant le cerveau, des années plus tôt.

— Ce n'est pas le Guide, déclara-t-il soudain.

— *Comment ?* fit Smith, interloqué, en agrippant ses lunettes, comme pour se rassurer.

— Ce n'est pas lui ! répéta Remo en s'énervant. Ils vous en ont refile un autre ! Il n'y a pas de cicatrice derrière son oreille.

Smith secoua sa tête couronnée de cheveux gris.

— Impossible !

Il se pencha pour étudier le visage de l'alté.

L'individu était très vieux. Et possédait des traits asiatiques : yeux bridés, menton imberbe, petit nez. Un Chinois, sans l'ombre d'un doute.

À l'instar d'un cadavre, les mains du patient reposaient sur sa maigre poitrine. Elles étaient noueuses et ridées. L'ongle de l'index avait la même forme de guillotine que celle décrite par Remo, des années auparavant. Smith avait ordonné qu'on le lui retire, dès le transfert à Folcroft, mais la corne semblait avoir résisté aux pinces à ongles les plus solides.

Smith l'examina de plus près, pensant avoir détecté quelque chose de bizarre.

Là ! Une sorte de contraction...

— Étrange, marmonna le directeur de CURE. Il ne devrait pas y avoir le moindre mouvement.

Il se pencha encore, saisi par la curiosité.

— Smitty ! Reculez !

Remo bondit en avant. Trop tard. L'ongle transperçait la gorge de son patron, avant même que ce dernier n'ait eu le temps d'être surpris.

Smith s'effondra et Remo l'attrapa au vol pour l'écarter de la silhouette qui remuait dans le lit. Le sang se mit à tomber goutte à goutte le long de l'étroite gorge de Smith et tacha le col de sa chemise. Remo l'installa dans un fauteuil, tandis que le patient ouvrait les

paupières. La figure desséchée se redressa légèrement, frémit et retomba sur l'oreiller, comme épuisée par son dernier effort.

— Tu as échoué, *gweilo*, haleta le patient, au travers de son tube d'alimentation. Prépare-toi à la Mort Suprême.

Le vieillard pointa son doigt mortel vers sa propre gorge, avide de mettre fin à ses jours. Ses réflexes semblaient rapides pour un homme de son âge, mais ceux de Remo l'étaient davantage encore.

Il le saisit au poignet et la terreur envahit les traits émaciés de l'individu, tandis qu'il tentait d'avancer sa gorge vers sa main immobilisée. Son cou maigrichon tressaillait sous l'effort. Ses yeux éteints paraissaient ne pas voir l'index de Remo posé sur son front. L'élève de Chiun le retenait d'une seule main comme si de rien n'était.

— Nous appartenons au royaume des morts-vivants, psalmodièrent les lèvres sèches du vieillard. Et ne craignons pas les Maîtres de Sinanju.

— Ah ouais ? répliqua Remo. Voyons si les morts-vivants craignent la douleur.

Et ses doigts poignardèrent l'homme âgé sur le côté.

Les paupières plissées s'écarrillèrent sous le choc. Les orbites s'injectèrent de sang et virèrent au jaune. Le vieillard hurla de douleur, tel un rat que l'on embroche.

— Je traduirais ça par un oui, reprit Remo. Où se trouve le Guide ?

— Il expédie les profanateurs d'estomac vers la Mort Suprême, chevrota le vieux *gyonshi* de sa voix asthmatique, sa langue couleur champignon s'étirant désespérément pour inspirer l'air raréfié de la pièce.

— Pas assez précis comme réponse, commenta Remo en appuyant de plus belle. Où ça ?

— Je l'ignore ! cria le vieillard, son dos se cabrant sous la douleur.

Remo comprit que le vieux Chinois disait la vérité. Il changea de tactique.

— Comment êtes-vous venu ici ? questionna-t-il.

— Dans ma précédente vie mortelle, j'étais un malade de l'hôpital de Houston, grinça l'autre. L'infirmière du Guide est venue vers moi et m'a aidé à rejoindre le Credo.

— L'infirmière ? C'est elle qui vous a infecté ?

— Infecté ? s'étrangla le vieillard avec moquerie. Ton ignorance t'aveugle ! Elle m'a ouvert l'esprit à des vérités que toi-même tu comprendras bientôt, *gweilo*.

— Qui était cette femme ?

— Mary Melissa Mercy était son nom sanctifié, râla-t-il. Elle m'a emmené ici, en lieu et place du Guide. C'est un honneur que je vénérerai jusqu'au jour où je vivrai dans la mort.

Le vieil homme semblait de plus en plus fatigué. Sa respiration

était un rôle.

Remo comprenait à présent. Mary Melissa Mercy. La femme de la société 3 G. Le Guide se trouvait là-bas depuis le début. Chiun le savait et il avait éloigné son disciple.

— C'est votre jour de chance, lança Remo, féroce, au vieux Chinois. Vous allez mourir une seconde fois.

Il serra la gorge du vieillard, jusqu'à ce qu'il sente sa fragile trachée céder sous sa prise. Les yeux chassieux jaillirent de leurs orbites une dernière fois, puis la tête de l'individu roula sur le côté.

Remo chercha dans la chambre un objet pour trancher la gorge du *gyonshi*.

Il n'y avait rien. Même pas une table de nuit.

— Merde !

Le temps pressait. Smith aurait besoin de soins médicaux, même si Remo savait que les médecins ne pourraient pas faire grand-chose. Chiun n'ayant pu résister à la toxine *gyonshi*, un homme ordinaire tel que Smith ne serait pas de taille à y faire face.

Si ce n'était pas pour Chiun, il aurait laissé le *gyonshi* tel quel. Le Maître de Sinanju insistait pour libérer cette fameuse fumée orange, aussi Remo, sans en comprendre entièrement la signification, décida d'honorer le rituel.

Il trouverait bien un scalpel ou quelque chose dans l'aile chirurgicale de l'établissement. Mais pour l'instant, son attention se portait sur Harold Smith.

Le directeur de CURE semblait dormir du sommeil du juste, affalé dans le fauteuil, le menton reposant sur la poitrine. Aussi détendu que s'il venait d'être embaumé.

Remo se demanda un instant s'il ne vivait pas un cauchemar. Chiun dans le coma. Maintenant Smitty. C'était comme si l'étau se refermait sur lui.

Il se remémora l'histoire que son mentor lui avait racontée, lorsqu'un Maître de Sinanju appelé Pak avait rencontré les *gyonshi* buveurs de sang dans une forêt de Shanghai. La Maison de Sinanju avait alors failli être entièrement décimée car, un à un, les parents des serviteurs de Pak succombaient à une sorte de brume qui prenait la forme d'individus aux longs ongles sanguinaires. Ce n'est que grâce à la ruse que Pak força les suceurs de sang à l'épargner.

Et voilà que des générations plus tard, Remo chaussait les sandales de Pak. Et il les trouvait bien froides...

Remo secoua la tête, comme pour dissiper ces idées sombres.

Il s'avança vers le fauteuil et passa la main gauche sous le cou raide de son employeur. La droite se glissa sous les genoux de Smith et il commença à le soulever.

Au moment où Remo était le plus exposé, Harold Smith écarquilla

soudain les yeux dans un violent déploiement d'énergie. Remo en perçut les vibrations, tandis que le cœur du directeur de CURE battait cinq fois plus vite.

La main de Smith frappa à une vitesse stupéfiante. Remo sentit le coup sur sa gorge. Son sang se glaça dans ses veines.

Il ne dut d'être épargné que parce que Smith était un homme méticuleux, aux ongles impeccablement coupés. Impossible donc d'entailler la peau. C'est tout juste si la chair de Remo ressentit une caresse, comme le frottement d'une gomme.

— Joli essai, répliqua-t-il en laissant retomber Smith dans le fauteuil.

Des gouttes de sueur froide perlaient le long de son dos.

L'œil injecté de sang, Smith fit une seconde tentative. En visant la carotide de Remo, cette fois, mais son doigt ne laissa que quelques traces pâlichonnes qui s'effacèrent presque aussitôt.

Remo repoussa fermement sa main et, l'enveloppant dans l'étau de ses doigts refermés, l'obligea à se resserrer en un poing inoffensif. L'autre leva la tête mais ses yeux gris n'étaient plus ceux de Harold W. Smith. C'étaient ceux de don Pietro. Du vieux *gyonshi* allongé dans le lit derrière lui. Du couple chinois. De Sal Mondello. De l'Oriental tout en noir au sourcil effrayant, qui avait entraîné Chiun dans un guet-apens.

C'étaient les yeux du Guide. Et une voix différente de celle que Smith avait d'ordinaire commençait une litanie :

— L'estomac est le centre. La maison de toute vie et toute mort. Détruisez l'estomac est détruisez toute vie. Nous sommes les saints sauveurs de l'estomac. Nous errons de par le monde comme des morts-vivants, serviteurs de notre Dieu, châtiants tous ceux qui transgressent la loi divine.

— Vous en toucherez deux mots au psy, fit Remo d'un ton amer, en soulevant Smith avec soin.

Il le transporta hors de la chambre, sachant que son employeur était aussi perdu que le Maître de Sinanju. Car il n'existait aucun remède au *gyonshisme*... si ce n'est en tranchant la gorge pour libérer la fumée orange qui obstruait les poumons de Smith. Remo savait qu'il devrait s'acquitter de cette tâche. Et il ne s'y déroberait pas.

Mais qui délivrerait Chiun de son enfer ? Remo ne pourrait jamais se résoudre à trancher la gorge de celui qui représentait plus qu'un père à ses yeux... pas même si Chiun lui-même devait le prier d'une telle faveur.

CHAPITRE XIX

Dans la salle de surveillance de 3 G, Mary Melissa Mercy se tenait debout devant le Guide. Il était assis devant les moniteurs vidéo alignés.

— Le Maître de Sinanju a succombé ! claironna-t-elle fièrement.

Les paroles le firent tressaillir. Après tant d'années... tant de temps perdu... une telle soif de vengeance. Enfin assouvie.

— Il est mort ? s'impatienta le Guide.

— Mieux encore, répondit la fille, semblant se délecter. Il ne fait plus qu'un avec le Credo sanctifié. C'est un *gyonshi*, maintenant.

Le Guide hocha la tête :

— Le Taoïste, prononça-t-il d'un air entendu.

— Le dernier que l'on puisse suspecter. Notre pire ennemi, hormis le Sinanju. Le piège de Shanghai a réussi.

Ses mains se crispèrent sur les accoudoirs du vieux fauteuil en bois qui lui servait désormais de trône. Celui de jadis était en bois de rose, serti de pierres précieuses, mais le Sinanju l'en avait dépossédé. Tout comme il l'avait privé de quinze ans de sa vie dans la mort. La Mort Suprême. Mais à présent, ses longues années de honte s'effaçaient sous les paroles de son infirmière *gweilo*.

— Et notre plan ? demanda-t-il, ses yeux blanc perle se tournant vers l'endroit où il percevait la présence de la fille.

Cette dernière hésita :

— Tout ne marche pas exactement comme nous le souhaitions, admit-elle.

Un nuage d'orage printanier assombrit les traits violacés et fripés du Guide.

— Expliquez-vous !

— Les morts se comptent uniquement par milliers, ô Guide. Non pas par millions. Pas assez de mangeurs de poulet, j'imagine, ajouta-t-elle dans un haussement d'épaules.

Le Guide parut se détendre légèrement.

— Le Maître de Sinanju tant honni n'est plus ?

— Oui, ô Guide.

— Si nous pouvons arrêter le Maître, nous pouvons arrêter le disciple.

Mary fronça les sourcils.

— Oui, finit-elle par répondre.

— Où est la faille, alors ?

— Elle réside dans vos ancêtres, ô Guide. Dans notre Credo.

— Missy, ce Credo dont vous parlez est aussi vieux que moi, si ce n'est plus. Il n'est pas davantage le vôtre que l'air que vous respirez ou la terre que vous foulez. Les *gyonshi* survivront au Sinanju, c'est la seule et unique chose qui importe. Dans une semaine, un jour, une heure. Le *gweilo* viendra et sera consommé, tel le sang qui rompt notre jeûne.

— Mais... la Mort Suprême ?

— Sera réalisée, Missy. Il existe d'autres poisons. Pestes, famines, épidémies. Si je ne suis plus là pour m'acquitter de cette tâche, quelqu'un d'autre s'en chargera. Ce sera vous, prononça-t-il d'un geste désinvolte.

Après tout, ce n'était qu'une femme. Et blanche, de surcroît.

La généreuse poitrine de Mary Melissa Mercy se gonfla de fierté.

— Je ne vous abandonnerai pas, ô Guide.

Il se détourna, agitant sa main à l'ongle en guillotine, signifiant qu'elle pouvait disposer.

— Je sais bien que vous ne le ferez pas, mon infirmière.

CHAPITRE XX

Le Maître de Sinanju ignorait où il se trouvait.

En recouvrant ses esprits, Chiun étouffa un juron pour être tombé dans le piège du Guide.

Le Guide savait ce que Chiun allait faire. C'était le Guide lui-même qui, des années plus tôt, avait infecté l'aîné de Sinanju avec le virus *gyonshi*. Le Guide connaissait le père de Chiun. C'était le Guide qui avait orchestré l'ultime disgrâce de son père. Si l'ancien du village avait réussi à frapper Chiun, il y a tant d'années, son plan se serait réalisé bien plus tôt. La longue lignée de Sinanju aurait été interrompue.

Mais le Sinanju avait triomphé. Et il vivait. Au travers de Chiun. Et de Remo, à présent.

Chiun sortit du lit et posa le pied par terre. Il baissa les yeux. Très curieux ! Il était inhabituel que les médecins américains laissent ses sandales à un patient.

Chiun examina la pièce avec soin. Les murs étaient peints en deux sortes de tons verts, peu ragoûtants. Folcroft. Il ignorait comment il était arrivé ici. Pourvu que ce ne soit pas Remo qui l'ait trouvé chez le Taoïste. Son élève ne pourrait supporter la loi et les conseils d'un Maître qui s'était laissé berner par un simple Chinois, fût-ce un *gyonshi* assoiffé de sang. Mais c'était bien le genre de Remo de négliger un détail aussi important.

La chambre verte lui paraissait plus petite, à présent. Bien plus petite. À peine un quart de ce qu'elle était jusqu'alors.

« Le poison *gyonshi* affecte sans doute mes sens », songea le Maître de Sinanju.

Chiun palpa son cou. Horrifié, il retira sa main. Du sang. Ses doigts en étaient maculés. Sa gorge portait une entaille aussi grosse qu'une pièce d'or sumérienne. Il était étrange que son corps n'ait pas réagi et cicatrisé la plaie ! Encore plus étrange que les médecins qui semblaient pousser comme du chiendent dans la forteresse Folcroft de l'empereur Smith ne lui aient pas bandé le cou.

Et la pièce qui se rétrécissait encore.

Chiun pressa la main sur son front. La sueur y perlait. Les gouttes se mêlaient à celles de sang et roulaient dans sa paume qu'il referma délicatement.

Quelque chose clochait. Un Maître de Sinanju ne transpire pas sans raison.

Les murs continuaient à se refermer sur lui. L'effet n'étant pas mécanique, le Maître de Sinanju ne ressentait aucune vibration de machine. Il ne voyait d'ailleurs pas les murs bouger. Et pourtant ils étaient si proches qu'il aurait pu les toucher de ses doigts maculés de sang.

Si c'était un piège diabolique, celui qui le lui avait tendu avait oublié quelque chose.

De refermer la porte.

Chiun la franchit pour se retrouver dans le couloir. Il était libre.

Lorsqu'il se retourna, les murs de la chambre avaient retrouvé leur taille normale. Chiun hocha la tête. Nul doute, à présent. Le poison du Guide. C'était la seule explication. Son esprit lui jouait des tours. Il se purifierait bientôt.

Chiun arpena le couloir dans la pénombre. Ses sens aiguisés ne détectèrent aucune présence aux alentours.

Tout au bout, un long escalier en bois. Il descendit au rez-de-chaussée. Les marches grinçaient sous ses pas. Elles n'auraient pas dû, car il était Maître de Sinanju. Et elles semblaient n'en plus finir, comme si elles menaient à quelque abîme infini. Décidément, quelque chose ne tournait pas rond.

Chiun effleura encore son cou. La blessure était aussi fraîche qu'au moment où il avait été frappé. Elle paraissait même plus grande, à présent. Même son cou semblait plus large. Il continua sa descente, brûlant d'humiliation en entendant craquer les marches.

Soudain, ce fut la dernière. Et Chiun se retrouva à l'entrée glacée du sanatorium. La porte était ouverte et la fraîcheur de la nuit soufflait aux chevilles du Maître.

Il regarda derrière lui. L'escalier avait disparu. La porte était fermée et Chiun était à l'extérieur.

Nul doute qu'on se moquait de lui, qu'on le mettait à l'épreuve. Mais il n'éprouvait aucune crainte. Il avait banni ce sentiment depuis si longtemps.

Le Maître de Sinanju enfouit les mains dans les manches de son kimono et disparut dans l'obscurité.

— Son activité neurologique n'est plus mesurable !

Le docteur Lance Drew examinait le moniteur de l'électro-encéphalogramme situé près du lit de Chiun. Sur l'écran, les courbes formaient des lignes quasiment verticales. Certaines s'échappaient, disparaissaient vers le haut et réapparaissaient subitement.

Un second médecin et deux infirmières l'avaient rejoint. Ils se penchaient frénétiquement sur les données qui s'imprimaient en simultanée.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Remo.

Smith était allongé tranquillement sur le lit vacant.

— Je l'ignore, répondit Drew. Jusqu'ici, il était stable. Et maintenant...

Il secoua la tête puis remarqua enfin l'autre silhouette étendue.

— Qu'est-il arrivé au docteur Smith ? questionna-t-il.

— La même chose qu'à lui, répondit Remo en désignant Chiun d'un hochement de tête.

L'un des praticiens alla examiner Smith.

— Il tiendra le coup, déclara-t-il.

— Alors venez me donner un coup de main ici, reprit le docteur Drew, en secouant la tête. La nuit va être longue.

— Docteur... intervint une voix précise et professionnelle.

C'était l'une des infirmières. Le visage de Chiun s'était légèrement contracté, avant de recouvrer son calme parcheminé. On aurait dit un masque de mort.

Le médecin examina le moniteur. Les courbes accusaient encore des écarts d'amplitude vertigineux.

— Si ça continue, nous allons le perdre, annonça-t-il en lançant un regard à ses collègues. Il risque de griller tout son système nerveux.

Remo était debout, désespéré, auprès du lit. Une des infirmières avait tenté de l'entraîner ailleurs, mais autant pousser de la fumée.

Chaque fois, il semblait se déplacer, mais ses pieds semblaient rivés au sol.

— Tiens, ses battements de cœur s'accélérent, commenta un autre médecin.

— La respiration, aussi.

Spectateur d'une lutte qu'il comprenait à peine, Remo rôdait au chevet de Chiun. La vie de son mentor était dans la balance. Idem pour celle de Smith. Remo serait sans doute le prochain.

— Si seulement nous savions de quelle infection il s'agit, se lamenta le docteur Drew.

— C'est chinois, dit Remo.

— Vous n'avez rien de plus précis ? répliqua le médecin sans relever la tête.

— Non, reconnut l'élève de Chiun.

Les autres ne le croiraient jamais. Et quand bien même, il n'existait aucun remède au vampirisme. Les victimes restaient entre la vie et la mort.

Le visage du Maître de Sinanju se crispa encore, puis recouvra sa tranquillité.

— Si c'est un au revoir, Petit Père, murmura Remo, je jure qu'aucun *gyonshi* ne va fêter ça.

— Comment ? s'enquit le docteur Drew, l'air distrait.

Pas de réponse. Il leva la tête et vit la porte se refermer sur Remo qui venait de s'en aller, l'air résolu.

Après le départ de Remo, Smith se redressa tout raide dans son lit. Ses douleurs à l'estomac et à la gorge avaient disparu, bien qu'il ressentît une sorte d'oppression au niveau des poumons.

— Docteur Smith ! s'exclama le docteur Drew. Ne faites pas d'effort, s'il vous plaît ! Nous nous occupons de vous dans un instant !

— Ne dites pas de sottises, coassa Smith en resserrant le nœud de sa cravate Dartmouth. Je me sens bien.

— Mais le jeune homme qui vous a emmené ici...

— Ça ne vous regarde pas, s'obstina Smith d'un geste de la main, comme pour le repousser. Il est inquiet de nature. Je vais très bien. Maintenant ; si vous voulez bien m'excuser, j'ai un coup de téléphone à passer.

Et il glissa hors du lit, avant de quitter la chambre d'un pas alerte.

— Il ne t'a pas paru bizarre ? demanda l'une des infirmières à sa collègue, en haussant un sourcil.

— Je le trouve toujours bizarre, répondit l'autre.

— En fait, c'est la première fois qu'il me paraît normal, avoua le docteur Drew. Et ça fait dix ans que je travaille ici.

— Pourquoi est-ce qu'il n'arrêtait pas de se frotter l'ongle ? chuchota la première infirmière à la seconde, tandis qu'elles s'affairaient de nouveau au chevet du vieux Coréen.

Chiun ignorait pourquoi il s'était aventuré ici. Il savait seulement qu'il s'y était senti obligé.

L'air de la nuit était humide et collait à son kimono, le bout de ses pieds recueillait la rosée de la pelouse fraîchement tondue.

Le Long Island Sound s'étendait à l'infini, derrière le sanatorium. Aucun bateau à la surface. Aucune lumière visible. Aucun reflet d'étoiles dans le clapotis des vagues. La presque île baignait dans l'obscurité totale.

Chiun, Maître de Sinanju, scrutait le lointain. À l'horizon, il distingua une vague forme grisâtre, qui s'approcha peu à peu, se déployant comme des ailes et, telle une marée, envahit le rivage.

Les ailes de brume grises s'enroulèrent autour des jambes de Chiun et enveloppèrent le bâtiment derrière lui.

Bientôt, le Maître fut totalement cerné par ce brouillard. Le ciel, la terre, la mer avaient disparu.

Et dans cette brume, il y avait comme une noirceur diabolique. Vague et indistincte, tout d'abord, puis plus dense, l'instant d'après. Elle bondit autour de Chiun, protégée par le brouillard gris tourbillonnant.

Impassible, le Maître de Sinanju suivait ses mouvements.

La brume-noire-dans-la-brume se sépara en deux. Il y eut ensuite quatre formes vaporeuses, puis huit. Tour à tour timides et

audacieuses, ces images kaléidoscopiques semblaient s'accrocher à lui puis elles reculaient.

— Sinanjuuuuuuu...

La voix hululait, moqueuse.

Chiun l'ignore. Il n'y avait aucune brise, ni aucun son ou parfum. Chiun n'était même plus certain de toucher la terre ferme. Il ne restait plus que l'humidité du brouillard, collée à son visage. Et la brume noire qui tournoyait.

— Nous invites-tu ? C'était un cœur, maintenant.

Chiun garda l'œil fixé sur un point, dans le lointain, refusant de répondre.

— Tu as peur, raila une voix.

— Il a beaucoup à craindre, approuva une seconde.

— En effet, renchérit une troisième. Car il se souvient de la toile d'araignée de Shanghai.

Chiun prit enfin la parole, sans pour autant focaliser son attention sur la brume.

— Je n'ai pas peur de la vermine *gyonshi*.

— Invite-nous, à présent, Maître de Sinanju.

— C'est une invitation à la mort, prononça Chiun d'une voix sans timbre.

La brume ténébreuse décrivit des cercles en s'approchant davantage encore.

— Crains-tu la mort, ô grand Maître de Sinanju ? susurra, goguenarde, une voix à son oreille.

Les yeux de Chiun ressemblaient à des éclats de silex.

— Je ne faisais pas allusion à la mienne, brume *gyonshi*.

Ce disant, il retira délicatement les mains des manches de son kimono et entrelaça ses doigts de sorte à former une sorte de panier constitué d'os.

Dans son cœur, il se prépara.

— Vous êtes invités, prononça-t-il avec douceur.

L'oppression dans sa poitrine ne faisait qu'empirer.

D'ordinaire, Smith aurait mis la douleur sur le compte d'un vague reflux œsophagien ou d'une nouvelle agacerie de son ulcère. Si le mal persistait, il aurait attendu quelques jours avant de consulter un médecin.

Mais la créature qu'était devenue Smith ne s'en souciait pas du tout. Le directeur de CURE avait désormais rejoint le Credo, il était devenu un nouveau serviteur du Guide ; qui avait aidé l'ancien Harold W. Smith à renaître dans la mort. Le Guide était omniscient. Le Guide pourrait expliquer son nouveau dessein à Smith, le Mort-Vivant.

Mais le Guide était en danger. Ce « Remo » représentait une

menace pour le Guide. Et il était sûrement déjà en route pour la 3 G.

La secrétaire de Smith n'était pas à son poste, lorsqu'il parvint à son bureau en trébuchant. Bizarrement, son corps ne répondait pas complètement aux ordres de son cerveau.

Il voulait se tenir droit mais le corps se courbait, comme pour comprimer sa poitrine. Et c'est ainsi, comme un bossu, que Smith traversa sa pièce de travail et s'effondra dans son vieux fauteuil de cuir usé.

La douleur se fit de plus en plus intense. Des sueurs froides l'envahirent. D'une main moite, il décrocha péniblement le combiné et composa un numéro de téléphone, qu'il avait au préalable vérifié sur son ordinateur.

— Vous... devez... devez... prévenir... Guide, articula-t-il dans un souffle, sa main gauche s'engourdissant. Remo... Sinanju... arrive... aaaahhhh...

Le combiné dégringola par terre, tandis que la créature Smith s'écroulait sur le bureau, une douleur intense irradiant son côté gauche, comme si un pieu avait été enfoncé entre ses côtes et traversait son cœur.

*

* *

Dans son bureau de Woodstock, Mary Melissa Mercy reposa avec délicatesse le combiné dans son berceau et se rua chez le Guide, pour le prévenir que le piège de Shanghai venait de capturer un nouvel ennemi.

Il ne restait plus maintenant que ce *gweilo* haï.

CHAPITRE XXI

Mary Melissa Mercy sut très tôt qu'elle consacrerait sa vie à soigner les malades. Aussi loin qu'elle se souvienne, elle se voyait posant des bandages sur le chien de la famille, écoutant battre les cœurs de ses parents avec un pot de yaourt et d'un tuyau qui tenaient lieu de stéthoscope. Un jour, elle avait même tenté d'infecter une camarade de jeu à l'aide d'un clou rouillé... provoquant ainsi un cas sévère de tétanos.

En se rendant au chevet de sa copine, Mary Melissa découvrit l'univers merveilleux de l'hôpital. Un monde propre et net, fleurant bon le désinfectant. Après son bac, son rêve devint réalité et elle entra à l'école d'infirmières. Car s'il y avait une chose dont Mary Melissa se souciait dans la vie, c'était la santé.

Elle-même n'avait jamais été malade une seule fois. Quand les autres gamins souffraient de grippe, rougeole ou autre varicelle, Mary Melissa n'attrapait pas le moindre petit rhume de cerveau.

Et tout cela grâce à une seule et unique chose, selon elle : le végétarisme. Si soigner son prochain demeurait sa vocation, consommer uniquement des légumes constituait sa seconde nature.

Ses parents ne l'y avaient pas contrainte. Elle ne suivait aucun régime pour garder une ligne parfaite.

C'était tout simplement parce qu'elle ne supportait pas le goût du sang.

Mary Melissa était cependant loin de se douter qu'elle allait conjuguer ses deux passions et sa phobie, lorsqu'elle entra, diplôme en poche, au General Hospital de Houston.

Un voile de mystère entourait le patient de la chambre 334, que le personnel désignait sous le nom de Mr Nichols ; et dont tout le monde s'accordait à penser qu'il s'agissait d'un pseudonyme puisque, à n'en pas douter, c'était un Chinois.

C'était son petit-fils, un certain Remo Nichols, qui l'avait abandonné là, des années plus tôt. Le jeune homme avait laissé vingt-cinq mille dollars pour les frais d'hospitalisation, puis avait disparu. Avant que l'argent ne soit totalement dépensé, d'autres sommes leur furent envoyées afin de couvrir la spirale ascendante des dépenses occasionnées par le maintien en vie du vieux gentleman chinois. Mais le petit-fils n'était plus jamais revenu au chevet de son grand-père comateux.

Mary Melissa trouvait cet abandon honteux. Et, tout naturellement,

la jeune infirmière se prit d'amitié pour le vieil homme.

Mary Melissa se dit d'abord qu'elle portait une attention particulière au vieil homme du fait de sa situation personnelle. Mais la vérité était qu'elle s'était trouvée une nouvelle obsession.

Elle avait toujours été obsédée par l'idée de devenir infirmière d'abord, par le dogme végétarien ensuite, sa nouvelle obsession consistait à soigner ce vieux malade chinois en phase terminale.

Et le déclic de cette obsession, c'était l'ongle de son index. Il ne pouvait s'agir d'autre chose.

À quoi donc pouvait-il bien lui servir ? se demandait souvent Mary Melissa en égalisant les cheveux du vieillard ou en épongeant sa peau violacée qui se desquamait. Un jour, elle avait tenté de le lui couper, mais elle ne réussit qu'à casser ses ciseaux. L'ongle avait résisté, lisse et étincelant.

Mary Melissa passait des heures en compagnie du vieux Chinois, mangeant des salades qu'elle ramenait de la cafétéria et soutenant de longs monologues. Qui sait ? Peut-être qu'à force de lui parler, elle parviendrait à lui rendre la santé.

Mary Melissa croyait aux miracles.

Le personnel de l'hôpital la prenait pour une folle, mais personne ne s'en plaignait, car Mary Melissa Mercy était la seule infirmière qui ne rechignait pas à faire la toilette des végétariens.

Un beau jour, un miracle parut se produire.

Malgré le bruit régulier de la pompe à oxygène, elle entendit un son qui s'échappait des lèvres violacées.

— Missy...

— Mon nom ! Vous avez prononcé mon nom ! Vous m'entendez !

— Missy...

— J'ai réussi à communiquer avec vous !

Plus tard, Mary Melissa Mercy tenta d'expliquer ses progrès au médecin de garde. C'était un cynique.

— Infirmière Mercy, déclara-t-il. Je sais que vous êtes très excitée. Mais écoutez-moi bien. Le cerveau de ce malade est sérieusement atteint. Il ne redeviendra jamais conscient. Il ne quittera son lit que pour la morgue.

— Mais il a dit mon nom ! Il m'a appelée Missy ! Mon surnom, quand j'étais petite.

— Missy, expliqua patiemment le médecin, correspond à un terme couramment utilisé par les Chinois pour s'adresser à une jeune femme. À votre place, j'évitais de prendre cela trop au sérieux.

Mais Mary Melissa Mercy ne l'entendait pas de cette oreille. Dans les semaines qui suivirent, elle se dévoua au vieux Chinois, sachant d'instinct que ce dernier percevait sa présence. Elle lui parlait des heures entières. Du temps, des événements quotidiens. De sa vie...

laquelle se limitait en fait aux quatre murs de la chambre où vivait le vieillard.

Ses soins furent récompensés un jour, en fin d'après-midi, par la légère contraction d'une paupière diaphane.

Beaucoup dans sa profession auraient négligé l'événement, le qualifiant d'« impulsion neurale non focalisée » ou de tout autre pur produit du hasard. Mais Mary Melissa l'avait bel et bien vu et, durant les semaines suivantes, il y eut d'autres contractions. La plupart autour des yeux, certaines localisées sur la main à l'étrange ongle ultrarésistant.

Un jour, Mary Melissa était en train de lui changer son linge de corps, lorsque les yeux du vieillard s'ouvrirent d'un seul coup. Ils étaient hideux. Tels deux champignons moisissés. Mais elle ne recula pas d'effroi et s'approcha, bien au contraire, pour mieux scruter son visage sombre et émacié.

L'infirmière s'était dit que ces yeux n'avaient pas vu la lumière du jour depuis plus de six ans. Mais elle comprit assez tôt que cela remontait à bien plus longtemps. Ils étaient si blancs qu'on ne pouvait y distinguer la moindre pupille. Elle finit par y renoncer. Quelle importance, de toute façon. Il voyait. Peut-être plus clairement qu'un voyant. Ces prunelles blanches, laiteuses transperçaient les tréfonds de l'âme.

Deux mots s'échappèrent d'entre ses lèvres minces :

— Refusez... viande.

— Oui, oui ! Mary Melissa pleurait, pensant que son patient lui recrachait ses sermons sur le végétarisme.

Aussi vite qu'ils s'étaient ouverts, les yeux laiteux se refermèrent sous leurs paupières parcheminées. Le vieil homme paraissait fatigué par tant d'effort. La contraction cessa pendant plusieurs jours, le temps qu'il regagne le peu de forces dont il disposait.

Mary Melissa Mercy ne confia à personne le miracle dont elle était l'artisan.

Au cours de l'année suivante, les forces du vieil homme s'accrurent. Il semblait farouchement déterminé à récupérer. Dans le second mois qui suivit le moment où il avait ouvert les yeux, le vieillard parvint à formuler des phrases complètes. Du chinois, semble-t-il. Le mot « Sinanju » revenait souvent. Mary Melissa était si intriguée qu'elle se documenta à la bibliothèque. Elle dut compulser des tas d'ouvrages, mais finit par trouver.

Il s'agissait d'un minuscule village de pêcheurs de la Corée du Nord, niché sur la côte occidentale hautement industrialisée. Sinanju n'apparaissait sur aucune carte, tant l'endroit était petit. Mr Nichols avait dû y passer une partie de sa jeunesse, en déduisit-elle.

Comme la plupart des Américains, Mary Melissa Mercy se figurait

que le continent asiatique était une espèce de grosse bourgade peuplée de Jaunes.

Au fil du temps, le vieil homme s'anima davantage et prit conscience de la présence physique de Mary Melissa. Il finit par lui avouer qu'en dépit des apparences ils se ressemblaient, tous les deux.

— Vraiment ? s'étonna-t-elle.

— Nous ne souillons pas notre estomac avec la chair des animaux.

— Comment saviez-vous que j'étais végétarienne ?

— Vous et moi appartenons au même Credo, Missy, grinça le Chinois appelé Nichols. Des partenaires dans l'âme. Liés par l'esprit.

Une relation unilatérale, proche de l'idolâtrie commença à mûrir entre le vieil homme de la chambre 334 et Mary Melissa Mercy.

C'est alors que le monde s'effondra autour d'elle. L'aile réservée aux grands malades reçut un ordre de transfert pour le vieil homme, d'ici à la fin du mois en cours. Impossible de connaître le lieu de destination.

Les yeux noyés de larmes, elle courut annoncer la nouvelle au vieil homme.

— Ils vous enlèvent à moi, dit-elle en sanglotant.

Il sourit discrètement, une véritable grimace de cadavre.

— Où m'emmène-t-on ? demanda-t-il, assis dans son lit, calé par une demi-douzaine de coussins. Ses yeux aveugles étaient ouverts et il profitait du soleil de midi, même si cela faisait apparaître sa peau encore plus livide et étrange.

— Je ne sais pas, avoua Mary Melissa. La décision doit émaner de votre petit-fils, j'imagine.

— Petit-fils ? répéta-t-il, sa tête remuant de droite à gauche, tel un cobra ondulant sur une musique inaudible.

Mary Melissa n'avait jamais fait allusion à l'ingrat petit-fils, afin de lui épargner ce chagrin.

— Oui, il vous a emmené ici, il y a longtemps. Et il a toujours payé pendant toutes ces années, précisa-t-elle d'une voix enjouée, comme pour mieux lui faire avaler la pilule.

— Missy, celui dont vous parlez n'est pas mon petit-fils, révéla le Chinois avec froideur.

Mary Melissa haussa les épaules... geste bien inutile :

— Je sais, mais qu'allez-vous faire de votre famille ?

Elle essayait de plaisanter, mais elle avait le cœur brisé. En vérité, elle se sentait plus proche du vieillard que de n'importe lequel de ses parents. Ils mangeaient tous la viande et avalaient le sang qu'ils appelaient « jus ».

— Ce « petit-fils » appartient au Sinanju, crachota-t-il.

C'était la première fois qu'elle l'entendait prononcer ce mot, depuis qu'il avait repris conscience.

— Il est de Corée ? questionna-t-elle, perplexe.

Un médecin lui avait confié que l'homme ayant déposé le vieux Chinois étant de type caucasien.

Le vieillard fit signe à l'infirmière de s'approcher. Il respirait péniblement.

— Il n'est pas à l'image de son apparence charnelle, ce *gweilo*. Il est le serviteur d'un mal ancestral, ainsi que son Maître. Tous deux doivent être neutralisés.

Mary Melissa Mercy ressentit un étrange picotement au creux de l'estomac. Il y avait quelque chose de surnaturel chez ce Chinois. Quelque chose dans ses yeux qui détenait la clé de la destinée de l'infirmière. Elle en était persuadée.

— C'est ce *gweilo* qui m'a immobilisé, confia-t-il, en me condamnant à une mort latente. Vous m'aiderez à le châtier. Vous allez m'aider à interrompre la lignée du Sinanju.

— Mais je pensais qu'il s'agissait d'un village.

— Le Sinanju est une secte d'assassins. Je ne suis qu'une de leurs victimes parmi tant d'autres. Ils combattent mon peuple depuis des centaines d'années.

— Mangent-ils de la viande ? demanda-t-elle posément.

— Ils consomment du canard.

— Alors, je les déteste. J'avais des canetons quand j'avais huit ans.

Mr Nichols hocha faiblement la tête :

— Vous allez m'aider à atteindre la Mort Suprême tant attendue pas ma Foi.

C'était donc cela ! Ce qui l'avait retenu au seuil de la tombe. Une mission ! Mary Melissa devina que le vieil homme allait lui transmettre quelque grande sagesse ancestrale. Voilà pourquoi elle s'était autant dévouée à lui. Voilà pourquoi elle le trouvait si fascinant.

Il porta son index noueux à la lumière, qui miroita sur l'ongle aiguisé comme un rasoir. Puis le doigt retomba, tranchant le cou offert de Mary Melissa Mercy, d'un geste délicat, presque amoureux.

Mary Melissa, *gyonshi* de son nouvel état, s'occupa de la permutation avec l'autre malade. Elle trouva un patient admis dans l'aile chirurgicale, pour une opération de la vésicule biliaire. Ce fut un jeu d'enfant. Quasiment personne d'autre qu'elle ne fréquentait la chambre 334 depuis près de trois ans. Le personnel n'y verrait que du feu.

Elle transporta Mr Nichols – auquel elle s'adressait, maintenant en utilisant le terme de « Guide » – sur un fauteuil roulant, et c'est dans cet équipage qu'il quitta l'hôpital.

Elle y demeura cependant quelque temps, suffisamment du moins pour sculpter l'ongle de l'imposteur et le renforcer, – afin qu'il

s'apparente à celui du Guide –, en y appliquant un vernis réalisé selon une recette ancestrale.

Et puis ils disparurent.

Il fallut plusieurs années au Guide pour récupérer toutes ses forces. Plusieurs années pour recréer l'ancien poison. Plusieurs années pour parfaire sa machination. Plusieurs années pour orchestrer la chute de la Maison Sinanju, projet sur le point d'être réalisé...

Et à présent, le Maître de Sinanju était vaincu. On venait de les prévenir que le *gweilo*, son protégé, était en route. Et il serait vaincu à son tour.

Mary Melissa Mercy ignorait qui les avait prévenus. Sans doute un mercenaire américain, à la solde du Sinanju. Mais peu importait, ce complice deviendrait *gyonshi*, lui aussi. Le vent du soir apportait une fragrance de lilas dans son bureau, par la baie vitrée brisée qu'elle avait renoncé à remplacer. Les éviscérations étaient trop fréquentes en ce lieu pour qu'il soit nécessaire d'installer un nouveau panneau.

Elle se pencha au travers de la fenêtre, vers le jardin. L'odeur était plus forte et elle releva son nez pour s'emplir du parfum. Ils étaient tous là. Autour d'elle. Tous les sacrifiés.

Chacun des arbres du merveilleux jardin abritait un squelette auquel adhérerait parfois encore des lambeaux de chair.

Le sol semblait parsemé de taches disséminées un peu partout dans le jardin. Les organes internes enterrés étaient révélés par des zones brunâtres.

C'était l'odeur que Mary Melissa préférait. L'odeur des mangeurs de viande impurs. L'odeur de la mort. Cela lui rappelait sa première visite à l'hôpital.

Elle ne s'était jamais vraiment habituée au goût du sang. En fait, elle n'en consommait que parce qu'il lui avait été assuré que boire du sang était un des fondements de la pratique religieuse *gyonshi* – ce qui était vrai.

Le Guide était assis sur sa chaise roulante. Un plaid afghan était irrémédiablement disposé sur ses genoux.

— Le *gweilo* ne va plus tarder, déclara Mary Melissa.

— Nous nous tiendrons prêts, Missy, répondit le Guide se délectant du parfum des carcasses sanguinolentes qui ornaient les arbres du jardin de 3 G. Le Piège de Shanghai exige une ultime victime. Nous serons vengés à jamais. La Mort Suprême achèvera sa domination sur ce monde épuisé. Et pour nos ennemis éternels, ce sera l'Ultime Néant...

CHAPITRE XXII

En un clin d'œil, sur ce rivage sans nom, car n'appartenant pas à la réalité, la brume noire se figea en une forme humaine.

La silhouette toute de noir vêtue était d'une maigreur malade, avec des traits cadavériques et une pigmentation pâle évoquant celle d'un albinos.

L'index à l'ongle taillé en guillotine s'élança vers la gorge de Chiun et le manqua d'un cheveu. Le Maître de Sinanju esquiva l'attaque et, d'un coup de coude, écrasa la trachée de l'agresseur, de la bouche duquel jaillit un flot de sang.

Les yeux écarquillés de surprise, le *gyonshi* s'effondra. Le brouillard gris s'approcha dans un tourbillon et, se refermant tel un poing nébuleux, disparut.

Chiun virevolta. Deux nouvelles silhouettes émergèrent de la brume, aussi blêmes que la première, les joues creuses, les dents visibles sous leur chair diaphane. Toutes deux levèrent les mains, dans une posture menaçante.

Chiun prit cela comme une invitation et, de ses deux poings, visa les créatures au sternum. Elles hurlèrent de douleur, tandis que des rivières de sang giclaient de leurs poitrines. Elles aussi disparurent dans l'épais brouillard, tels des chiens rôdeurs.

— Nous nous métamorphosons à l'envi, Maître de Sinanju, murmura la voix du premier *gyonshi* à son oreille. Ne nous craignez-vous donc pas ?

— Un Maître de Sinanju ne craint rien, vermine chinoise, répondit Chiun avec dédain.

— Vraiment... ? fit la voix en se dissipant dans le lointain.

Le brouillard continua de décrire des cercles autour de lui. Une voix flotta quelque part dans la vapeur tourbillonnante. Une voix familière, cependant...

Une silhouette solitaire surgit du brouillard. Il arborait un costume noir et une cravate. Son visage était plat et lisse. Ses traits n'étaient pas ceux de Chiun jeune homme. Et bien que son estomac saigne en abondance, l'apparition ne semblait pas s'en soucier.

Chiun n'en croyait pas ses yeux.

— Nuihc ! lâcha-t-il dans un souffle.

Le jeune homme sourit.

— Vous avez l'air en forme, mon oncle.

À présent, le Maître de Sinanju se trouvait face à face avec la plus

grande douleur de son existence...

La première chose que remarqua Remo en roulant sur la route qui desservait les élevages *Poulette*, ce fut le silence quasiment irréel qui régnait.

La seconde chose, ce furent les cadavres.

Eux aussi étaient silencieux.

Le bâtiment était entouré d'une clôture de deux mètres cinquante, qui longeait la route avant de bifurquer en suivant les limites de la propriété. À deux endroits, on avait cisailé le grillage et roulé celui-ci en deux gigantesques spirales. Accrochés par les pieds le long des barres de soutien en métal, il put détailler les employés de *Poulette*, tels des cochons rose pâle pendus dans la vitrine d'un boucher chinois.

Et au milieu, il y avait Henry Poulette en personne, flanqué de son omniprésente basse-cour de secrétaires. Sa touffe de cheveux paille flottait dans la brise venue de la montagne. La seule différence avec le Henry Poulette qu'on voyait dans les publicités, c'était que pour celles-ci ses organes se trouvaient discrètement disposés dans la cavité abdominale prévue à cet effet alors que, là, ils étaient enterrés sous son corps suspendu tête en bas.

Remo constata que tout le personnel avait subi le même sort. Gorges tranchées. Vidés de leur sang. Organes arrachés et ensevelis. Une espèce d'amalgame entre le Credo vampire du Guide et l'ultime vengeance végétarienne.

Remo roula devant les cadavres et gagna les collines où se dressait le château de verre ultramoderne de 3 G.

L'heure était venue d'entamer l'ultime épreuve de force entre le Sinanju et les *gyonshi*.

— Regardez votre œuvre, mon oncle, proclama Nuihc en écartant les mains.

Le sang continuait à se déverser de son estomac, avant de disparaître dans le nuage. Les jambes de Nuihc demeuraient invisibles dans le manteau de brouillard épais d'une quinzaine de centimètres.

Chiun observait un silence pensif.

— Vous m'avez pris par surprise, certes. Mais cela ne vous ressemble pas, mon oncle. D'ordinaire, votre travail s'avère plus soigné.

Le visage de Chiun demeurait impassible. Son expression semblait sculptée dans l'albâtre. Il se remémorait le jour où Nuihc avait voulu prendre le contrôle du village de Sinanju, usurpant le titre de Maître régnant à Chiun. Remo, blessé, s'était lancé dans un combat mortel, pour le compte de son mentor. Car il était interdit au Maître de faire le moindre mal à un villageois.

Remo n'avait pas eu de chance et s'était retrouvé au seuil de la mort. Bravant la tradition, Chiun s'était glissé dans la bataille et avait planté l'ongle de son index gauche dans l'abdomen de son neveu, si rapidement que personne ne s'en était aperçu. Et la gloire de la victoire revint à Remo.

— Vous m'ignorez ? reprit Nuihc. Après toutes ces années, pas même un salut ?

— Tu n'appartiens pas à la réalité, trancha Chiun.

Nuihc laissa échapper un rire sardonique.

— Est-ce votre seule excuse pour cette impolitesse, mais que je vous rassure, je suis aussi réel que vous l'êtes en ce moment. Je suis aussi réel que ces lieux où nous discutons et les démons que vous voyez.

— Que savez-vous de cet endroit ? Chiun sembla brusquement plus intéressé.

— La même chose que vous, mon oncle. En ces lieux, vous n'êtes vous-même ni vivant ni mort. Nous sommes dans la « contrée inconnue » dont parle l'Anglais Shakespeare. Le Néant Ultime. Ici se réalisent vos pires frayeurs.

Nuihc s'inclina en ajoutant :

— Et c'est un honneur d'être l'une de celles-ci, ô grand Maître Chiun. *Vous m'avez assassiné !* lâcha-t-il soudain, son arrogance première cédant le pas à la colère.

— Tu aurais tué mon fils, contra Chiun, monstre d'ingratitude !

— Votre « fils », railla l'autre. Un Blanc ! Pas même un membre de notre communauté villageoise.

— Il en est davantage le membre que toi, fils unique de mon frère qui était la bonté même ! cracha Chiun.

— Et c'est la raison qui vous a poussé à me tuer ? En souillant votre lignée pour rien. Il est condamné à partager votre sort, la servitude des *gyonshi*.

— Remo survivra, rétorqua Chiun, hautain. Il est le tigre blanc mort de la légende. L'avatar de Shiva. Je l'ai vu, de mes yeux vu.

Mais Nuihc avait fait vibrer la corde sensible. La voix de son oncle trahissait l'inquiétude. Ces maudits suceurs de sang chinois avaient décimé la Maison de Sinanju en d'autres temps.

— Si le Maître de Sinanju peut être battu, répliqua Nuihc, sournois, il en va de même de son héritier. Votre propre père fut lui aussi vaincu.

— Ne fais pas allusion à mon père, traître du Sinanju ! s'enflamma Chiun. Mes oreilles saignent à l'évocation de son noble esprit par ta langue de vipère.

Nuihc grimaça un sourire.

— Que vous m'accusiez de trahison, soit. Mais elle est connue de

tous. La vôtre, en revanche, est bien plus insidieuse. Vous avez violé l'un des principes sacrés de la Maison de Sinanju pour me bannir en ces lieux, mon oncle. Votre père endossa la responsabilité du meurtre de l'aîné du village, alors que vous non !

Nuihc recula d'un pas dans le brouillard. Chiun vit que sa blessure à l'estomac avait miraculeusement guéri.

— J'exige l'expiation de mon assassinat !

Chiun secoua sa tête de vieillard.

— Ce n'est point un chien de ton espèce qui me dictera ma conduite, lança-t-il avec violence. Toi qui disposais de tous les avantages et les as gaspillés. Toi qui galvaudas la sagesse de tes ancêtres et la déformas pour en venir à tes abominables fins. Toi qui narguas les traditions que tu devais chérir à l'extrême.

Mais tout en prononçant ces paroles, le doute s'insinua dans l'esprit de Chiun.

Le sourire de Nuihc s'élargit.

— Vous m'en voyez désolé, mon oncle. Mais, comme disent les Français, c'est un *fait accompli* ³.

Il agita la main et la brume sombre parut se former aux pieds de Chiun... cette fois, il ne s'agissait plus de brouillard mais d'un trou à la gueule béante. Et, tandis que Chiun glissait dans cet entonnoir d'une noirceur d'encre, il entendit l'écho du rire moqueur de son neveu Nuihc.

À mesure que le crépuscule approchait, d'étranges ombres coulaient en cascade le long des couloirs de 3 G, projetant des lances ténébreuses sur les murs et dans les recoins. En pénétrant dans le bâtiment, Remo ne savait trop ce qui l'attendait. Il s'en moquait.

Un seul et unique but l'animait. Détruire le Guide. Ce dernier était à l'origine de tout ce qui s'était produit. Il avait manigancé toute cette mise en scène pour assouvir sa vengeance. Il avait appâté le piège et Remo y entraît de son plein gré.

Le soleil couchant alluma une dernière lueur orangée sur la vaste salle d'accueil. Près d'un bureau en forme de fer à cheval, un panneau indiquait : « La visite commence ici. » Au-delà s'étendait un long couloir, distribuant une dizaine de pièces aux portes closes.

Mains sur les hanches, Remo resta immobile et concentra toutes les fibres de son corps sur ce hall qui s'assombrissait. Rien. Aucun mouvement. Aucune respiration. Personne dans les bureaux.

Remo venait de se mettre en mouvement, lorsqu'il perçut le premier bruit qui annonçait l'imminence de l'attaque. Et il sut qu'il avait commis une erreur capitale pour quelqu'un de sa profession. En focalisant son attention sur les portes du couloir, il leur avait permis de lui tomber dessus. Littéralement.

Des plaques de polystyrène se mirent à pleuvoir du plafond, recouvrant le hall d'entrée d'un manteau de neige artificielle. Avec une agilité surprenante, six *gyonshi* bondirent par ces trappes improvisées et fondirent sur lui.

Remo vrilla et esquiva les ongles meurtriers qui le visaient. Il balança un coup de poing dans l'aine du premier assaillant. Il fut récompensé par un craquement du bassin des plus satisfaisants. L'homme hurla sa douleur, s'effondra, cramponné à sa blessure, poignardant par mégarde sa cuisse de son ongle-guillotine.

En retombant, Remo exécuta une culbute arrière, à quelques centimètres de l'anneau étincelant des ongles empoisonnés. Il atterrit à genoux sur le bureau en marbre de la réception. Ramassant un coupe-papier en argent, il bondit au sol comme une plume.

— À qui le tour ? lança-t-il à la masse grouillante.

Les cinq vampires restants s'avancèrent de conserve.

Les bras cinglant l'air, toutes dents dehors, ils se regroupèrent et se ruèrent sur lui.

— Refuse la viande... crièrent-ils en chœur.

— Dites non au sang... rétorqua Remo.

Alors qu'ils n'étaient plus qu'à un mètre de lui, Remo coinça la lame entre ses dents et saisit les deux premiers au poignet, en les tirant vers lui.

Ils voltigèrent par-dessus le bureau et traversèrent dans une explosion de verre le mur extérieur dominant la pelouse de l'entrée. D'une chiquenaude, Remo en balança un troisième dans la foulée. Esquissant un sourire cruel, il vit qu'un des corps s'était empalé sur un éclat de vitre et qu'un filet de fumée orange s'échappait dans l'air frais de la nuit. Les autres se relevaient déjà tant bien que mal, tels des zombies atteints d'ostéoporose.

Le duo encore en piste tentait désespérément d'infecter Remo en agitant leurs ongles empoisonnés dans tous les sens. Il les saisit au poignet et, d'un mouvement rapide, les força à se trancher mutuellement la gorge. Ils dégringolèrent de part et d'autre, exhalant une fumée orange.

Remo cracha le coupe-papier dans sa main, tandis que les deux survivants revenaient clopin-clopant à la charge. Il y avait un homme et une femme. Cette dernière ne semblait pas blessée mais le vampire mâle, la cinquantaine enveloppée, saignait abondamment de la tête. Il vacillait un peu. Remo attribua cela au choc. En supposant que les vampires puissent subir un choc.

L'homme tomba presque dans les bras de Remo.

— Refuse la viande... s'étrangla-t-il. Accepte la Mort Suprême.

— Désolé, mon pote, répondit Remo avec douceur. Sœur Mary Margaret ne comprendrait jamais.

Et avec une agilité éblouissante, il lui trancha la gorge d'une façon nette et sans bavures.

Restait encore la vampiressa *gyonshi*, dans un teeshirt noir des Moody Blues tout déchiré. Remo l'écarta en lui tapant sur la main, comme une gamine teigneuse qu'on réprimande, et il glissa le coupe-papier le long de son cou.

Elle s'écroula dans un cri d'épouvante, tandis que sa gorge dégageait une fumée orange, dans un gargouillis sanguinolent.

« Et de six ! » songea Remo. « Il en reste combien ? »

Le premier qu'il avait éliminé se tordait encore d'agonie. Remo s'accroupit et entailla sa gorge avec son propre ongle mortel. Il se releva, sans un regard pour le panache de fumée orange qui montait en silence, prêt à affronter les autres horreurs concoctées par l'ennemi ancestral du Sinanju.

*

* *

Il était revenu à Sinanju.

La place du village grouillait de monde. Les gens poussaient des cris d'encouragement. Les maisons venaient d'être passées à la chaux. Tous les ongles étincelaient de propreté. Jamais les villageois n'avaient été aussi nets. Même les marécages boueux s'étaient transformés en une plage de sable fin.

Nuihc se tenait face à lui, les bras croisés sur la poitrine. Il portait un costume de combat noir.

— Pourquoi m'as-tu entraîné ici ? s'enquit Chiun, ignorant les villageois dont les cris s'adressaient à Nuihc.

— Ce n'est pas de mon fait, oncle Chiun, mais du vôtre.

Le Maître de Sinanju secoua la tête et respira profondément.

— Je n'y suis pour rien, déclara-t-il.

Son neveu esquissa un sourire démoniaque :

— Vous en êtes le seul responsable. Le poison qui chemine en vous détruit, l'une après l'autre, toutes vos prétentieuses inhibitions, mon oncle. Existe-t-il encore un fantôme que vous n'avez pas encore exorcisé ?

Comme Chiun ne daignait pas répondre, Nuihc poursuivit :

— Peut-être avons-nous découvert la seule et unique chose que craint l'infailible Chiun : son propre passé !

Le Maître de Sinanju planta son regard dans celui de Nuihc, qui flamboyait d'une haine non feinte.

— Le chien ignorant aboie devant sa propre puanteur, entonna-t-il avec dédain.

Nuihc, jadis Maître de Sinanju, se mit en position de combat.

— Défends-toi, vieillard décrépit ! glapit-il.

Chiun tenait bon.

— Je ne me battrai pas contre toi, qui couvris de honte notre famille.

Les yeux de Nuihc devinrent deux fentes de colère.

— Ah, je comprends. Tu attaques ton adversaire uniquement par surprise. Il y a des yeux, ici, pour témoigner de ta déloyauté. Mais le temps a sans doute embrumé ton esprit décati. Tu oublies que je ne partage pas tes scrupules. Si tu ne te défends pas, je te tue comme un chien, dans la rue.

Chiun baissa la tête.

— Eh bien, soit, déclara-t-il tranquillement, avant de tourner les talons avec mépris.

Les yeux de Nuihc devinrent fous :

— J'aurai ma revanche !

Et il se rua sur son oncle, l'index en avant... comme Chiun, des années plus tôt.

Mais ce dernier ne voulait pas réagir. Il ne ferait pas un geste de représailles. Si son destin physique était étroitement lié à celui du monde intérieur de son invention fiévreuse, alors il laisserait sa destinée en choisir l'issue.

Mais il n'eut pas cette chance.

Malgré lui, le Maître de Sinanju sentit son corps se mouvoir. Il virevolta tandis que l'index de Nuihc fendait l'air, son bras décrivant un arc mortel et transperçait la poitrine de son neveu.

À l'instant où le coup aurait dû porter, Nuihc avait disparu, cédant la place à un homme bien plus âgé. Il regardait un jeune garçon. Aucun des deux ne se trouvaient là auparavant. Chiun l'aurait juré.

Il sembla à Chiun qu'il aurait dû reconnaître le plus vieux, mais il n'avait pas le temps de réfléchir. L'individu allait frapper le garçon.

Le garçon ! Quelque chose en lui était familier !

La main du Maître de Sinanju réagit à la vitesse de la foudre et avec la grâce d'un cygne. Il intercepta le coup. Stoppa la main. Sauva le garçon.

L'agresseur s'effondra dans la poussière, se décomposa et devint lui-même poussière. Chiun regarda le garçon.

Le garçon le regarda. Il semblait effrayé. Choqué. Et triste. D'une tristesse infinie.

Un regard si familier qu'il déchirait le cœur de Chiun et lui brisait l'âme.

Chiun savait qui était le garçon. C'était le jeune Chiun. Et lui-même était en quelque sorte devenu son père.

Les villageois se rassemblèrent autour de l'aîné, que Chiun venait d'abattre. Il entendit leurs injures, sentit leur colère et leur frayeur.

Il devenait à la fois père et fils. Incapable d'échapper à sa destinée.
Incapable de fuir son passé.

— Assassin ! criaient-ils.

— Traître !

— Tu as tué ton propre neveu, toi qui vis parmi nous !

— Qui sera le prochain ? Aucun de nous n'est à l'abri !

Et dans la prison de son esprit, Chiun, Maître de Sinanju régnant, s'écroula à genoux et laissa l'angoisse refoulée pendant des décennies se déverser sur la place poussiéreuse de son village natal.

CHAPITRE XXIII

Le vieux Chinois, connu sous le nom de Guide, était assis sur son trône en bois dans la salle de surveillance de 3 G. L'épaisse porte métallique était verrouillée à double tour et, à moins d'une attaque de missiles à bout portant, elle demeurerait infranchissable.

Devant lui s'alignaient les moniteurs vidéo et, même si ses yeux étaient morts, il pouvait assister en direct au drame se jouant dans le complexe, en écoutant le récit de Mary Melissa Mercy.

— Il a surmonté la première vague, ô Guide, commenta-t-elle, une nuance de nervosité dans la voix.

L'autre sourit, révélant deux rangées d'infâmes chicots. Pour fêter l'événement, le Guide arborait une robe écarlate et or sur des jambières et des bottes. La broderie flamboyante d'un phénix aux ailes déployées ornait sa poitrine.

— L'attaque-surprise a échoué, expliqua-t-il, car le *gweilo* n'ignorait rien de notre présence. Mais nous ne sommes pas vaincus. Nous ne le serons jamais. Nous détenons la foi véritable.

Mary Melissa Mercy se pencha sur l'écran. Elle y distingua Remo, glissant furtivement le long d'un corridor qui menait à l'atrium.

— La seconde phase va-t-elle réussir ? s'enquit-elle.

Le sourire écœurant du Guide s'épanouit de plus belle, jusqu'à ce que Mary Melissa puisse apercevoir les trous dans ses molaires noircies.

— J'en ai la certitude, affirma-t-il. Le Sinanju peut être vaincu par le nombre. Comme à Shanghai.

Et sa tête continua à rouler de gauche à droite, comme pour démentir ses propres propos.

Remo se retrouva dans le jardin plongé dans le noir, au cœur du complexe 3 G. On était loin de l'Éden aménagé par ses concepteurs.

Il vit des corps disloqués, pendus par des cordes et du fil de fer, se balançant paresseusement aux branches les plus épaisses des arbres. L'odeur putride de la chair en déliquescence assaillit ses narines. L'air bourdonnait de mouches.

Et là, parmi les cadavres, se dissimulaient les morts-vivants, barbouillés du sang de leurs victimes pour se fondre dans la masse. Mais Remo les avait repérés avant même qu'ils ne fassent le moindre mouvement.

Ils se levèrent, telles des chauves-souris rosâtres et ensommeillées,

déployant leurs ailes décharnées.

À son approche, deux *gyonshi* bondirent des branches d'un chêne mort. L'un d'entre eux sauta sur un banc de pierre, au bord de l'allée. Le second allait le suivre lorsque le premier bascula en arrière, interceptant son compagnon en plein vol. Tous deux allèrent s'écraser contre le tronc de l'arbre, dont les branches mortes dégringolèrent avec un bruit d'os brisés.

Remo fit mine de s'épousseter les mains, tandis qu'une dizaine d'autres vampires s'approchaient, tels des loups affamés.

Leurs visages étaient pâles sous le clair de lune. Leurs ombres s'étiraient et s'entremêlaient, empêchant ainsi de les dénombrer et masquant leurs traits dans un vacillement de lumière argentée. Un cimetière dont les tombes vomissaient leurs occupants aurait sans doute créé une telle image.

Leurs mains se tendaient devant eux, à la manière des zombies, avec une intensité bestiale, à mesure qu'ils s'avançaient. Leurs yeux reflétaient la même malveillance débile, comme Sal Mondello et les autres *gyonshi*.

— Refuse la viande... scandaient-ils.

— Quelqu'un pour un tennis ? interrogea Remo, l'air détaché.

Il reçut un chœur de sifflets en guise de réponse.

— Tout ça parce que je me suis foulé le coude ! grogna-t-il en se préparant à l'attaque.

Il recula dans une roulade, sentant son teeshirt s'humidifier sur l'un des monticules ensanglanté, où les organes étaient enterrés. Il se releva pour soulever le banc, il était froid au toucher, c'était celui où avaient grimpé ses premiers assaillants.

Remo brandit les cent kilos de pierre comme s'il s'agissait d'un décor en carton-pâte. Fermement arc-bouté il se servait de la plaque de pierre comme d'un bouclier contre la meute de morts-vivants.

Une brindille craqua. On remuait derrière lui. Cela rôdait ferme dans le sous-bois !

Un ongle *gyonshi* siffla à son oreille. Remo contre-attaqua d'un coup de banc en arrière, qui broya le crâne de l'agresseur.

Un autre à gauche. Deux de plus. D'un mouvement brusque, il frappa dans la masse et les *gyonshi* s'effondrèrent. Le banc était maculé de lambeaux de chair et de sang.

De nouveaux assaillants surgirent des taillis. Huit. Ils se mêlèrent aux autres avec une sorte de grognement primitif de plaisir.

Remo recula contre un arbre, pour se protéger. Soudain, de derrière le tronc, une main surgit à tâtons dans l'obscurité. Puis une autre. Et une troisième.

Il flanqua des coups de coude en arrière, en prenant soin de ne pas se griffer sur les ongles mortels, tout en parant les coups de la meute

avec le banc en équilibre sur l'autre main. Les vampires invisibles poussèrent des cris d'orfraie, tandis que leurs doigts s'écrasaient contre l'arbre, sous le martèlement intense de Remo.

« Assez joué, maintenant. » Il devait encore trouver le Guide.

Il repoussa le lourd banc dans la foule, puis le laissa tomber sur deux *gyonshi* mâles dont les crânes éclatèrent, faisant gicler leur cervelle.

Remo bondit et saisit une branche du chêne qui dominait l'allée. Sentant qu'elle allait céder, il flanqua ses talons dans les tempes de deux vampires. Il brisa leur cou en s'appuyant sur eux, pour grimper plus haut dans l'arbre.

Remo sentit un léger courant d'air près de sa cheville gauche. L'un des *gyonshi* l'avait atteint, déchirant le bas de son pantalon sur une vingtaine de centimètres. À un poil près, l'ongle mortel lui transperçait la peau.

Les vampires se groupèrent sous l'arbre, attendant sa prochaine réaction. Remo reconnut certains employés parmi eux. Comme ils étaient une trentaine, il ne pouvait guère sauter par-dessus, et risquer de se faire crocheter par un *gyonshi*, au moment où ses pieds toucheraient terre.

Tandis qu'il réfléchissait aux autres possibilités, il se rendit compte qu'il n'était pas seul dans cet arbre.

Il se retourna et ses yeux tombèrent sur le regard vide de feu Gregory Green Gideon, le peu de chair qui adhérerait encore à ses os était quasiment décomposée. Ses orbites grouillaient d'asticots. Ses membres étaient repliés dans le tronc. Sa cage thoracique éclatée miroitait sous la lune, telle une clôture aux piquets brisés.

C'est alors qu'une idée germa dans l'esprit de Remo.

Certains des *gyonshi* avaient enfin compris qu'ils pouvaient grimper derrière lui. L'ex-chef d'équipe des 3 G, le dénommé Stan, cherchait une prise pour ses pieds, lorsque la première côte l'atteignit.

Elle tournoya comme un boomerang et se planta dans la cage thoracique du vampire, embrochant son cœur. Il s'écroula.

— C'est pas vraiment des pieux, mais faudra faire avec, ronchonna Remo, en arrachant une poignée de côtes de Gideon, qu'il projeta à la volée.

Elles transpercèrent visages et cous. Les vampires touchés braillèrent de plus belle et chavirèrent, mais aucun ne battit en retraite. Ils se massèrent autour de l'arbre, tels des loups enragés, pointant leurs ongles mortels, dans l'espoir vain d'infecter Remo du poison qui circulait dans leurs veines et irriguait leurs cerveaux dégénérés.

Remo lança les côtes avec précision et rapidité, jusqu'à ce qu'il soit en rupture de stock. Il restait encore plusieurs vampires au pied de

l'arbre, debout parmi leurs camarades effroyablement défigurés. Remo attaqua les clavicules et les vertèbres pour achever les derniers survivants.

Lorsqu'il n'y eut plus un seul *gyonshi* debout, il glissa de son perchoir et bondit à terre en souplesse.

Il se retrouva parmi la masse des vampires, les corps disloqués, les bouches béantes sous le choc, le sang coulant de leurs blessures et se mêlant à ceux de leurs victimes.

Remo poussa un soupir et tira le coupe-papier de sa poche arrière. Il s'accroupit et entreprit de trancher les gorges en grommelant : « Un assassin ne chôme jamais ! »

— Vous avez peur, ô Guide ? demanda Mary Melissa Mercy, la voix hésitante, en lorgnant son maître qui lui paraissait si nerveux, tout à coup.

— Tout s'est produit comme vous me l'avez décrit ? sursauta-t-il, en désignant vaguement la rangée de moniteurs.

— Exactement, ô Guide, répondit-elle.

Mâchoires contractées, il réfléchit en silence puis, lentement, reprit :

— Mon Credo régna jadis sur le continent asiatique, Missy. Et il y a bien longtemps, dans le sous-continent connu aujourd'hui sous le nom d'Inde, il y eut une prophétie. Un voyant de nos victimes prophétisa, à l'heure de sa mort, que la seconde résurrection des Morts-Vivants se déroulerait dans une contrée encore inconnue. Et là-bas, le dernier *gyonshi* tremblerait au son de la voix d'un Dieu qui ne serait pas Lui, le seul et Unique.

La voix du Guide s'estompa.

— Il n'en existe qu'un, affirma Mary Melissa avec certitude. Le Dieu de notre Credo, qui nous exhorte à punir les profanateurs d'estomacs.

La figure du Guide s'assombrit, à mesure que des idées noires envahissaient son cerveau.

— C'est la seconde fois que je rends visite à la Mort Suprême dans cette contrée et c'est la seconde fois que je dois faire face au *gweilo* du Maître de Sinanju.

Le front de Mary Melissa se plissa.

— Que devons-nous faire, ô Guide ?

— Combattre jusqu'à la mort, Missy. Nous n'avons pas d'autre choix.

Et ses mâchoires se refermèrent dans un bruit sec, ses lèvres se comprimant à l'extrême.

L'unité de fabrication de 3 G était aussi silencieuse qu'une tombe.

La lune qui filtrait par les baies vitrées, baignait la pièce d'une lueur fantomatique.

Remo laissa la porte ouverte derrière lui et s'avança à pas feutrés sur le sol en béton, pour gagner le premier escalier métallique. Il lança un coup d'œil sur la passerelle en X qui reliait les quatre angles du premier étage et ne vit personne.

Il passait devant le tapis roulant arrêté, lorsqu'il entrevit une silhouette féminine se cachant dans son ombre.

Remo la reconnut tout de suite. Elvira McGlone. Il s'éclaircit la voix, en guise de mise en garde.

Elle virevolta pour lui faire face. Même dans l'ombre, ses yeux semblaient désespérés et craintifs, comme ceux d'un lapin aveuglé par les phares d'un véhicule.

— Miss McCrone ? lança-t-il.

Les ongles de la jeune femme, y compris celui de l'index, arboraient toujours la même laque rouge sang. Mais elle n'était pas *gyonshi*. Les index étaient en pointe, pas en guillotine.

— McGlone, corrigea-t-elle, en réajustant sa jupe en lambeaux.

Elle feignait la nonchalance, alors que tout son corps dénonçait sa frayeur.

— Navré, dit Remo en s'avançant d'un pas.

— N'approchez pas davantage ou je vous fais sauter la cervelle ! menaça-t-elle soudain, en brandissant un revolver.

— Y'a pas de balles dedans, fit Remo en désignant l'arme d'un hochement de tête.

Il jeta un coup d'œil à la ronde, au cas où d'autres vampires seraient prêts à bondir sur lui.

— Ne m'obligez pas à tirer, répliqua Elvira, qui tenait l'arme d'une main tremblante.

— Et vous ne me prenez pas pour un imbécile, rétorqua Remo en lui arrachant le revolver.

Il dégagea le barillet et le secoua comme une salière. Rien n'en sortit.

— Vous voyez ? C'est vide.

Et il se débarrassa de l'objet.

Elvira commença à reculer, marchant comme une poupée mécanique dont on aurait inversé les circuits. Elle sortit deux Waterman de sa veste et les croisa devant elle, en guise de protection.

— N'avancez pas ! hurla-t-elle, hystérique, en approchant du tapis roulant.

Dans sa hâte, elle trébucha sur une poubelle en plastique et atterrit sur sa partie la plus intéressante de son anatomie. L'un des stylos roula à terre.

— Du calme, fit Remo. Je ne suis pas des leurs.

— Je m'en fiche ! Allez-vous-en ! lança-t-elle en tentant de se relever.

Remo l'attrapa par le cou et la remit debout, tout en lui massant la nuque pour la détendre.

La crainte sembla s'évanouir de son regard.

— Ils me traquent depuis des jours entiers, avoua-t-elle en reprenant son souffle. Je n'ose plus croire que ce soit.

— Vérifiez mes ongles, dit Remo en les lui montrant.

Elle les examina avec soin, encore haletante.

— O.K., hésita-t-elle. Peut-être que vous êtes normal.

— Sinon, vous seriez l'une des leurs, maintenant, remarqua Remo.

— O.K., O.K. C'est bon. Mais qu'est-ce qui se passe dans cette boîte, nom d'un chien ? prononça-t-elle dans un murmure rauque, tout en scrutant l'obscurité, au-delà du tapis roulant.

— Allez-vous me croire si je vous dis qu'on est entourés de vampires ?

Elle secoua la tête.

— Il y a une semaine à peine, je vous aurais pris pour un maboul, comme tous ceux qui traînent par ici. Mais maintenant...

Elle parut se ressaisir.

— C'est cette Mercy qui est au cœur de tout, enchaîna-t-elle. Je suis tombée par hasard sur une de leurs orgies de sang, où ils dépeçaient des visiteurs. La Mercy m'a vue et j'ai tenté de m'enfuir, mais ils bloquent toutes les issues. Je me suis cachée, en changeant tout le temps d'endroit.

— Ils ne sont pas très futés, remarqua-t-il.

— Mais ils sont dangereux, grimaça Elvira, et vous avez jeté ma seule protection.

— Il était vide, dit Remo en gagnant l'escalier.

— C'est parce que j'ai utilisé six balles dès le premier jour, expliqua-t-elle.

Comme il lui lançait un regard, elle haussa les épaules et ajouta, en le suivant avec précaution :

— J'ai travaillé cinq ans dans une agence de pub new-yorkaise. Mes capacités de survie sont aussi bonnes que celles d'un Ranger's de l'armée US.

Remo n'avait pas gravi quatre marches qu'il repéra une petite silhouette cachée derrière l'une des rampes métalliques verticales. C'était le chat tigré et décharné qu'il avait vu lors de sa visite avec Mary Melissa Mercy.

L'animal fit le gros dos, sa maigre fourrure se hérissant comme un porc-épic.

Remo tendit la main vers lui.

— Tu as essayé de me prévenir de sa présence, hein, petit tigre ?

dit-il doucement.

Mais quelque chose clochait dans les yeux de ce chat où miroitait la lune. C'était le même regard de mort que celui des assaillants *gyonshi*.

Le chat émit un sifflement et cracha sur Remo, sortant des griffes empoisonnées.

Remo laissa bondir l'animal, l'esquiva d'un fléchissement de buste, et le matou atterrit sur un coffret de fusibles resté ouvert. Au contact du chat, des étincelles jaillirent et une lueur bleue surgit au-dessus des quatre énormes chaudrons en inox du rez-de-chaussée.

La bête retomba finalement sur ses quatre pattes et s'éloigna en boitillant dans le noir.

Remo sentit une odeur de brûlé. Mais il y avait autre chose. La fumée orange. Très faible. Elle se dégagea des minuscules narines du chat, monta en un mince filet, puis se dissipa dans un rayon de lune.

Remo hocha la tête et grimpa l'escalier quatre à quatre, Elvira dans son sillage.

Ils se retrouvèrent seuls au premier, dominant la salle de production. La passerelle s'étendait devant et derrière eux dans la pénombre.

— Et le vieux Chinois, reprit Remo, en se tournant vers la jeune femme, vous l'avez vu ?

— Oui, répondit-elle. Il passe la plupart de son temps avec cette sorcière de Mercy. Je pense qu'ils se trouvent dans la salle de surveillance. La porte métallique, tout au bout de la passerelle, précisa-t-elle en pointant un ongle rouge sang.

— Merci. Maintenant, retournez à l'endroit où vous étiez, jusqu'à ce que j'arrive.

Remo allait s'en aller, lorsque Elvira prononça d'une voix rauque :

— Il y a encore une petite chose...

— Laquelle ? hésita Remo, l'air distrait.

— Celle-ci !

D'une chiquenaude, elle fit tomber l'ongle factice de son index, révélant un attribut *gyonshi* biseauté. En un éclair, sa main lacéra le teeshirt de Remo en diagonale, de l'épaule à l'estomac.

Les yeux exorbités, Remo bondit en arrière, son mouvement rapidement bloqué par la rambarde. Il baissa la tête. Pas de sang. Elle n'avait pas entaillé la peau. Elvira revint à l'attaque, l'ongle en avant. Remo recula encore, prêt à lui saisir le poignet. Mais la passerelle grinça et céda.

Trop tard, il remarqua les deux fentes brillantes faites à la scie à métaux, de part et d'autre de la rambarde. Il passa par-dessus bord et plongea dans un gigantesque chaudron noir.

Un détail macabre lui revint soudain à l'esprit.

Les *gyonshi* ne faisaient-ils pas également bouillir le sang de leurs victimes, avant de s'en abreuver ?

CHAPITRE XXIV

Au sanatorium de Folcroft, le docteur Lance Drew était en train de perdre un malade.

— Il ne répond plus !

La voix de l'infirmière trahissait la tension nerveuse et la déception. Le moniteur cardiaque qui, jusqu'ici bipait comme une console Nintendo, s'était soudain tu.

— La pression sanguine dégringole. Le cœur est arrêté !

Le médecin s'empara des électrodes du stimulateur portable, placé près du lit.

— Écartez-vous ! ordonna-t-il.

Des gouttes de transpiration se formèrent sur son front. Comme un seul homme, l'équipe médicale s'éloigna du lit. Le docteur Drew plaça les électrodes sur la poitrine pâle et frêle du patient, puis lui envoya une décharge électrique dans le thorax. Il contrôla le moniteur. Ligne plate.

— Rien, dit le second praticien.

Le docteur Drew serra les mâchoires, l'air déterminé.

— Écartez-vous ! lâcha-t-il de nouveau.

Et il procéda à un nouvel électrochoc. Le moniteur répondit par un faible couinement. Puis un autre. S'ensuivit une succession de bips sonores.

— Le pouls remonte ! s'exclama l'infirmière. Le rythme cardiaque s'accélère !

Le corps allongé sur le lit se cabra, comme sous la douleur, et une légère fumée orangée se dégagea de sa bouche et de son nez.

— Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ! fit l'infirmière, incrédule.

Le docteur Drew, cramponné à ses électrodes, regardait fixement le voile ambré s'élever au plafond, avant de disparaître dans la lumière des néons. Il secoua la tête avec effroi.

Le second médecin leva sa tête du moniteur, qui produisait un bip régulier, à présent.

— Le rythme cardiaque est redevenu normal, souffla-t-il.

Il lança un regard aux autres, un soulagement intense se lisant sur son visage jeune.

— Il s'en est sorti, ajouta-t-il.

Toute l'équipe poussa un long soupir... réalisant pour la première fois qu'ils avaient retenu leur respiration.

Puis tous s'affairèrent de nouveau autour du malade, oubliant,

pour l'instant, l'étrange phénomène auquel ils venaient d'assister.

Sur le lit, le docteur Harold W. Smith se détendit, paraissant plus paisible qu'il ne l'avait jamais été depuis des années.

CHAPITRE XXV

Remo détendit ses muscles, ramena ses jambes près du corps et tomba en souplesse dans le chaudron géant.

Les ténèbres étaient complètes mais au moins c'était vide. Pas de sang. Pas d'os ou de débris humains. Juste de l'acier bien lisse et luisant.

Trop lisse et trop luisant pour l'escalader. Remo se prépara à remonter la paroi en courant. Avec la vitesse, il pourrait passer par-dessus bord et s'élancer sur la passerelle.

C'est alors que la salle de production se mit en marche. Les lumières jaillirent et les machines s'ébranlèrent. Le sol de l'énorme marmite commença à tourner sur lui-même. Remo aperçut alors un trio de trous étroits en son centre, et des lames aiguisées comme des rasoirs surgissaient de ces cavités !

Nul doute qu'elles servaient à hacher quelque chose, sans doute un ingrédient entrant dans la composition d'un aliment 3 G. Mais Remo n'avait nullement l'intention de finir en barre vitaminée quelles que soient ses convictions diététiques !

Il fit un bond pour échapper à cette trappe mortelle. Au même moment, une multitude de noix à la coquille coriace se déversèrent d'un conteneur placé au-dessus du chaudron.

La cascade dense et croustillante entraînait inexorablement Remo vers le centre, où les lames vrombissaient de plus belle.

Il glissa, eut quelque peine à se relever dans une mer ondulante de noix qui l'engloutissait jusqu'à la poitrine. Il perçut distinctement les vibrations des coquilles écrasées sous ses pieds.

Le ronronnement des servomoteurs parvenait de quelque part au-dessus. Remo tenta de se stabiliser, mais ses jambes se dérobaient lentement vers l'intérieur, telle de l'eau s'écoulant dans un égout.

Soudain, le ronronnement cessa.

Remo n'eut même pas le temps de sauter qu'une seconde vague de noix déferlait sur lui. Et il glissa inexorablement vers le broyeur central, levant la main comme un homme en train de se noyer, dans un marécage de coquilles concassées.

Elvira McGlone lâcha les manettes, se tourna vers le premier moniteur vidéo et brandit le pouce, tourné vers le haut. Ses yeux étaient morts.

Mary Melissa Mercy esquissa un sourire pincé.

— Le *gweilo* n'est plus, ô Guide, annonça-t-elle.

— Vous voyez son corps, Missy ? répondit le vieux Chinois, une nuance d'avidité dans sa voix grinçante.

Son acolyte se pencha davantage sur l'écran de contrôle.

— Il a disparu sous la surface, Maître. Mais personne ne pourrait survivre aux lames concasseuses de cette machine. Pas même l'un de ces impurs mangeurs de canard du Sinanju.

Le Guide s'adossa mollement à son fauteuil, épuisé par tous ces efforts.

— Mon âme se réjouit, déclara-t-il en hochant la tête. Si une carcasse devait remonter à la surface, préparez-la selon la manière prescrite par nos ancêtres.

— Entendu, ô Guide.

Et Mary Melissa Mercy quitta la pièce. Il entendit le bruit de la lourde porte métallique se refermant derrière elle.

Le Guide était satisfait. Son Credo avait survécu à son plus grand défi. Il pouvait à présent accomplir sa destinée. La Mort Suprême se réaliserait sans la moindre entrave.

Les bruits en provenance de la salle de production continuaient à grésiller, transmis par le petit micro. Le Guide les écoutait d'une oreille distraite, lorsqu'un nouveau son lui parvint. Différent du reste. Une sorte de plainte, comme celle d'une machine dont on contrarie le mouvement. Et qui fut suivi par un grondement.

Le Guide n'avait pas entendu les trois bruits secs consécutifs, des lames sautant de leur logement à la base du gros chaudron. Pas plus qu'il ne perçut les grincements lorsqu'elles furent réinsérées dans le mécanisme, et en stoppèrent la rotation.

Le déchirement qu'il capta fut celui de l'énorme marmite en inox où l'on avait déversé les noix. Deux empreintes de mains apparurent sur la paroi externe, elles glissaient vers le bas, comme si l'acier n'était que du caoutchouc. Les sillons des dix doigts écorchaient la structure étincelante. À mi-parcours, les mains se séparèrent, déchirant le chaudron de haut en bas, aussi facilement que s'il s'agissait de papier mâché, dans un grincement strident.

Le grondement qui accompagnait la destruction du chaudron était tout simplement le bruit des noix déferlant en torrent sur le sol de l'unité de fabrication.

Après que la dernière coque cessa de rouler par terre et que tous les bruits se furent tus, le Guide demeura perplexe.

Il ne pouvait voir Remo sortir par l'ouverture, les yeux morts et menaçants. Il ne le vit pas utiliser une noix comme projectile pour atteindre Elvira McGlone, qui s'effondra, inconsciente.

Il comprit seulement que la terreur froide qu'il croyait à jamais dissipée s'emparait à nouveau de lui.

Une voix d'outre-tombe se mit à vibrer, couvrant les parasites du

micro, plus forte que les machines les plus assourdissantes.

Et la voix entonna :

« *Je suis Shiva, l'implacable, Shiva le Destructeur, celui qui anéantit les mondes. Le tigre mort de la nuit rendu à la vie par le Maître de Sinanju. Quel est ce chien galeux qui ose me défier ?* »

Sentant son sang se glacer dans les veines, le Guide de tous les *gyonshi* fut saisi de tremblements incontrôlables.

Remo Williams bondit sur la passerelle où gisait Elvira McGlone. Il s'en occuperait plus tard. Il passa devant elle et aperçut une silhouette dans l'ombre, tout au bout du passage. Mary Melissa Mercy. Son dernier obstacle.

— Tu ne sais jamais quand tu dois t'en aller, n'est-ce pas, mangeur de canard ? ironisa-t-elle, ses yeux verts flamboyants.

— Et c'est une cannibale qui me fait la morale, rétorqua Remo.

— Nous nous contentons de boire le sang. Nous possédons des pouvoirs qu'aucun mangeur de viande ne peut comprendre.

Remo ne sourcilla pas.

— Ton vieil ami comprend cela, à présent, reprit-elle dans l'espoir de le faire réagir.

Comme il ne bronchait pas, elle enchaîna :

— Le Guide et moi ne faisons qu'un. Les autres que tu as vaincus n'étaient que de simples représentants de notre Credo. Le vieux Coréen sait tout cela.

Elle s'avança, toujours dans l'ombre.

— Si le Maître de Sinanju peut être vaincu, pourquoi pas son élève ?

Remo continua à s'approcher en silence sur la passerelle.

Mary Melissa Mercy avait chassé la moindre hésitation. Son adrénaline poursuivait son inexorable et folle ascension. Son rythme cardiaque avait doublé sous l'effet du sang *gyonshi*.

— Mon Guide me dit que ton Sinanju détient une grande puissance, prononça-t-elle. Mais j'ai appris à maîtriser des forces secrètes encore plus convaincantes.

Et elle écarta les bras, telle l'animatrice d'un jeu télévisé :

— Regarde !

Une brume sombre apparut et s'enroula autour du corps de Mary Melissa Mercy. En un instant, une sorte de manteau l'enveloppa. Remo, dont les yeux parvenaient d'habitude à percer le brouillard ou la fumée, ne pouvait discerner aucune silhouette sous cette noirceur d'encre.

C'était donc cela, l'infâme brume *gyonshi* contre laquelle Chiun l'avait mis en garde. Remo joua son dernier atout. Il n'allait pas inviter Mary Melissa Mercy. Il espérait seulement qu'elle respecterait la tradition de façon pointilleuse.

Il tâta la rambarde avec précaution, notant qu'à cet endroit aussi on l'avait sciée. Il y avait sans doute d'autres pièges ici ou là.

La brume s'étendit insidieusement le long de la passerelle, jusqu'à parvenir à quelques centimètres de Remo. Bizarrement, il entendait le bruit des pas sur le passage métallique. Pas très *gyonshique*, tout ça...

Un ongle biseauté jaillit de la brume dense et noire. Remo se recula. Juste à temps. La main siffla en passant sous son nez et disparut dans le brouillard.

« Si un vampire se change en brume », se demanda Remo, « est-ce qu'il peut faire du bruit en marchant ? et dans ce dernier cas est-il vraiment immatériel ? Il décida d'en avoir le cœur net.

La main cingla l'air de nouveau. Remo referma ses doigts autour du poignet délicat et tira. Mary Melissa Mercy réapparut plus facilement qu'elle ne s'était volatilisée. Et moins délicatement. Elle voltigea et atterrit sur les fesses, au milieu de la passerelle.

La brume noire continuait à s'élever en volutes, en sifflant derrière Remo. Une brèche dans le nuage révéla une grille métallique, en bas du mur, d'où s'échappait le prétendu brouillard.

— C'est bien ce que je pensais, dit Remo en hochant la tête.

Confiant et affichant un large sourire cruel, il s'avança vers Mary Melissa Mercy.

Elle se releva tant bien que mal et brandit son doigt *gyonshi* à la manière d'un stylet.

— N'avance plus ! menaçait-elle en zébrant l'air qui les séparait.

— Vous devriez essayer l'ail, fit Remo, sarcastique. À moins que je confonde avec les loups-garous.

Il l'attrapa fermement par le poignet, prenant soin de garder l'ongle mortel à distance et força la jeune femme à se plier sur sa hanche. Alors qu'il la transportait ainsi jusqu'à la salle de production, elle tenta à plusieurs reprises de lui mordre le bras et de le griffer avec sa main libre, mais il ignora des gestes aussi futiles.

Remo dénicha un coffret électrique ouvert. Il y hissa Mary Melissa, en prenant la précaution de plaquer sa main droite de côté. Elle se débattait et hurlait comme une folle, mais Remo possédait une poigne de fer.

De son autre main, il dévissa les fusibles.

Lentement, Remo pencha le visage de Mary Melissa vers les contacts.

— Faites-leur un bisou de ma part, gronda-t-il et il la poussa d'un geste vif, avant de la lâcher.

Une gerbe d'étincelles bleues se mit à crépiter. Le son et lumière ne durèrent guère longtemps. Mary Melissa Mercy, secouée de spasmes, fut éjectée de la boîte à fusibles et retomba lourdement à terre.

Remo l'observa avec intérêt, tandis qu'elle se relevait tant bien que

mal. Lorsqu'il vit son visage éberlué, il faillit lâcher un cri de triomphe. Sa tignasse rousse fumait aux pointes et le brouillard orangé se dégageait de sa bouche et de son nez.

— Non ! beugla-t-elle en essayant de récupérer la fumée. Noooooon !

Comme une caricature d'ex-fumeuse hystérique, elle courait après le nuage qui s'élevait, tentant frénétiquement de l'absorber de nouveau dans ses poumons.

— Vous savez ce qu'on dit sur la fumée de seconde main, prévint Remo. C'est mortel.

Mais Mary Melissa ignore ses railleries. Alors que la brume orange s'était dissipée, elle se tenait encore sur les pointes, gobant l'air comme une danseuse débile. Rien ne se produisit. Elle retomba sur la plante des pieds, ses yeux fouillant sauvagement la salle comme une droguée en manque.

Elle regarda sa main et une idée sembla lui venir.

Mary Melissa Mercy se mit à poignarder sa propre gorge avec son ongle *gyonshi*, tentant de se réinfecter. Elle ne réussit qu'à trancher son artère carotide. Le sang jaillit sur le béton froid. Médusée, elle tomba à genoux, implorant des yeux Remo, qui la contemplait sans la moindre compassion.

— Le Guide... articula-t-elle péniblement. Le Guide... peut me sauver.

Remo secoua la tête.

— Pas à l'endroit où il va, répondit-il, solennel.

Les machines avaient cessé leur vacarme.

Le Guide n'y prêta aucune attention. Son esprit se focalisait sur une seule et unique chose : la Mort Suprême. La contagion qui supprimerait tous les profanateurs d'estomac et rendrait la pureté à la face de l'humanité.

Il n'entendit pas Mary Melissa Mercy pousser un dernier cri, lorsque Remo lui porta l'estocade. Pas plus qu'il ne vit ce dernier s'avancer sur la passerelle.

Mais lorsque l'épaisse porte métallique explosa, il comprit enfin que le *gweilo* l'avait découvert.

Son visage se tourna brusquement en direction du bruit, ses yeux aveugles s'agitèrent comme des boules de flipper.

— Sinanju... murmura-t-il dans le vague, tandis que s'affaissaient ses épaules.

— Nous avons un travail à terminer, prononça la voix du *gweilo*.

— Moi aussi, j'avais une mission, grinça-t-il. Tu m'as empêché de remplir mon devoir sacré.

— C'est ça, le business, mon cœur ! fit Remo.

Les yeux blancs du Guide jaillirent de leurs orbites lorsqu'il se rappela soudain :

— Nous possédons l'âme de ton Maître ! triompha-t-il dans un sourire sardonique. Il se tord dans d'affreuses convulsions, au cœur de l'Ultime Néant. Et tu l'as perdu à jamais !

— Jamais n'est qu'un murmure dans le Grand Vide du Sinanju, rétorqua Remo.

— Tu ne comprends donc rien ! cracha le Guide.

— Faux, répliqua froidement Remo. Je comprends parfaitement. Je ne peux défaire le passé. Mais je peux éviter de nouvelles erreurs. Et vous en représentez une énorme.

La voix du Guide évoqua soudain le sifflement d'un serpent hargneux.

— Mon Credo remonte à la nuit des temps ! Nous sommes plus anciens que ta misérable Maison de Sinanju !

Remo haussa les épaules.

— Un jour ou l'autre, il faut savoir tirer sa révérence...

Il s'approcha du Guide.

Et dans les ténèbres éternelles de son existence, le Guide vit ce qu'il n'avait plus vu depuis des générations.

La couleur.

Et c'était la couleur du sang.

Étrangement, elle affluait dans ses yeux.

Puis elle disparut.

Et lui aussi.

CHAPITRE XXVI

Chiun gravit seul les collines, à l'est de Sinanju.

Les chênes verts pointaient vers les cieux, certains étaient si hauts qu'ils semblaient atteindre les nuages. Les rayons d'un soleil ambré lacéraient le ciel, telles des épées étincelantes. L'air était froid et pur.

Il foulait la terre brune, entre les masses verdoyantes.

Quelqu'un l'attendait au sommet, à l'endroit où les sentiers divergeaient.

Le grand homme arborait une chemise blanche à taille étroite et aux manches amples, un large pantalon flottant resserré aux chevilles, des jambières blanches et des sandales noires.

Ses cheveux étaient d'ébène et courts, son visage fier. Ses yeux avaient la forme des amandes et la couleur de l'acier.

L'homme sourit chaleureusement à l'approche de Chiun.

— Bonjour, Père, déclara ce dernier.

— Mon fils, prononça l'homme grand et beau.

Il considéra Chiun de haut en bas, hochant la tête en signe d'approbation.

— Tu as grandi, commenta-t-il.

Lui-même n'avait pas pris une ride depuis le dernier jour où Chiun l'avait vu.

— Cela fait tant d'années, Père.

— Oui, oui... Je suppose.

Une note de tristesse troublait la voix grave.

Un silence embarrassant s'établit entre eux deux... ensemble pour la première fois, en qualité d'hommes.

— Pourquoi es-tu ici, Chiun le Jeune ? finit par demander le père.

— Je ne suis plus jeune, Père, expliqua Chiun. J'ai cessé de l'être le jour où vous avez gravi cette colline. J'étais à mille lieues de connaître le poids de mon fardeau.

— Et ton élève ?

— Hélas, le fils de mon frère s'est retourné contre notre village. Je dus le châtier sévèrement.

— Notre disgrâce est la même, déclara Chiun l'Ancien en hochant la tête. À mes yeux, tu demeureras toujours le jeune Chiun, mon fils ajouta-t-il en souriant.

La barbe clairsemée du fils se mit à trembler.

— Vous savez le crime que j'ai commis, Père ?

— Pas un crime. Une nécessité. Ce garçon était un renégat.

Personne d'autre que toi ne pouvait se charger de cette tâche. Ton fils dans le Sinanju fut sauvé. La lignée se poursuit.

Il fit une pause, puis reprit :

— Comment va-t-il, au fait ?

— Remo ? Je ne sais pas, Père.

Les yeux du père s'embruèrent :

— Mon petit-fils dans le Sinanju, prononça-t-il, mélancolique.

— Remo est un garçon subtil, Père, reconnut Chiun. Obstiné, parfois, mais il respecte notre histoire. Son histoire.

— Tout comme nous l'avons respectée nous-mêmes ? fit Chiun l'Ancien en riant. Nous ne pouvons nous renier, toi et moi.

— Vous n'avez agi que par devoir, Père, confia Chiun à celui qui, de façon inexplicable, se trouvait être plus jeune que lui, à présent.

— Et tu fis de même, Fils. Pourquoi te tourmenter ?

— Mon acte couvrit mes ancêtres de honte, déclara Chiun en inclinant la tête.

Chiun l'Ancien écarta les bras avec générosité.

— Je n'ai pas honte. Ne suis-je pas celui que tu chéris le plus d'entre tous tes ancêtres ?

— Vous ne comprenez pas, insista Chiun, le visage sillonné de rides, toujours baissé.

Chiun l'Ancien tendit la main pour lui relever le menton, jusqu'à ce que leurs yeux se croisent.

— Sache ceci, mon fils. Je comprends mieux que quiconque. Tu penses avoir accompli l'acte le plus répréhensible qui soit. Mais tout ceci réside dans ta tête, dit-il en plaçant les doigts sur le front de Chiun le Jeune. Ton cœur, lui, n'ignore pas que ton acte était juste et raisonnable. Tout comme le mien. Tu ne trouveras jamais la paix ni ne quitteras cet endroit, tant que tu n'auras pas compris que la plus grande bataille qu'un homme puisse gagner, c'est contre un seul adversaire, le pire. Lui-même !

Le vieux Chiun le Jeune resta silencieux, réfléchissant aux paroles de son père.

— Comment se fait-il que tu sois venu ici ? finit par demander le vieillard-qui-était-jeune.

— Je protégeais mon garçon, Père. Mon fils est puissant dans son corps mais pas encore suffisamment dans son esprit. S'il avait été proscrit en ces lieux, il aurait acheté une maison, épousé un ange et éduqué de solides garçons bien charpentés, aux yeux de la forme convenable. Il aspire encore à la paix et à des choses qu'il ne peut avoir. Il accepte ce qu'il ne devrait pas accepter et n'accepte pas ce qu'il devrait.

Les paroles de Chiun s'adressaient davantage à lui-même qu'à quiconque.

— Comme toi, mon fils.

— Peut-être, hésita-t-il.

Le beau jeune vieillard croisa les mains derrière son dos.

— Nous nous sacrifions pour nos enfants, affirma-t-il simplement. C'est notre tâche la plus ardue. Et la plus noble. Heureux sont les élus du temple de la paternité.

Les yeux noisette de Chiun miroitèrent sous une constellation d'étoiles.

— Vous me manquez, Père.

Chiun l'Ancien sourit.

— Oui, mon fils. Je le sais. Ton dévouement m'a soutenu dans mes derniers jours sur ces montagnes. Lorsque je regardais le ciel, c'est toi que je voyais. L'éternité du néant était remplie de ta présence.

Il secoua la tête.

— Pour moi, il n'y eut ni vide, ni souffrance. J'ai survécu en toi. Et en ta promesse.

Chiun planta son regard dans les yeux de celui qui lui avait enseigné tant de choses en si peu de temps.

— Je t'aimais, Père, murmura-t-il. J'ai chassé la miséricorde, la pitié, le remords, mais je connais l'amour. Ce fut ton plus grand cadeau. Merci, Père. Merci.

Le beau visage de Chiun l'Ancien se tourna vers son fils et son sourire illumina les cieux. Puis il se fondit en eux, ses traits devinrent le ciel et les étoiles.

Chiun contempla la nuit, qui ourlait à présent les montagnes, et sentit toute l'éternité qui l'entourait. Mais elle n'était plus glaciale et lointaine.

Enfin, il comprenait.

Grâce au poison *gyonshi*, le Guide avait ouvert une brèche dans les replis de la conscience de Chiun. Personne ne pouvait réchapper à une telle expérience. Les corps n'étaient que les véhicules du poison qui se déchaînait en eux, transformant les victimes en automates qui attaquaient sans conscience ni scrupules. Leur esprit survivait dans l'enfer ou le paradis de leur propre imagination.

Y demeurer était tentant. Ici, tout était possible.

Chiun soupira et tourna le dos à l'éternité. Sa tâche n'était pas tout à fait accomplie, il fallait encore développer le pouvoir de l'esprit de Remo.

— *Porc du Sinanju !*

Chiun fit volte-face en entendant cette insulte en coréen.

— Qui ose m'appeler ainsi ? s'écria-t-il.

L'obscurité était totale, les montagnes avaient disparu comme absorbées dans un océan de boue.

— *C'est moi ! Prépare-toi !*

La voix s'approchait. Chiun virevolta dans une autre direction.

— Montre-toi ! lança-t-il, en s'attendant à revoir surgir Nuihc.

Mais la silhouette qui apparut était fripée, petite et vêtue d'une robe de mandarin. Une couronne de cheveux bleu acier entourait son crâne chauve, tel un halo de métal, et sa peau évoquait la couleur d'une grappe de raisin noir.

Le Guide. Ses yeux blanc perle semblaient un brasier sous la glace.

— Nous nous retrouvons, Coréen, grinça-t-il.

À la noirceur du ciel répondait une flaque d'ombre sur le sol. Quelque chose attirait Chiun vers l'orifice.

— Va-t'en, apparition ! ordonna-t-il. Je quitte cet endroit. N'essaye pas de m'en empêcher.

Le Guide se borna à ricaner.

— Tu ne le quitteras jamais.

Chiun accueillit les ricanements par un sourire confiant.

— Je vais m'en aller, à présent que tu es là pour prendre ma place.

Le Guide se rua sur lui. Chiun se mit en position de combat. Ils entrèrent en collision, déchaînant conjointement leurs fureurs.

La lutte était extraordinaire, impensable, titanesque. Les cieux vibrèrent sous les coups gigantesques. Cinq mille ans d'histoire se livraient bataille en une danse macabre, où chaque muscle, chaque nerf apportait sa contribution.

Les doigts, paumes, poignets, bras, coudes, épaules, cous, mentons, têtes, torses, tailles, hanches, cuisses, genoux, chevilles, pieds et orteils s'entremêlaient, frappant et esquivant les coups... tels deux jets d'eau se fondant en un fantastique jaillissement.

Les corps vrillaient, s'entrechoquaient, tournoyaient au rythme d'enfer des coups impuissants.

Personne ne gagnait, personne ne perdait. Leurs deux puissances s'annulaient, se heurtant dans une parfaite harmonie. Les coups étaient de plus en plus rapides, comme si quelque chose devenait confus dans leur esprit. Le bruit des coups ne s'interrompait que lorsque leurs deux corps étaient en contact. Leur combat résonnait comme un étrange chant de violence.

— Vivez ! bourdonna une voix dans la tête de Chiun.

Mais il n'y prêta pas attention et la bataille redoubla de fureur.

— Vivez ! ordonna de nouveau la voix, qui semblait familière. On m'a empoisonné, il y a des années. J'étais au seuil de la mort. Vous pensiez que je ne vous entendais pas, mais c'était faux. Vivez ! insista la voix, maintenant bien familière. C'est tout ce que vous m'avez dit, et je vous le répète. Vous ne pouvez pas mourir si vous ne le voulez pas, et je ne le permettrai pas. J'ai besoin de vous.

Chiun n'avait pas d'autre choix que d'ignorer la voix. La lutte était intense. Il ne pouvait s'arrêter, encore moins être vaincu.

Ils se seraient battus à jamais si Remo n'était pas apparu, arborant le traditionnel costume noir de combat des disciples du Sinanju.

— Remo ! s'écria Chiun. Mon fils ! Non ! Éloigne-toi !

— Tue-le, *gweilo* ! beugla le Guide. Tu es l'héritier du Sinanju ! Agis de la façon dont ta destinée l'exige !

Remo sourit, le visage implacable. Il leva la main, prêt à trancher en deux l'un des combattants.

L'espace d'un horrible instant, le Maître de Sinanju crut que ses pires cauchemars allaient se réaliser. Que Remo convoitait réellement son trône, son trésor, ses honneurs. Jusqu'ici, il ne le pensait pas.

C'est alors que Remo fondit sur le Guide foudroyé par la peur, le réduisant à néant, avant de disparaître dans la flaque de noirceur qui s'écoulait des cieux sans discontinuer.

L'espace d'un instant, Chiun demeura seul dans l'éternité, le souffle court, la poitrine brûlante.

— Je ne vais pas attendre toute la journée, Petit Père, chuchota la voix de Remo à son oreille.

Une douce chaleur envahit le Maître de Sinanju depuis le creux de l'estomac, irradiant son torse, cherchant son cœur. Le siège de l'esprit de l'Oriental rejoignait les forces de l'amour de l'Occidental.

Chiun redevint un jeune homme... debout à l'orée de son village, les cris de joie retentissant derrière lui et son père, qu'il voyait de dos, disparaissant dans les montagnes.

Mais il n'éprouvait plus le même isolement. Le même sentiment de perte.

Le Maître de Sinanju porta son regard vers les cieux, joignit les pieds et, d'un bond, disparut dans la noirceur d'encre.

CHAPITRE XXVII

Les yeux si vieux, si vieux de Chiun s'ouvrirent en papillonnant.

Remo se tenait près du lit. Il reposa les électrodes du stimulateur cardiaque sur leur support.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il, la voix soucieuse mais le visage rayonnant de joie.

Chiun entrevit l'image fantomatique de la brume orange *gyonshi* s'évaporer au plafond.

— Le mauvais air n'est plus là ? déclara-t-il, songeur.

Smith était allongé dans l'autre lit de la chambre. Il s'était tourné vers Remo et Chiun. Ses yeux s'ourlaient de noir, sa peau était encore plus grisâtre qu'à l'ordinaire. N'importe quel être humain aurait souri à Chiun en signe d'encouragement, Smith se borna à le saluer d'un hochement de tête.

— Maître de Sinanju, coassa-t-il.

— Empereur Smith, répondit Chiun en s'inclinant à peine. Je vois que vous allez bien.

— Il semble que j'aie été victime d'une crise cardiaque, expliqua faiblement le directeur de CURE. Mais ma guérison est en bonne voie, selon le médecin, grâce à une opportune stimulation électrique du muscle.

— Vous possédez le cœur d'un lion, déclara Chiun assez fort pour que tout le monde entende. Faites en sorte que personne n'en doute.

Puis, faisant signe à Remo de s'approcher, il leva légèrement la tête et lui glissa à l'oreille :

— Sois un fils digne de ce nom, veille à ce que je dispose d'une chambre individuelle.

Deux semaines s'écoulèrent avant que Remo et Chiun puissent retourner aux monts Catskill. Les médias avaient déserté les lieux depuis longtemps, mettant le carnage des établissements *Poulette* sur le compte d'une bande de végétariens particulièrement dérangés, ayant souhaité venger la vague d'empoisonnement, que le ministère de l'Agriculture attribuait officiellement à la seule société *Poulette*.

Le psychiatre personnel de Henry Cackleberry Poulette avait donné une conférence de presse, expliquant la haine pathologique de feu son patient pour les poulets.

Dans l'heure qui suivit, on lui fit miroiter des contrats à sept chiffres pour la rédaction de ses séances privées d'analyse avec le Roi

du Poulet.

Smith fit évacuer les victimes *gyonshi* des 3 G en secret. Remo ne lui demanda pas comment. Il s'en moquait. Selon le directeur de CURE, le nombre de cadavres déchiquetés était beaucoup trop important. Mieux valait que le monde pense que les végétariens vengeurs avaient fermé boutique, après avoir rendu justice chez Henry Poulette.

— Comment savais-tu que le virus *gyonshi* pouvait être expulsé par l'électricité ? finit par demander Chiun à Remo, tandis qu'il gravissait la colline exhalant des odeurs printanières, sous un chaud soleil d'après-midi.

— Un chat me l'a dit, répondit Remo, nonchalant.

Chiun hocha la tête avec satisfaction.

— Les chats sont très sages, mon fils. Bien que les fils soient plus sages, parfois.

Ses yeux brillaient en contemplant son élève. Remo inclina légèrement la tête et ils redevinrent silencieux.

— Et les *gyonshi* ? reprit enfin Chiun, qui n'avait pas fait allusion à eux, durant ses deux semaines de convalescence à Folcroft.

— De la frime pour imiter leurs ancêtres légendaires, répondit Remo. Le seul point commun était le virus. Tout le reste n'était qu'une pâle imitation. Le brouillard. Les beuveries de sang. Tout.

Ils marchaient, l'un auprès de l'autre, et derrière leurs pas l'herbe se redressait immédiatement comme si elle n'avait jamais été foulée par un pas humain.

Ils venaient d'arriver au sommet où se dressait le complexe des 3 G et son luxuriant jardin. Ils se tournèrent vers la vallée en contrebas.

— Et le Guide ? questionna le Maître de Sinanju sans regarder Remo.

Remo leva la tête d'un centimètre, l'air distrait. Chiun l'imita. Dans la partie la plus haute du chêne pourri était suspendu un squelette étincelant de blancheur, totalement nettoyé de ses organes et de ses muscles. Ses yeux reposaient dans leurs orbites. Une dent sur deux lui avait été retirée par un chirurgien dentiste fou.

Il louchait et son sourire évoquait un échiquier.

Remo entra dans le bosquet, Chiun marchant silencieusement sur ses talons. Les corps des vampires avaient disparu. Tout était redevenu comme la première fois où le Maître de Sinanju s'y était promené. À l'exception d'un détail, toutefois.

De son orteil, Chiun effleura la terre à la base du chêne. Elle était gorgée de sang. Sous une mince couche de poussière, les organes internes du Chinois reposaient... broyés en masses sanguinolentes, emballés et noués à l'intérieur même de la peau violacée du Chinois.

Remo glissa la main dans une cavité latérale du tronc d'arbre et en

ressortit un cerveau parfaitement conservé. Il le plaça aux pieds de son mentor.

— Cette fois, déclara le futur Maître de Sinanju en se redressant. Je suis absolument et indubitablement certain de ne pas m'être foulé le coude.

Le Maître de Sinanju régnant sourit avec fierté à son élève, puis écrasa de sa sandale la masse grisâtre et morte.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

*Achevé d'imprimer en août 1993
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'impression : 1891. —
Dépôt légal : septembre 1993.

Imprimé en France

Notes

[←1]

Détective amateur, héroïne du feuilleton US
« Arabesques ». (N. d. T.)

[←2]

Voir *Morts au programme*, même collection. (N. d. T.)

[←3]

En français dans le texte. (N. d. T.)